POSTMAN ● FANTASTIC'ARTS 98 ● MORTAL KOMBAT 2

111

Ciné Fantastique

MAD MOVIES

Drôlement violent
Violemment drôle
Méga couillu

STARSHIP TROOPERS

Quand Paul Verhoeven fait la guerre à la guerre !

spagne : 700 Pts
uisse : 8 F - RCI : 2800 CFA
elgique : 180 FB - Canada : 7,50 $

2016 - 111 - 25,00 F - RD

ALIEN SAGA

THX

EN CADEAU
Le Making-Of de
ALIEN
LA RESURRECTION

DISPONIBLE A LA VENTE LE 7 JANVIER

EN VIDEOCASSETTE ET LASERDISC

MAD MOVIES

Rédaction, Administration
4, rue Mansart
75009 Paris

Éditeur/Directeur de la publication
Jean-Pierre Putters

MAD MOVIES Ciné-Fantastique
Numéro 111

Rédacteurs en chef
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Secrétaire de rédaction
Vincent Guignebert

Comité de rédaction
Marcel Burel
Damien Granger
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters
Marc Toullec

Collaboration
Julien Carbon
Betty Chappe
Guy Giraud
Peter Parker
Jack Tewksbury
Sandra Vo-Anh

Correspondant à Los Angeles
Emmanuel Itier

Maquette Men
Vincent Guignebert
Jean-Pierre Putters

Photocomposition/ Montage
Mansart Troopers

Photogravure
Beauclair

Impression
SIEP

Distribution
N.M.P.P.

Tirage
80.000 exemplaires

Dépôt légal
Janvier 1998

Commission paritaire
59956

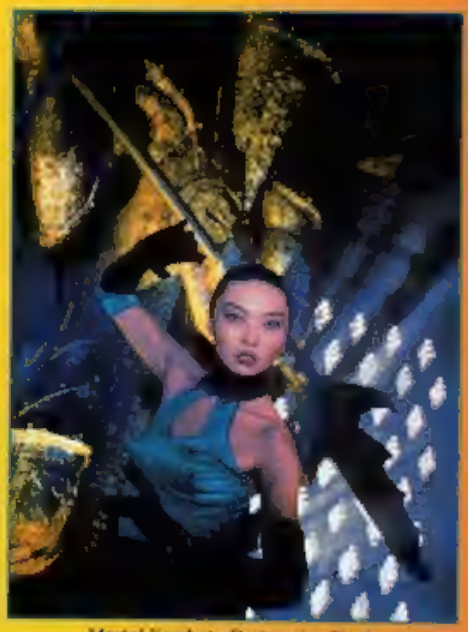
ISSN
0338-6791

Paraît tous les deux mois

Remerciements
Sophie Bataille, Daniel Benzakein, Michel Bürstein, Carole Chamand, Nathalie Dauphin, D.D.D. Corsetti, Stéphane Derderian, Laurent Ezre, Sylvie Forestier, François Frey, Anne Lara, Laurence Laurelut, Mathilde Incerti, Pascale Launay, Henri Lenique, Corinne Licoppe, Fanny Louie, Christophe Lunn, Bruno Maccanno, Aliette Maillard, Robert Schlockoff, Patrick Zylberman

Sommaire

Starship Troopers



Mortal Kombat - Destruction Finale

4 - Notules Lunaires et Editorial

8 - Avis Chiffrés

11 - Abonnement

12 - The Postman

Sept ans après **Danse avec les Loups**, Kevin Costner donne une suite à sa carrière de réalisateur. Cette qui représente l'American Hero par excellence incarne un facteur du futur, réunifiant presque malgré lui les hommes dans un monde post-apocalyptique. Un rôle qui lui convient forcément mieux que celui de Mad Max amphibie qu'il interprétait dans **Waterworld**...

16 - Starship Troopers

Producteur, compositeur, scénariste, chef opérateur, responsables des effets spéciaux, réalisateur... Les principaux responsables du génial **RoboCop** récidivent dans la SF destroy avec **Starship Troopers**, où troufions et insectes extraterrestres se livrent à une guerre sans merci. Le premier degré ayant été enterrement enseveli sous plusieurs couches d'ironie, certains crient au scandale. D'autres au chef-d'œuvre !

28 - L'Associé du Diable

Après Robert De Niro dans **Angel Heart** et Jack Nicholson dans **Les Sorcières d'Eastwick**, c'est au tour d'Al Pacino d'incarner Lucifer en personne dans ce thriller diabolique contant la corruption d'une âme d'un jeune avocat joué par Keanu Reeves. Finalement assez peu tenté par le fantastique pur, le réalisateur Taylor Hackford préfère pointer du doigt les dérapages engendrés par le système judiciaire américain.

30 - Mortal Kombat - Destruction Finale

A peine sortis vainqueurs du Mortal Kombat, les gentils guerriers humains découvrent que l'Empereur d'Outremonde Shao-Kahn a triché et qu'il a programmé la destruction de la Terre dans une semaine. C'est pas sympa, se disent nos héros, avant de se remettre à l'entraînement pour un nouveau Mortal Kombat grouillant de méchants surnaturels et de monstres en tous genres...

34 - Funny Games

Après **Benny's Vidéo**, le réalisateur autrichien Michael Haneke s'interroge de nouveau, mais cette fois de l'intérieur, sur la responsabilité des artistes, des commerçants et du public face à la violence. Résultat, **Funny Games**, qu'on jugera plus ou moins pertinent sur le fond, est une expérience limite où la violence est proprement insoutenable.

36 - Souviens-toi... L'Été Dernier

Dans la foulée des **Scream**, le scénariste Kevin Williamson fait tourner son usine à meurtres en imaginant un bon vieux psycho-killer des familles. Jeunes gens coupables, horreur soft et meurtrier armé d'un crochet. La mayonnaise prend moyennement...

41 - Gérardmer - Fantastic'Arts 98

Cinquième édition d'un festival de Fantastique qui reprend un peu laborieusement le flambeau d'Avoriaz. 1998 marque cependant une année charnière pour cette manifestation vosgienne, une année qui succède à un Grand Prix à succès. **Scream**. Naturel donc que **Scream 2** soit de la fête. Après de Wes Craven se présenteront également d'autres ténors du genre. Ce sont notamment John Carpenter requinqué par les pintes de sang de **Vampires**, Stuart Gordon (membre du jury) Stephen King via **The Night Flier**, Kevin Williamson (le scénariste-star des **Scream** et de **Souviens-toi... L'Été Dernier**), le nouveau venu Scott **The Ugly** Reynolds...

56 - Vidéo et Débats

63 - Mad'gazine

64 - Le Courrier des Lecteurs, Les Petites Annonces

The Postman

NOTULES LUNAIRES

■ Un projet intéressant chez *Aquarian Releasing*, **Horroscope**, un thriller horrifique dont tous les meurtres sont orchestrés d'après les signes du Zodiaque. Ce sont les frères Chiodo qui le produisent et en assureront également les effets spéciaux. Pour avoir réalisé **Killer Klowns**, l'une des meilleures séries B de la décade passée, les frères Chiodo bénéficient d'un a priori extrêmement favorable. Dommage cependant que la mise en scène soit confiée à une tierce personne, encore indéterminée à ce jour.

■ Traduisez **Memoras del Angel Caído** par Les Mémoires de l'Ange Déchu. Il en est effectivement grandement question dans cette production hispanique signée Fernando Camara et David Alonso. Le film débute sur plusieurs empoisonnements par hostie au terme de la communion. La police interroge le prêtre, suspecte des trafiquants de drogue d'avoir égaré leur camelote dans le calice. Rien de vraiment surnaturel, à l'exception de quelques visions, jusqu'au jour où les défunts communiants réapparaissent, zombifiés après un passage dans l'au-delà. Se réclamant ouvertement de **L'Enfant du Diable**, de **L'Exorciste III** et de quelques autres classiques, **Memoras del Angel Caído** se plaît à chatouiller les croyants fervents là où ça gratte puisqu'il met également en scène une religieuse enceinte de Satan. Tant d'hérésies est chose naturelle au pays de Luis Bunuel !

■ Les grandes figures du fantastique gothique reviennent régulièrement sur le devant de la scène. Après Dracula, Frankenstein et le Loup-Garou, voici que le Fantôme de l'Opéra refait surface. Doublement, puisque deux projets pointent à l'horizon. Le premier dans la douleur, car son initiateur, Dario Argento, essuie le refus de tous les interprètes pressentis. Ce sont notamment John Malkovich, Tim Roth et Willem Dafoe. Peut-être réussira-t-il à convaincre Alan Rickman (le vilain de **Piège de Cristal**) de revêtir la cape du grand musicien brûlé dépossédé de son œuvre ? Tout roule en revanche pour la version du même roman rococo de Gaston Leroux revue et corrigée par John Woo, puisque John Travolta suit les yeux fermés le cinéaste chinois dans tout ce qu'il entreprend.

EDITORIAL

Les astrologues sont formels (tout comme les experts, les astrologues sont souvent formels) : 1998 sera une grande année très judicieusement placée deux ans avant l'an 2000 (ah bon !). Évanoüis donc nos soucis sur la précarité, la tolérance, la course au profit. 1998 restera juste l'année de la Coupe du Monde de Football et une des dernières étapes avant l'an 2000. C'est tout.

Pour ma part, et après lecture de *Télé-7-Jours* et de ses prédictions signe par signe, j'attends en 1998 à la fois le «lancement d'une grande entreprise» (tiens, si je lançais un magazine de cinéma ?), la venue d'une «promotion tant espérée» (j'en parle dès demain à mon patron...), le départ pour «un long voyage qui transformera et élargira ma vision du monde» et surtout la réalisation de «mon rêve inassouvi de jouer un jour du sax» (textuel !). Ça alors, même dans mes rêves les plus fous, la partie réservée au sexe tenait jusqu'ici une part assez congrue, mais enfin, faut voir... Sinon, sur le plan amoureux, la plénitude me visitera toute l'année avec «des crémeaux plus acides en mars, fin mai, début juin, fin août, début septembre et en décembre (autant dire presque tout le temps)», sans oublier cette précision utile que «si une passion doit éclore, ce ne peut être qu'en août». Vivement l'été !

Donc, bienvenue à bord de 1998 et de ce n°111, puisque tout paraît devoir fonctionner dans le meilleur des mondes possibles. La production cinématographique ne le cède d'ailleurs en rien avec une actualité, d'une part réjouissante, d'autre part assez comparable à ce qui fut la cuvée 1997. Rappelez-vous : toujours les bonnes grosses comédies : **Fantômes contre Fantômes**, **Space Jam**, **Spawn**, **Austin Powers**, les bizarres : **Lost Highway**, **The Crow la Cité des Anges**, **Chamanka**, **Mordbüro**, **Tales from the Gimli Hospital**, **Archangel**, les classiques : **L'Île du Dr. Moreau**, **Anaconda**, **Relic**, **Hellraiser IV**, **Le Guerrier d'Acier**, **Mimic**, voire **Les Deux Orphelines Vampires**, et enfin les blockbusters qui nous font parfois douter de la survivance du fantastique en tant que cinéma de genre : **Le Monde Perdu**, **Alien la Résurrection**, **Le Cinquième Élément**, **Mars Attacks !**, **Batman et Robin**, **Men in Black**, toujours en équilibre instable entre «à la recherche du scénario perdu» (**Le Cinquième Élément**, **Batman et Robin**...) et **L'Aventure du Poséidon** (dans le registre habituel : au secours, y'a du danger, comment va-t-on pouvoir s'échapper ?).

Premier du genre à sortir sur nos écrans, le belliqueux **Starship Troopers** déjà diversement apprécié des professionnels et du grand public (américains, mais la France commence à réagir). Démagogie violente et nationaliste à la **Independence Day** ou bien satire féroce à la **Mars Attacks !** ? Chacun campe sur ses positions sans imaginer que cette méga prod' peut être l'ambiguïté. **Starship Troopers** s'adresse à une minorité capable de distancier, mais la majorité restante ne le sait pas et consacre Verhoeven chantre du colonialisme triomphant et du jusqu'au-boutisme guerrier (a-t-on jamais vu autant de cartouches tirées sur quelque deux heures de métrage ?). À jouer ainsi sur les deux tableaux, **Starship Troopers** risque fort de remporter la mise, surtout compte-tenu de ses effets spéciaux somptueux et de son spectacle total. Et puis, cette fois, aucun risque d'identification ou de banalisation d'une violence s'exerçant ici sur les seuls arachnides (Cf. le dialogue du film : «*Un bon insecte est un insecte mort*»). Le célèbre «effet Werther» ne servira plus la cause des pourfendeurs du cinéma fantastique. Au pire, les adolescents trop influençables iront chasser l'araignée de nos greniers poussiéreux, ou bien traquer le cafard au fond des cuisines banlieusardes. Négligeable !

La saison 98 s'ouvre aussi sur un Festival de Gérardmer désormais parvenu à sa cinquième édition. Le succès inattendu du Grand Prix 97 (**Scream** et ses deux millions d'entrées France) devrait lui réserver un regain de crédibilité auprès des distributeurs, mais Gérardmer court toujours après la notoriété de l'ex-Festival d'Avoriaz sans jamais parvenir à la rattraper. Ceci dit, le temps devrait un jour pouvoir arranger les choses. Et puis, inutile de s'énerver, le cinéma fantastique repose en des mains éclairées avec une ravissante Vanessa Demouy bombardée haut la main membre du jury (furieusement tendance comme choix !). Autant dire que tout va bien...

Jean-Pierre PUTTERS

■ Le scénariste Kevin Williamson (lire article en page 36) a le vent en poupe. Les succès de **Scream**, **Scream 2** et **Souviens-toi... L'Été Dernier** lui ouvrent toutes les portes. Il sera naturellement le réalisateur de **Scream 3** d'après son propre récit. Alors que le psycho-killer semble effectuer un retour en force sur les écrans, ce cinéphile expert en extermination d'adolescents prépare encore le retour de Michael Myers pour un septième **Halloween** qui serait un remake du premier. *Miramax*, la firme productrice, négocie actuellement avec John Carpenter et Jamie Lee Curtis un retour aux affaires. Se présente également pour Kevin Williamson une association avec le cinéaste Robert Rodriguez sur un projet mêlant science-fiction et horreur, et impliquant le meurtre d'étudiants au Texas.

LES TROIS VŒUX

Quand il ne met pas en scène, Wes Craven joue les producteurs (voir **Peur Panique** dans la rubrique vidéo de ce numéro). C'est ce poste qu'il occupe sur **Wishmaster**, version gore du **Aladdin** de *Walt Disney*. En guise de génie, nous avons le Djinn. Le Djinn sort brutalement de la pierre précieuse dont il était prisonnier depuis huit siècles à la suite d'une malheureuse manipulation de laboratoire. Libéré, il adopte l'identité du suave et sophistiqué Nathaniel Demarest et se lance dans la collecte des âmes. Sa ruse : exaucer trois vœux. Il jette son dévolu sur Alexandra Amberson, laquelle lui demande d'abord qui il est réellement. D'où une virée aux enfers et un deuxième souhait pour s'en sortir vivante. A peine est-elle parvenue à bon port que le Djinn massacre les invités d'un collectionneur d'art dans une party guindée. Ne reste plus qu'un vœu. Le vœu de tous les dangers puisqu'il pourrait coûter à Alexandra son âme...

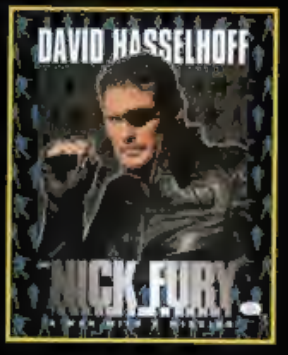
Wishmaster, c'est évidemment un ersatz des **Freddy**. Plutôt convaincant d'ailleurs. Les scènes gore pleuvent, concoctées par l'atelier *K.N.B.* dont l'un des créateurs, Robert Kurtzman, réalise ici son deuxième film après **The Demolitionist**. **Wishmaster**, c'est également une véritable réunion de famille. Celle de quelques ténors du fantastique. Wes Craven d'abord, mais également le scénariste Peter Atkins (**Hellraiser 2, 3 et 4**) et les vedettes invitées que sont Robert England (*Freddy Krueger himself*), Tony Todd (**Candyman**) et Kane Hodder (Leatherface dans **Massacre à la Tronçonneuse 3**)... **Wishmaster** sortira directement en vidéo courant 1998 et fera l'objet d'une séquelle.

Contre le stress, un petit coup de Djinn tonique !...

■ C'est régulièrement que le fantastique réunit les grands monstres de son bestiaire dans le même film. Dix ans après **Monster Squad**, voici venir **The Creeps**. Produit et réalisé par Charles Band, l'un des piliers de la série B américaine, **The Creeps** regroupe donc Dracula, le monstre de Frankenstein, le Loup-Garou et la Momie. Détail d'importance : ils ont tous été miniaturisés contre leur volonté. Furieux, ils entreprennent de retrouver leur taille initiale. Opération délicate également pour Charles Band qui, radin comme toujours, demande à des nains d'incarner les quatre créatures des ténèbres. Des nains au cachet naturellement réduit (elle est bonne !). Curieusement, Charles Band se risque à utiliser le procédé 3-D dans son packaging. Coutumier du fait (il y a une quinzaine d'années, il produisit **Parasite** et **Metalstorm** en relief), Charles Band annonce **Horror Vision. Com.** et **Secrets of the Micromen**, deux autres séries B fantastiques en 3-D.

■ Quand des producteurs ne parviennent pas à caser un film, ils en changent le titre et en ravalent sensiblement la façade. Série Z avec des aliens dotés d'une tronche en forme de choux-fleur et des tenues siliconées jusqu'aux narines, **Alien Escape** se métamorphose en **Mars Assault !** puis, récemment, en **Galaxy Girls**. Sinon, la ringardise est toujours au rendez-vous de cet avatar du **Plan 9 from Outer Space** d'Ed Wood. Quant à Gail Harris, productrice et comédienne de cet ineffable navet, on ne lui promet pas un Oscar dans un avenir proche.

■ Tombé aux oubliettes, Nick Fury n'en reste pas moins l'un des héros les plus solides de la bande dessinée américaine, une sorte de Sergent Rock imaginé par Stan Lee et Jack Kirby en 1963. Vaillant patriote, tour à tour soldat d'élite et espion, le personnage réapparaît aujourd'hui sous les traits de David Hasselhoff, le maître nageur en chef de *Alerte à Malibu*. Une aberration ? Non, justement. Relooké, l'ex-bellâtre doré passe très bien dans **Nick Fury, Agent of S.H.I.E.L.D.**, un téléfilm de l'Australien Rod Hardy. Sorti de sa retraite du fond des bois, le baroudeur borgne reprend du service pour envoyer la menace que constitue Viper Van Strucker, big boss de l'organisation HYDRA. Afin de fabriquer un virus particulièrement efficace dont il arroserait Manhattan si jamais le gouvernement ne lui versait pas quelques centaines de millions de dollars, Viper dérobe le cadavre de son père, grand méchant que Nick Fury connaissait fort bien. Pour son come-back très orienté science-fiction, le héros bénéficie d'une réplique exacte de lui-même et de quatre partenaires, dont Kate Neville, une parapsychologue qui lit dans les pensées. Bientôt en vidéo.



■ Du *X-Files*, il y en a dans **The Sender**, production *PM Entertainment* réalisée par l'incontournable Richard Pepin. Sous perfusion de la série de Chris Carter, **The Sender** suit donc les aventures de Dallas Grayson (Michael Madsen), un officier de marine aux trousses des kidnappeurs de sa fille. Il découvre que cet enlèvement est étroitement lié au fameux Hangar 51, où sont entreposées des preuves de l'existence d'une intelligence extra-terrestre. Avec la revenante Dyan Cannon, Robert Vaughn et Steve Williams (feu l'indic de Fox Mulder), **The Sender** se conforme à l'esprit *PM Entertainment*, à savoir de l'action non-stop. Pour ce qui relève de la science-fiction, la formule est déjà moins au point.

■ Les scénaristes de *Warner Bros* mettent la touche finale au manuscrit de **Deep Blue Sea**, histoire d'un monstre marin mutant qui attaque les marins-chasseurs dans son sillage. Il est question que Renny Harlin (**Au Revoir à Jamais**) en tienne la barre. Pendant ce temps, Peter Benchley (le romancier à l'origine des **Dents de la Mer**) continue de rentabiliser le filon qui a fait sa fortune et adapte son roman "The Creature" sous la forme d'une mini-série pour la télévision, ***White Shark***, l'histoire d'un gros requin tueur.

FLASHES

● De retour sur **Star Trek 9**, le réalisateur-comédien Jonathan Frakes passera du pont de l'Enterprise à la colonie martienne de **Total Recall 2**.

● Les studios *Disney* préparent une version live du dessin animé **Aladdin**. Logique après le succès des **101 Dalmatiens** de chair et d'os.

● Après **Les Mystères de l'Ouest**, Barry Sonnenfeld (**Men in Black**) pourrait tourner **Vespers**, un récit impliquant d'énormes chauves-souris mutantes vivant dans les combles d'une station de métro.

● *Touchstone Pictures*, filiale adulte de *Disney*, planche sur **Black Ice**, thriller théologique dans lequel un groupe de scientifiques découvre dans les glaces de l'Arctique un corps congelé. Le Vatican soupçonne que l'inconnu soit l'Ange Déchu en personne.

● George Miller prépare le tournage de **Babe 2** dont il sera le réalisateur attitré. Cette séquelle suit le goret superstar dans des pérégrinations citadines.

● Après être passé par les mains de plusieurs cinéastes (James Cameron, Joel Schumacher, David Fincher...), **The Crowded Room** sera finalement mis en scène par Danny DeVito. Son interprète principal, Leonardo di Caprio, incarnera un type doué de personnalités aussi nombreuses qu'antagonistes.

● Michael Haneke (**Funny Games**) s'apprête à tourner **Wolfzeit**, traduisez Le Temps du Loup, thriller futuriste où il est question d'une société en pleine déliquescence, de villes soumises à une violence urbaine extrême. Isabelle Huppert y participe.

● *20th Century Fox* vient de demander à Nicolas Cage d'interpréter **Tom Slick : Monster Hunter** dans lequel le futur Superman de Tim Burton pourrait incarner un milliardaire qui trompe son oisiveté en traquant des créatures aussi légendaires que le Yéti et le monstre du Loch Ness. Tom Slick aurait réellement opéré dans les années cinquante.

● Qui se glissera dans les shorts étroits de Lara Croft, la superhéroïne du jeu vidéo **Tomb Raider** ? Est-ce Sharon Stone ? Est-ce Demi Moore ? En tout cas, les rumeurs les plus saugrenues circulent. A respectivement 40 et 36 ans, les deux comédiennes ont largement passé l'âge d'incarner les minettes filmgueuses...

● Après **Je Suis une Légende** avec Arnold Schwarzenegger, Ridley Scott reste dans le domaine du fantastique avec **Cry Havoc**, un thriller surnaturel écrit par David Twohy (**Waterworld**, **Le Fugitif**).

● Philip Noyce (**Le Saint**, **Danger Immédiat**) entasse les projets de science-fiction. Après **The Trail**, remake space-opera de **La Prisonnière du Désert**, il s'attache à **Blast Off**, thriller futuriste se déroulant dans la première station spatiale internationale. L'un de ses passagers, passablement dérangé, prend contrôle de plusieurs satellites indispensables à l'organisation de la vie nettement plus bas, sur Terre.

● Le spécialiste des effets spéciaux Stan Winston (**Jurassic Park** et sa suite) prépare actuellement son troisième film après **Le Démon d'Halloween** et **Upworld**. Il s'agit de **Hell Bent**, histoire d'un industriel du tabac revenant des Enfers avec une mission ordonnée par Lucifer en personne : corrompre sous huitaine une âme innocente...

● Les potins concernant **Batman V** se portent à merveille. Il serait maintenant question que Clint Eastwood interprète le méchant Epouvantail face à George Clooney.

● Autre rumeur liée à Clint Eastwood, persistante celle-là. Le comédien-réalisateur aurait acheté les droits du comics «Dark Knight» de Frank Miller, sorte de Batman existentiel frappé de blues permanent. On attend toujours la confirmation.

● Après Karen Allen (ex-petite amie de Steven Spielberg), Kate Capshaw (l'actuelle madame Spielberg) et Alison Doody (oubliée !), la prochaine partenaire d'Indiana Jones/Harrison Ford sera probablement Teri Hatcher, éphémère James Bond Girl dans **Demain ne Meurt Jamais**.

● Richard Stanley (**Hardware**) bosse sur **In a Season of Soft Rains**, peinture d'une Grande-Bretagne fasciste dont le tyran ordonne l'élimination d'un résistant qui s'avère être le dernier descendant de la Famille Royale.

● Sur le marché, le réalisateur Renny Harlin étudie la possibilité de réaliser **Blood of the Gods** où, au cours d'un périple dans les mers du Sud, cinq adolescents se retrouvent poursuivis par une tribu de cannibales [illegible].

● Le casting de **Superman Lives** se précise. Nicolas Cage revêt la nouvelle panoplie du kryptonien tandis que Pierce Brosnan interprétera le méchant et Courtney Cox (*Friends*) Lois Lane.

● Bryan Singer (**Usual Suspects** et bientôt **Apt Pupil** d'après Stephen King) travaille à **The X-Men** d'après le comics de Stan Lee. Possible que Patrick Stewart incarne le Professeur X et Angela Bassett Storm. De bon augure...

■ Des extraterrestres envahisseurs encore dans **The Colony**, une série B de Peter Geiger mettant en scène une race d'aliens qui épuisent les ressources naturelles des planètes où elle s'implante. Prochaine étape : la Terre. Dans le but de bien faire, les extraterrestres délèguent sur place un groupe de scientifiques dont la mission consiste à étudier l'espèce humaine, à savoir si oui ou non il est possible de contrôler leur esprit. Les aliens font donc ainsi quelques prisonniers soumis à de douloureuses expériences. Heureusement pour les cobayes humains, la belle étrangère Harper, l'un des savants extraterrestres, revoit ses thèses pour protéger ses anciens "animaux" de laboratoire.

autre que Robert Bloch, l'homme à l'origine de **Psychose**. Exit Bates, bonjour Mogan et Bruno Sebastian, un nain et un obèse autrefois phénomènes de foire dans un freak show et aujourd'hui suppôts de Satan auquel ils consacrent quelques rituels sanglants.
Dans un registre différent, le thriller biologique, Brian Yuzna plan-che sur **Quarantine**. L'histoire raconte la quarantaine d'un porte-avion de l'armée américaine infesté par un dangereux virus. Qui est le coupable ? Une forme de vie extraterrestre jusque là contenue dans un astéroïde immergé !

■ Producteur d'**Emmanuelle**, Alain Siritzky se lance dans l'épouvante post-**Scream**. La fesse mondaine se ramollirait-elle ? Non, ça se saurait... Quoiqu'il en soit, la série B du sieur Siritzky, **The Hazing**, réalisée aux Etats-Unis par un certain Rolfe Kanefsky, présente cinq étudiants qui parient de passer la nuit d'Halloween dans une maison réputée hantée par des démons. Particulièrement accro de poncifs, **The Hazing** empile donc possession, grimoire ouvrant la porte des enfers, professeur satanique et pointe d'érotisme car parmi les étudiants il y a des étudiantes bien en chair.

■ Trois films sur le feu pour Brian Yuzna, réalisateur de **Society** et du **Retour des Morts-vivants 3**. Après **Progeny**, version alien de **Rosemary's Baby**, il travaillera sur **Parasite**, thriller d'épouvante où une mère et sa fille enceinte s'installent dans un milieu hôtel victorien dont les clients disparaissent régulièrement les uns après les autres. Un établissement qui pourrait être tenu par Norman Bates puisque l'inspirateur de **Parasite** n'est

■ Du Z rural comme seuls les Américains savent en mijoter. Réalisé par un certain Kalman Szegvary, **Cannibal Rollerbabes** illustre un scénario abracadabrant où il est question d'un tueur masqué sévissant dans les bois à coups de machette, d'un monstre génétique, d'une île dont les habitants bouffent de l'homme à tous les repas, d'une tribu de jolies anthropophages sur roulettes et d'un savant fou qui transforme les femmes en dociles objets de plaisir. Avec notamment l'égérie de *Playboy* Lisa Heughen, **Cannibal Rollerbabes** s'offre une B.O. de valeur puisque le groupe Cadillac Bill et les Creeping Bent y chantent "People eating people". Le grand Herschell G. Lewis, auteur de **2.000 Maniacs**, doit apprécier.

Un Ancien Ennemi de **Phantoms** *: où quand l'homme de l'Atlantide a un peu trop lu !*

■ N'appréciant pas que l'on massacre ses livres (il rumine encore contre **Souvenirs de l'Au-Delà** avec Jeff Goldblum), même contre un gros chèque, l'écrivain Dean Koontz met désormais la main à la pâte. Ainsi, il co-produit et écrit **Phantoms** d'après l'un de ses romans. Mis en images par Joe Chappelle (le toujours inédit **Halloween VI** et, en partie, **Hellraiser IV**), **Phantoms** raconte comment la physicienne Jennifer Pailey et sa jeune sœur découvrent leur patelin, Snowfield dans le Colorado, complètement vide, exsangue de toute vie. A l'exception de quelques cadavres dans un triste état, toute la population semble s'être volatilisée. 700 personnes en tout.

La clef de l'énigme ? Une force antédiluvienne, aussi vieille que le monde, est remontée à la surface. Douée d'un immense pouvoir, cette force extermine les espèces, détruit à tout jamais les civilisations. Aujourd'hui, tels les démons que réveillent les lugubres héros de Lovecraft, elle menace de fondre sur le monde. Arrive notamment sur les lieux le Dr. Flyte (Peter O'Toole), paléontologue et biologiste d'Oxford, l'une des rares autorités scientifiques prenant très au sérieux l'existence des Anciens Ennemis, des créatures hybrides capables d'imiter toutes les formes de vie.

Passionnante cette histoire ; du pur Lovecraft réactualisé. Les effets spéciaux du très productif atelier *KNB* prennent cette direction. Celle de l'indicible, avec des monstres s'inspirant autant de l'homme que des espèces animales ; poulpe, poisson ou même papillon. Ce n'est certainement pas un hasard si quelques-uns des Anciens Ennemis rappellent **L'Antre de la Folie**, ce film de John Carpenter dont *KNB* signe, ô coïncidence, les très lovecraftiens effets spéciaux.

DANS L'EAU QUI FAIT DES BULLES...

Publié en 1987, le roman de Michael Crichton "Sphère" passe enfin le cap du grand écran, après dix ans de tergiversations et de réécritures de son scénario. De manière fastueuse puisque Barry Levinson (**Rain-Man**, **Good Morning Vietnam**) le met en images et Sharon Stone, Dustin Hoffman et Samuel Jackson l'interprètent. Ces trois, réunis dans une production de 80 millions US, plongent dans les profondeurs à la demande du gouvernement américain. Ce sont une biochimiste (Stone), un psychologue spéaliste des affaires extraterrestres (Hoffman) et un mathématicien (Jackson), plus un officier de marine (Peter Coyote) supervisant les activités. Ils plongent pour étudier un objet étrange que la Maison Blanche croit être un OVNI qui, 400 ans auparavant, se crasha dans l'océan. Dans l'exploration de l'épave, les questions succèdent aux questions. La sphère est-elle vraiment d'origine extra-terrestre ? Pourquoi porte-t-elle sur son tableau de bord un sticker mentionnant "fabriqué aux USA en 2048" ? Le mystère s'épaissit tandis que la tension monte entre les scientifiques. L'objet aurait-il la fâcheuse tendance à les pousser à s'affronter, à prendre contrôle des esprits et à solliciter les instincts les plus refoulés ? Probable. Décrit comme le croisement de **Abyss** et de **Event Horizon**, **Sphère** présente avant même la vision de la moindre image la qualité essentielle que constitue Sharon Stone moulée dans une combinaison de plongée. De l'authentique fantastique.

Sphère sortira en France le 1er avril prochain.

Sharon Stone : une nouvelle crise d'ado juvénile...

■ Et un psychokiller à pointer dans l'interminable liste des cinglés homicides du cinéma américain. Celui-là, comme son prédécesseur de **The Burning** (1979, Joseph Ellison), flambe ses victimes dans un **Pyromaniac** signé Catherine Lane et Greg Firston. Sam Burns qu'il s'appelle ce dingue de l'allumette. Véritable ermite du désert, il croise le chemin de trois teenagers, Kevin, Amy et Ricky, venus planter leurs tentes dans son secteur d'influence. Cordial dans un premier temps, Sam Burns peint les pédales lorsque les deux garçons du groupe lui présentent la craquante Ricky qu'il s'empresse de torturer. Va-t-elle connaître le sort des précédentes victimes du tueur fou ? Sort peu enviable puisque celui-ci grille ses contemporains dont il conserve les quelques morceaux encore intacts du corps dans une sorte de chapelle. Ardente bien sûr !

San HELVING

AVIS CHIFFRÉS

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.

D.G. : Damien Granger. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec

	DG	VG	JPP	MT
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
L'Associé du Diable			3	3
[illegible]	[illegible]			
Contact	1	2	3	3
Funny Games				4
[illegible]	[illegible]			
Men in Black	4	4	3	4
[illegible]	[illegible]			
Le Monde Perdu	1	1	4	5
Mortal Kombat 2	4		2	1
Souviens-toi... L'Été Dernier				3
Spawn	0	0		1
[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]	[illegible]
The Ugly	5	4		5

Collection Karel Zeman

Deux chefs-d'œuvre inédits en vidéo

Masters digitaux restaurés

Volume 2
(Nouveauté Janv. 98)
la plus belle adaptation des romans de Jules Verne

Volume 1
Un inédit absolu au film de [illegible]

BON DE COMMANDE à retourner à : LILIOM Audiovisuel - 49, rue de la Convention - 75015 Paris - FRANCE Tél./fax : 01 45 79 99 32

Je désire recevoir la (les) vidéocassette(s) en VHS SECAM (livrées sous 15 jours)
❑ AVENTURES FANTASTIQUES (N/B - VERSION FRANÇAISE) - 139 Frs TTC
❑ VOYAGE DANS LA PRÉHISTOIRE (COULEUR - V.O.S.T.F.) - 139 Frs TTC
Offre spéciale : les deux titres au prix unique de 248 Frs TTC
1 K7 : frais de port de 30 Frs. 2 K7 : frais de 35 Frs. A partir de 3 K7 : port gratuit.

Ci-joint mon règlement de _____ Frs par chèque bancaire ou mandat à l'ordre de LILIOM Audiovisuel.

Nom/prénom_____
Adresse_____
Code Postal/Ville_____
Tél._____ Date et signature_____

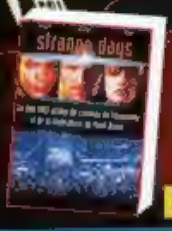
MOVIES 2000

La Librairie du Cinéma

49, rue de La Rochefoucauld
75009 PARIS
Métro St-Georges
Tél.: 42 81 02 65
Ouvert du mardi au samedi de 14h30 à 19h.

Rayon de K7 VIDÉO à prix réduits, neuf et occasion. Plus de 2.000 titres, divers et fantastique

photos de films - portraits d'acteurs - affiches - jeux de photos couleurs - revues et fanzines de cinéma fantastique - plus les anciens n° de MAD MOVIES et IMPACT.



CATALOGUE DE VENTE PAR CORRESPONDANCE DE K7 VIDÉO SF/FANTASTIQUE
à demander à l'adresse ci-dessus contre 2 timbres à 3 Frs.

NOUVEAU : rayon laserdiscs, neuf et occasion.

LE SEUL MAGASIN «TOUT CINÉMA» DE LA RIVE GAUCHE

Album

ARRIVAGE HEBDOMADAIRE IMPORT USA/GB/JAPON

ACHAT ET VENTE DE LASERDISCS D'OCCASION

UN CHOIX... GARANTI
UN CONSEIL... PROFESSIONNEL
DES PRIX... INCOMPARABLES
NOUVEAU : LES PRIX FLASH

CHAQUE MOIS, ALBUM VOUS PROPOSE 6 FILMS À PRIX FLASH SUR PRÉSENTATION DE LA CARTE ALBUM GRATUITE (OFFRE NON CUMULABLE AVEC LES 5% DE LA CARTE). VOUS POURREZ CHOISIR 3 TITRES À PRIX FLASH PARMI LES 6 DONT LES PHOTOS SUIVENT :

SPAWN SP. ED. NTSC - LTBX - AC 3 PRIX FLASH 199 F.

WISHMASTER SP. ED. NTSC - LTBX - AC 3 PRIX FLASH 245 F.

THE GAME NTSC - LTBX - THX - AC 3 PRIX FLASH 245 F.

CATALOGUE VPC DISPONIBLE CONTRE 3 TIMBRES À 3 F. (mise à jour mensuelle)

EVENT HORIZON NTSC - LTBX - AC 3 PRIX FLASH 245 F.

AIR FORCE ONE NTSC - LTBX PRIX FLASH 245 F.

G.I. JANE SP. ED. NTSC - LTBX - AC 3 PRIX FLASH 245 F.

NOUVEAU

MULTIZONES / MULTISTANDARDS DENON 2000 SORTIE OPTIQUE / RAPPORT SIGNAL-BRUIT 106 DB ! ALIMENTATION 220 VOLTS / GARANTIE 1 AN

EXCEPTIONNEL : UNE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE OFFERTE

À CHAQUE NOUVEL ACQUÉREUR À PARTIR DU 01 / 12 / 98.

et toujours

ZONE 1 NTSC TOSHIBA 2107 COMPATIBLE CD / AC-3 / MULTI-LANGUES, SOUS TITRES ET FORMATS.

LECTEURS DE DVD

9990 F.

5990 F.

7, rue Dante 75005 Paris Tél. : 01 43 25 54 76 Fax : 01 43 25 82 70

Du lundi au samedi de 10 heures à 20 heures.

LES PRIX ET DÉLAIS INDIQUÉS SUR CETTE PAGE NE SONT PAS CONTRACTUELS ET SONT SUSCEPTIBLES DE CHANGER SANS PRÉAVIS.

TOUS AUX MANIFS !

■ Le Cinéma Bis de la Cinémathèque s'est désormais installé au 42 Bd de Bonne Nouvelle, dans le 10ème arrondissement, et ce déménagement n'a pas fait baisser la fièvre du vendredi soir. Au programme dans les semaines qui viennent : le 30 janvier, à 20 h, «Klaus Kinski» avec **Et le Vent Apporta la Violence** et **Fou à Tuer** ; le 13 février, «Je suis une légende» avec **The Last Man on Earth** et **Le Survivant** (à revoir avant la version avec Schwarzenegger) ; le 27 février, «Alligator mania» avec **Alligator** (Sergio Martino) et **The Alligator People** (très craignos monster dans l'esprit).

■ Dans le cadre des deuxièmes rencontres «On tourne les pages» de l'essac, Stephen King sera à l'honneur le 30 janvier, au cinéma Jean Eustache (05 56 46 00 96) avec une nuit où seront projetés **Misery**, **La Part des Ténèbres**, **Christine** et **Simetierre**.

■ Le cinéma Racine Odéon (6 rue de l'Ecole de Médecine ; 01 43 26 19 68) ne fait rien qu'à organiser des nuits, on sait pas quand ils dorment. Ainsi le samedi 31 janvier à minuit, «Nuit Taut Hark» avec **Butterfly Murders**, **Histoires de Cannibales** et **Zu - Les Guerriers de la Montagne Magique**. Déjà, ça rigole pas. Autre exemple le vendredi 13 février avec une nuit... allez devinez, une nuit... allez allez, une «Nuit Vendredi 13» (le fruit du hasard sans doute !). Au programme, trois **Vendredi 13**, le un, le deux (**Le Tueur du Vendredi**) et le quatre **Vendredi 13 Chapitre Final**), ce qui représente un total appréciable de décapitations, empalements, énucléations et sévices divers. Attention au petit déjeuner offert, il peut occasionner un gros renvoi...

■ L'auditorium du Musée d'Orsay (62 rue de Lille, 75007 Paris ; 01 40 49 49 20) présente du 12 février au 1er mars L'Intégrale Dreyer, l'occasion de revoir quelques chefs-d'œuvre du réalisateur danois (**La Passion selon Jeanne d'Arc**, **Ordet**) et de découvrir jusqu'à ses courts métrages.

■ En prévision du prochain festival de Gerardmer Fantastic'Arts, qui aura lieu du 28 janvier au 1er février, la section vidéo propose un concours de courts métrages amateurs. Les plus intéressants seront projetés dans la salle vidéo avant les séances officielles. Envoyez les films, maxi 10 minutes, support VHS et références des auteurs à Jean-François Pujol, BP 96, 88403 Gerardmer.

■ L'association Torcymages organise son 7ème Festival Vidéo Amateur les 28 et 29 mars avec le soutien actif de la municipalité de Torcy. Cette manifestation met en compétition les vidéastes amateurs individuels, associations et scolaires, sur le thème : «Faites nous rire» (reportage, documentaire, fiction ou clip), durée maximale du vidéogramme 10mn, générique compris. Pour concourir, se procurer le règlement et la fiche d'inscription en écrivant à Torcymages, Hôtel de Ville, Avenue de Bourgogne, 71210 Torcy.

■ Dans le cadre du festival «Mémoires», la Vidéothèque de Paris (nouveau Forum des Halles ; 01 44 76 62 00) présentera les 7 et 8 mars prochains huit films entre passé, présent et futur, dont **C'est Arrivé Demain**, **C'Etait Demain**, **Peggy Sur s'est Mariée**, **Rodan** et **Total Recall**.

Un monde imaginaire, hallucinatoire et lointain.
Peut-être le Pays des songes...

LES FILMS DE GUY MADDIN EN VIDEO

90 f la cassette

Le croisement inattendu de David Lynch et des Monty Python

Careful (1h40 vostf) Archangel (1h20 vostf)
Tales From The Gimli Hospital (1h10 vostf)
(voir articles dans les Mad Movies 100 et 106)

Bon à découper ou à recopier et à envoyer avec un chèque à

E.D. Distribution - 3 square Caulaincourt 75018 Paris
téléphone: 01 42 52 39 92 - télécopie: 01 42 52 46 95

NOM :

ADRESSE :

la K7 vostf secam ou pal: 90 f + port (préciser si pal)
Port: 1 K7 = +20f - 2 ou 3 K7 = +25f

DECOUVREZ L'HORREUR ET L'EPOUVANTE ! AVANT LE GORE, IL Y AVAIT LE GRAND GUIGNOL....

2 CASSETTES VIDEOS DE 90 MN CHACUNE
VOLUME 1 :
LE BAISER DANS LA NUIT
LE BAISER DE MONSTRES
LA VEUVE
VOLUME 2
VERS L'AU DELA
LE BAISER DE SANG
SOUS LA LUMIERE ROUGE

PLUS GORE QUE VOS COPAINS
PLUS PEUR QUE NOS VOISINS
PLUS TIMBRE QUE VOTRE JACKSON

Bon à découper et à envoyer accompagné de votre règlement par chèque bancaire ou postal ou par mandat à :

SYLPHE, 139 rue Manin 75019 Paris

Oui, je commande la (les) cassette: Grand Guignol 1 / / Grand Guignol 2 / / 99 F l'unité + 15 Frs de frais de port par cassette soit un total de : F

NOM :

ADRESSE :

SF COLLECTOR vous présente une sélection de ses nouveautés.

Mondo Macabro le tour du monde du ciné fantastique dans ce superbe livre en anglais 175F

Making of Alien 4 tout sur le génial film de Jeunet des centaines de photos couleurs, en anglais. 150F

Savini wizard of Gore livre-entretien en anglais avec le roi des maquillages gores. + de 400 photos. 125F

Flesh & Blood 10 le meilleur mag sur le ciné bis et fantastique. en anglais 50F

Agenda X Files 1998 anglais. 150F

BON DE COMMANDE à retourner à : SF COLLECTOR,
73 bis rue René Richard, 68150 JANVILLE. tel : 03 44 76 21 32

DESIGNATION	QTE	PRIX UNIT.	TOTAL

Joindre à votre commande votre règlement par chèque bancaire, CCP ou mandat postal

SOUS TOTAL	
FRAIS D'ENVOI	+ 35f
TOTAL	

NOM PRENOM
ADRESSE
CODE POSTAL VILLE

catalogue 1998 disponible contre 11,50F en timbres.

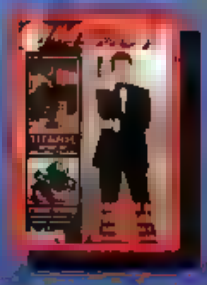
SF COLLECTOR sera présent à la 11ème foire du cinéma d'Argenteuil les 23, 24 & 25 janvier 1998.
Venez découvrir nos articles !

ABONNEMENT

JOYEL MAD, ABONNEZ-VOUS !

Soyez parmi les 200 premiers à nous envoyer votre bulletin d'abonnement et recevez, au choix, un super collector de la mort **STARSHIP TROOPERS** (t-shirt, sac ou affichette 40 x 60), la K7 de **E.T. L'EXTRATERRESTRE** (beaucoup plus reposant que le film de Verhoeven !), ou encore le t-shirt **ALIEN 1 A RÉSURRECTION** (indispensable pour draguer une Vénusienne !)

Pour tous les suivants, et sous réserve que vous l'indiquiez clairement, nous vous enverrons, au choix, un numéro de *MAD MOVIES*, spécialisé dans l'horreur qui éclabousse bien, ou d'*IMPACT* incollable sur les films d'action qui dépotent un max. *(C'est un peu caricatural mais, tout bien considéré, pas tant que ça. Quoique...)*



BULLETIN D'ABONNEMENT

à découper ou photocopier et à renvoyer à
MAD MOVIES, 4 rue Mansart, 75009 PARIS

NOM _____

PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

_____

Désire m'abonner pour ❑ un an ❑ deux ans à Mad Movies.
Règlement ci-joint par ❑ chèque ❑ mandat international

Ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100 F pour une année complète (six numéros) et 190 F pour deux ans (douze numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES
4 rue Mansart
75009 PARIS

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120 F. Envoi par avion 200 F. Tout règlement par mandat international exclusivement. Nous n'acceptons aucun chèque sur l'étranger.

Kevin Costner est le Postman, messager de l'espoir dans un monde de violence et de chaos...

POSTMAN

Après l'échec de WATERWORLD, Kevin Costner s'attaque à une nouvelle aventure post-apocalyptique avec POSTMAN. Un projet aussi curieux qu'excitant : l'histoire d'un facteur du troisième millénaire, sillonnant une Amérique décimée, et qui marche vers l'héroïsme en devenant un peu contre sa volonté le nouveau leader des survivants. Surprise : alors qu'on l'attendait avec anxiété comme un nouveau sous-MAD MAX, THE POSTMAN s'affirme en fait comme un véritable western classique, la saga d'un Wild West du futur. Un DANSE AVEC LES LOUPS du XXIème siècle, donc...

Kevin Costner hausse les épaules dès qu'on lui parle de la manière dont est censé fonctionner le système hollywoodien. Il n'accorde quasiment aucune valeur aux projections-test aux prévisions des «executives» des studios et autres petits maîtres du marketing qui ont pour tâche d'anticiper les goûts du public. Ce type est un cas. Quand on annonce que le Western est mort et qu'un film dépassant les deux heures et demie ne fonctionnera jamais, il réalise **Danse avec les Loups**, rafle une flopée d'Oscars et écrase le box-office. Un coup formidable qui achève de façonner son image parfaite de «All-american hero». L'image d'une star virile et ultra-charismatique comme on n'en a pas vu depuis Gary Cooper. Mais cette volonté d'indépendance absolue de l'acteur, d'implication presque aveugle dans les projets auxquels il croit, a aussi amené Costner à faire quelques erreurs de parcours qui, sans s'avérer dramatiques, ont un peu terni son aura. La pire de toutes ? **Waterworld**. Attendu comme un blockbuster survitaminé excitant, le film n'était qu'un sous-**Mad Max** les pieds dans l'eau, une série B montée en graine, dans laquelle Costner, costumé en un Prince Namor taciturne et très peu séduisant, buvait son urine et affrontait trois punks montés sur des motos amphibies.

Assez mal accueilli par le public, le naufrage artistique de **Waterworld**, les innombrables problèmes de son tournage et de ses dépassements de budget ont alors fait les choux gras de la presse qui n'a pas hésité plus longtemps pour prédire la fin de l'ère Costner. Pas démonté pour autant, notre homme revient aujourd'hui à la charge. Alors que le tout-Hollywood est convaincu qu'après **Waterworld** le film post-apocalyptique est un genre grillé pour au moins dix ans, il s'attelle en effet au projet **Postman**. L'histoire d'une Amérique d'après la bombe, une superproduction de 80 millions de dollars, dont il est unique star et qu'il réalise. Indéniablement, cet homme a de la suite dans les idées !

Postman s'inspire d'un roman de SF sorti en 1985. Best-seller immédiat, c'est une œuvre de David Brin, un maître du genre couronné par les deux prix les plus convoités de la littérature Sci-Fi : le Hugo et le Nebula.

Nous sommes en 2013. La Deuxième Guerre de Sécession a entièrement décimé l'Amérique. La société a volé en éclats et les survivants se sont regroupés en petites communautés agraires, qui subsistent péniblement sans pouvoir communiquer entre elles. Les Etats-Unis du XXIème siècle ont fait un terrifiant bond en arrière et ressemblent désormais au Wild West. Profitant de l'anarchie généralisée, une troupe de guerriers brutaux, les Holnists, font la loi. Dirigés par un despote cruel, le général Bethlehem, ils rançonnent les villageois et enrôlent de force les hommes les plus robustes au sein de leur milice.

C'est dans ce contexte peu réjouissant qu'un voyageur solitaire, cherchant à se protéger du froid, endosse les vêtements d'un cadavre abandonné depuis l'holocauste dans une jeep. Ce costume est celui d'un facteur. Profitant de la situation, le voyageur devient donc le Postman et se présente dans les villages comme un fonctionnaire de la nouvelle Amérique. Si le mensonge lui assure dans un premier temps le souper et le couvert, il va aussi changer toute son existence. Pour la population, il devient en effet le symbole de la communication, d'une vie perdue à jamais. Le symbole de l'Amérique en fait. Acceptant ce rôle inattendu, le Postman se mue lentement en meneur, conduisant les survivants à se rebeller contre les Holnists et à réunifier le pays.

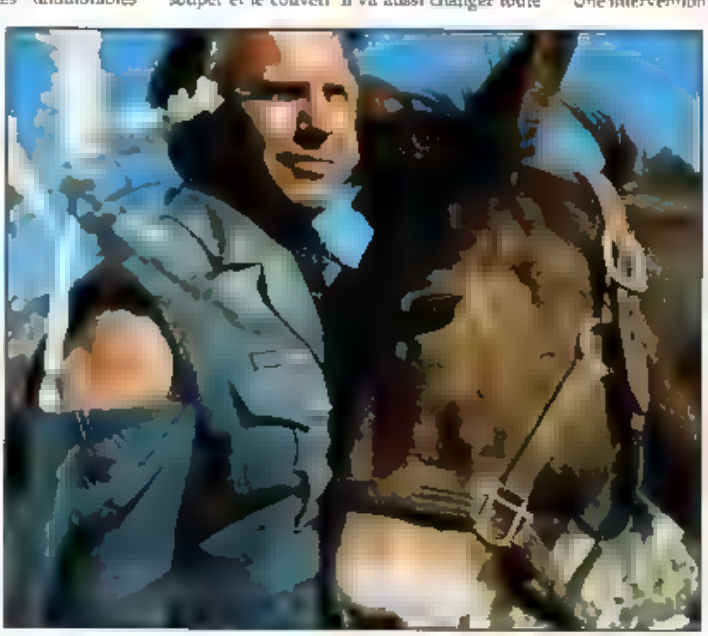
Comme on peut le voir, le postulat de **Postman** s'apparente bien plus à un Western qu'à un film de S-F classique, un élément qui est bien sûr à l'origine de l'intérêt de Costner pour l'histoire. On y retrouve pêle-mêle le héros solitaire, celui qui accepte contre son gré l'étoile du Shérif, les desperados amoraux et les pionniers courageux et vers enfin une société fraternelle au milieu du chaos. Bref toutes ces sortes de choses dont le cinéma américain s'est nourri depuis ses origines.

Malgré un sujet classique, propice au développement d'une belle figure héroïque, **Postman** aura pourtant mis douze ans à se concrétiser. En allemand à la **Warner** il faillit voir le jour à plusieurs reprises. On parla ainsi un temps de Richard Dreyfuss pour le rôle principal puis de Tom Hanks, à l'époque où Ron Howard était associé à la mise en scène du projet. La crème des scénaristes hollywoodiens, d'Eric Roth (**Furrest Gump**) à Brian Helgeland (**L.A Confidential**), a travaillé à l'adaptation, jusqu'à ce que l'implication de Costner et de son équipe fasse enfin décoller les choses.

Une intervention inespérée si l'on en croit l'auteur du livre, David Brin :

"The Postman" est le premier de mes dix romans à être adapté. Mais croyez-moi, les choses ne se sont pas faites sans mal. C'est ce qu'on appelle à Hollywood la "development hell", cette période durant laquelle vous pensez que le projet va débuter du jour au lendemain, sans qu'aucune [illegible] ne se passe. Pendant des années. Avant que Kevin Costner ne [illegible] dans son bureau et ne [illegible] de sa vision cinématographique de mon travail. Des scripts insipides par des auteurs qui n'avaient absolument pas compris de quoi était [illegible] mon roman.»

En travaillant avec Helgeland à l'adaptation, Costner s'efforcera avant à tout de conserver toute la force morale de l'œuvre, mais supprimera plusieurs éléments narratifs essentiels, éliminant en particulier les éléments les plus science-fictionnels du roman, tirant le script vers un western plus nettement ■■■



Kevin Costner et son unique moyen de locomotion, un âne. Le meilleur ami de l'homme en 2013.

POSTMAN

chose que le spectateur devrait trouver excitant. J'en vois un peu moins. C'est pourquoi j'ai écrit **Postman**. *Pour montrer à quel point nous serions perdus si notre monde s'effondrait. Ce qui a parlé le plus [illegible]*

■■■ assumé. Dans le livre, les Holnists étaient ainsi présentés comme des quasi-cyborgs, tandis que les pionniers bénéficiaient de l'aide d'un ordinateur surpuissant, le Cyclops. En coupant toute cette partie du roman, Costner élaguera également au passage les références nombreuses au péril atomique, un peu datées, pour s'orienter vers les questions écologiques qui préoccupent aujourd'hui plus directement l'ensemble du public.

Je pense que Kevin a fait le bon choix», estime Brin. «*Parce qu'il a surtout cherché à privilégier le message du livre tout en orchestrant sa propre vision, qui est à l'évidence celle d'un grand cinéaste épique.* **Postman** *parle en fait d'une peur que nous avons tous : celle qu'un jour notre civilisation, toutes ces choses qui nous unissent, ce sens du devoir envers la communauté des hommes, s'effondre. Que serait-il alors ? La plupart des films et des livres qui abordent le problème ont tendance à privilégier le fantasme selon lequel chacun va se mettre à tirer sur tout ce qui se jette dans la mêlée et s'emparer. Or je pense que les seuls survivants seraient réellement ceux qui seraient capables de recréer une communauté.* **Postman** *est donc un vrai chant d'amour à la civilisation dans son ensemble, avec ses défauts, ses échecs patents, et cela tous les jours. Cette notion d'améliorer le monde, c'est un sentiment très [illegible] nous était enlevé.* **Postman** *est une aventure faite d'espoir et de responsabilité, à mon réponse à toutes ces histoires post-apocalyptiques qui montrent l'effondrement du monde comme quelque*

Au-delà de l'idéalisme forcené et candide du projet, réellement touchant, on peut penser que le héros de **Danse avec les Loups** a surtout trouvé dans ce personnage d'un postier du futur la possibilité de façonner un nouveau American-hero, un homme seul qui unit ses contemporains et se range derrière un juste idéal. Bref, un personnage capable de redorer un blason un peu écaillé après sa performance en homme-hareng de **Waterworld**.

Kevin a d'abord vu dans cette histoire un rôle lui convenant à la perfection» confirme le producteur Jim Wilson. «*Alors que beaucoup pensaient que le script était «brûlé», il a senti qu'il y avait là un [illegible] capable d'unir tous les publics. La fin qui a changé, il a raison, c'est alors presque imposé naturellement, exactement comme avec* **Danse avec les Loups** *en fait. Plus nous nous immergeons dans le script, en façonnant le personnage et l'Amérique dans laquelle il évolue, plus il devenait clair que Kevin s'appropriait cette histoire, qu'il la tirait vers son propre univers et qu'il avait déjà sur ce scénario un point de vue de cinéaste. Quand il a décidé de le mettre en scène, personne n'a été étonné. Ce n'était que l'aboutissement d'un processus naturel, harmonieux.*

Première réalisation de Costner depuis le triomphe de **Danse avec les Loups**, **Postman** représente donc pour l'acteur un gigantesque défi. Il doit en effet prouver qu'il est toujours une star sur laquelle le système hollywoodien peut se reposer, mais aussi imposer une nouvelle fois sa conception de la mise en scène. Un pari qui n'est pas si évident à relever à l'heure

[illegible] des blockbusters se [illegible] avant tout des [illegible] spectaculaires. Le [illegible] revendique haut et fort l'héritage des grands maîtres de l'Age d'Or. Une conception épique et morale de l'action, porteuse d'un message (peut-être un peu surfaite d'un [illegible] pour des grands idéaux [illegible]. Avec un budget avoisinant les 80 millions de dollars, une figuration énorme, des cavalcades effrénées et des extérieurs grandioses, [illegible] mis en apparence tous les atouts de [illegible]

[illegible] un film qui conserve encore les reliques d'une Amérique prospère

Reste à savoir cependant si le public est encore prêt aujourd'hui à accepter un nouveau film post-apocalyptique, un genre dans un premier temps très lié à la Guerre Froide, puis bouleversé par la trilogie des Mad Max, si forte qu'elle est devenue la seule référence, engendrant des dizaines de copies serviles, dont Waterworld était au passage l'ultime avatar. Un phénomène qui pourrait indéniablement nuire à la carrière du film.

«Nous ne posons pas le problème en ces termes» affirme Jim Wilson. «Le contexte de Postman est certes l'Amérique du futur, mais c'est avant tout l'histoire d'un homme qui vit sur un mensonge en prenant une identité qui n'est pas la sienne puis qui va accepter de devenir un héros. C'est un thème éternel que l'on retrouve dans beaucoup de contes classiques comme «Le petit tailleur» par exemple. C'est aussi une histoire qui exprime tous les doutes que porte notre société. Une aventure idéaliste pour des temps pragmatiques».

Ayant très bien retenu les leçons de l'échec Waterworld, Costner cherche à nous à retrouver ici tout ce qui avait fait le succès de son premier opus derrière la caméra. Une des grandes forces du film restera (comme c'était le cas avec **Danse avec les Loups**), le choix judicieux de son casting, qui ne s'appuie pas - à l'exception du Postman lui-même - sur des stars reconnues. Un parti-pris qui terrorise logiquement les producteurs, mais que justifie clairement Costner lui-même : *«On pense souvent que je ne veux pas faire appel à des stars, mais ce n'est pas aussi simple que ça. Pour moi l'importance n'est pas le carnet d'adresses d'un acteur ou sa notoriété, mais simplement sa faculté à habiter un personnage. En faisant le casting, c'est ma seule priorité. Et il me paraît primordial de ne faire aucun compromis de ce côté-là».*

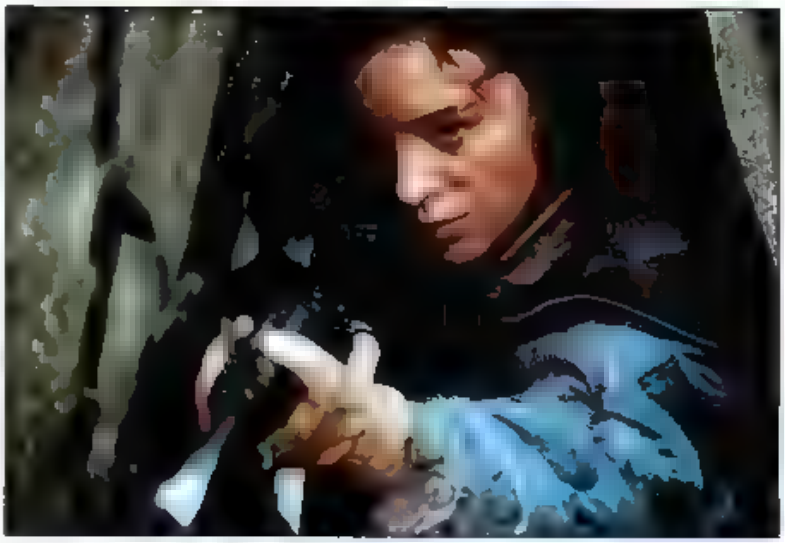
Dans le rôle du Général Bethlehem on retrouvera ainsi dans **Postman** l'acteur Will Patton, qui avait déjà croisé le fer avec Costner en 87 dans **Sens Unique** de Roger Donaldson, mais aussi la rock-star Tom Petty, qui interprète le maire de Bridge City, une ville suspendue accrochée à un barrage, qui constitue l'un des clous du film. Surprise : le rôle féminin principal est confié à une inconnue, Olivia Williams, actrice anglaise issue de la télévision et qui fait ici ses premiers pas au cinéma. Repérée par Costner lors des auditions, elle est une des grandes révélations du film, tout comme Lorenz Tate que l'on avait pu voir dans **Menace II Society** et **Dead Presidents** des frères Hugues, et qui est ici Ford Lincoln Mercury, un jeune homme qui voit sa vie bouleversée par l'arrivée du Postman : *«Ford symbolise tout à fait ce que sont devenus les survivants»* explique Lorenz Tate. *«Il attend que quelqu'un apparaisse pour lui rendre un peu d'espoir, une lumière dans la nuit. Quand il rencontre le Postman, il s'identifie à lui, dévorant à son tour un recueil de courrier. En remettant tout le système postal sur pied, Ford va alors donner un but à sa vie».*

Avec son casting judicieux, son ancrage dans le Western et un Costner au mieux de sa forme, **Postman** pourrait donc bien se révéler être une excellente surprise : un blockbuster humaniste, porté à bout de bras par un acteur-cinéaste en quête de rédemption. Et quelque soit le résultat du film, il n'y aura en tout cas rien à redire sur la sincérité évidente du monsieur : on pardonnerait tous les **Waterworld** du monde à un homme qui ne résiste jamais longtemps à l'appel du Wild West et n'hésite pas à monter en selle pour braver les pieds-tendres.

Julien CARBON

The Postman *(USA 1996). Réal. Kevin Costner. Scén. Eric Roth & Brian Helgeland d'après le roman de David Brin. Dir. Phot.: Stephen Windon. Mus.: James Newton Howard. Prod.: Jim Wilson, Steve Tisch & Kevin Costner pour Warner Bros/TIG Production. Int.: Kevin Costner, Will Paton, Lorenz Tate, Olivia Williams, Larenz Tate, Tom Petty. Dur.: 2 h 20. Sortie prévue le 15 janvier 1997.*

Will Patton, un despote qui ne règne que par la violence et la terreur.



Abby, notre Wonder Woman, se rendra, en vain, par le Facteur.

«...un des paysages apocalyptiques les plus marquants d'un monde futur brutal et sec.

STARSHIP TROOPERS

l'homme de guerre

PAUL VERHOEVEN

Tel un rouleau-compresseur de la mise en scène, Paul Verhoeven avait vu rouler sur lui «La guerre des mondes». La vision d'un conflit intergalactique par l'auteur de ROBOCOP, c'est-à-dire aux antipodes des retraites patriotiques et des soleils martiens d'INDEPENDENCE DAY. Familier de la science-fiction (ROBOCOP, TOTAL RECALL), Paul Verhoeven présente à sa manière une lutte féroce entre deux espèces. L'une à deux pattes, l'autre à nettement plus. Dans espèces sur la même longueur d'onde en matière de massacres, de génocides. L'artiste explique que, même lorsqu'on en vient aux mains et aux mandibules, les choses ne sont pas aussi simples qu'elles en ont l'air...

Paul Verhoeven donne un coup de «destroy» à Casper Van Dien !

Quelle a été votre première rencontre avec ce projet insensé qu'est *Starship Troopers* ?

En fait, **Starship Troopers** m'a été présenté par ses producteurs comme un tableau dont personne ne voulait. Un peu comme **RoboCop** d'ailleurs. Jon Davison m'a dit : «Qu'est-ce tu dirais de tourner un film avec de jeunes soldats qui combattent dans l'espace des insectes géants ?». Son entrée en matière reflète parfaitement l'esprit de **Starship Troopers**. D'autres éléments viennent s'y greffer mais cela reste globalement le thème du film. Finalement, j'ai accepté la proposition de Jon Davison, non sans avoir beaucoup réfléchi tant le projet me paraissait fou. J'ai également vu dans **Starship Troopers** la possibilité de réaliser une sorte de remake des aventures mythologiques de Ray Harryhausen, une espèce de nouvelle version de **Jason et les Argonautes** ou du **Septième Voyage de Sinbad**. Dès le début, je me doutais que Phil Tippett, avec qui j'avais travaillé sur **RoboCop**, serait également de la partie. Pour en être sûr, j'ai stipulé que je tournerais **Starship Troopers** à l'unique condition qu'il soit responsable des effets spéciaux, de la création des Arachnides. **Starship Troopers** me renvoie en fait à une excitation ressentie à l'enfance, à l'envie de revoir l'un de ces films qui me plaisaient tant lorsque j'étais gosse. Mon objectif était avant tout de tourner un film avec des insectes géants. Des monstres extrêmement agressifs.

A vous entendre, *Starship Troopers* ne vous a pas été présenté comme une adaptation du livre de Robert Heinlein, «Etoiles, garde à vous !»...

A l'origine, il n'était pas du tout question d'adapter le roman de Robert Heinlein. Les producteurs n'étaient absolument pas intéressés : ils doutaient fortement de son efficacité commerciale malgré l'évidente parenté entre notre projet et le livre. C'est Jon Davison qui a souligné ces similitudes. Nous avons donc acheté les droits du roman. Finalement, nous ne l'avons pas littéralement porté à l'écran. Je n'en ai seulement retenu que quelques idées, certains personnages, certaines situations qui collaient avec ce que nous avions en tête. Je ne tenais pas à m'engager dans la même direction que Robert Heinlein. Son livre, je ne l'ai lu que très peu de temps avant que le tournage ne commence. Juste pour m'inspirer de la construction du récit. Je me suis alors aperçu que le roman se concentrait essentiellement sur les soldats, leur formation, la communauté militaire. Les extraterrestres n'y tiennent finalement qu'une place restreinte. Ils utilisent des armes, des vaisseaux spatiaux. J'aime le livre de Robert Heinlein mais je voulais aller dans l'autre sens, dépeindre le plus précisément possible l'ennemi, une espèce qu'il fallait éloigner de l'esprit années 50 pour lui donner une réalité aujourd'hui. C'est ainsi que j'ai totalement dépouillé les aliens de leur arsenal, de leur attirail. Je tenais à ramener ce concept de race animale à son mode le plus primaire. Il ne fallait pas qu'ils aient des armes, mais qu'ils soient des armes. Qu'ils envoient par le rectum des jets de plasma dans l'espace par exemple ! Je considère ce point de vue actuellement beaucoup plus réaliste que celui de Robert Heinlein. En termes de science-fiction du moins.

Qu'est-ce qui a réellement poussé à répondre affirmatif à la proposition de réaliser *Starship Troopers* ?

Johnny Rico (Casper Van Dien) : un tatouage qui n'est pas vraiment un signe de paix !

Les troupes pris dans le feu de l'ennemi, en l'occurrence le rayon dévastateur d'un scarabée-tanker...

Comme je vous l'ai déjà dit, je voulais tourner un film à la Ray Harryhausen, mais selon les codes des années 90. Sur **Starship Troopers**, j'ai travaillé pendant quatre ans et demi avant le premier coup de manivelle. J'en ai entendu parler pour la première fois pendant la post-production de **Basic Instinct**. Après quoi, le projet est passé entre de nombreuses mains. D'abord entre celles de Mike Medavoy, puis de Mike Platz et de Bud Cooper. Pas facile de nouer un financement avec une entreprise pareille. C'est juste avant le début du tournage de **Showgirls** que nous avons obtenu le feu vert de *Tristar* et de *Touchstone Pictures*. Bien sûr, mon intention n'était pas d'imiter les films de Ray Harryhausen qui sont nettement plus sereins, calmes et gentils que **Starship Troopers**. Bien moins politiques également. **Starship Troopers** se veut plus chaotique, plus sauvage et subversif que *Jason et les Argonautes*. N'empêche que nous partageons certains points communs. En fait, j'ai tourné **Starship Troopers** parce que j'en avais envie. Pourquoi se priver ? Pourquoi s'interdire le rêve que vous pouvez concrétiser ? Si vous avez envie de tomber amoureux d'une mégère teigneuse, eh bien, tombez en amoureux ! **Starship Troopers** répond à ce même désir.

Pendant toute la projection de *Starship Troopers*, on a le sentiment que vous avez voulu réaliser l'anti-*Independence Day*, un film dont vous démolissez les valeurs...

Oui, dans un sens, car ce sont deux films différents, opposés même. Je n'ai cependant pas tourné **Starship Troopers** en réaction contre **Independence Day** puisque, à l'époque de sa sortie, nous étions en plein tournage. Avant, je n'en connaissais absolument rien, sinon le titre. **Independence Day** et **Starship Troopers** se ressemblent parfois dans la mesure où tous les films d'invasion extraterrestre ressemblent à «La guerre des mondes», le livre que H.G. Wells a écrit au début du siècle. Toute parenté s'arrête là car **Independence Day** est un film qui ne cherche jamais à vous prendre à revers, à vous mettre mal à l'aise. Si j'en crois les entretiens que j'ai lus, Roland Emmerich voulait avant tout tourner un authentique film pop-corn, un pur divertissement où les spectateurs pourraient trépigner devant l'action sans être le moins du monde dérangés, choqués par ce qui se passe sur l'écran. De plus, **Independence Day** est un film ouvertement patriotique. Excessivement patriotique. Je me sens aussi très différent de Roland Emmerich qui, pour un Allemand, semble se sentir plus américain qu'un Américain. La société américaine m'intéresse mais je ne m'y identifie pas à ce point. Connaissant un peu la politique US, je ne pouvais pas brasser les mêmes idées que **Independence Day**. Je ne vois pas l'Amérique à travers le même prisme que Roland Emmerich. Prendre le Président et le transformer en superman, en symbole, m'est inconcevable, sachant comment les hommes politiques agissent dans ce pays : en faveur d'un impérialisme expansionniste, d'une volonté de contrôle des marchés, des armements. Dans les plus hautes sphères du pouvoir américain, tout gravite autour de la course à l'armement. Ça les excite, les hommes politiques, ça les obsède. Voilà pourquoi ils n'ont jamais pardonné à Fidel Castro l'affaire des missiles soviétiques à Cuba, voilà pourquoi il pèse encore sur La Havane cet embargo, voilà pourquoi la Maison Blanche décrète régulièrement des peines de mort contre certains états rebelles à sa volonté. L'armement : il s'agit pour les hommes politiques américains de la plus grande représentation du pouvoir. J'ai voulu que **Starship Troopers** en soit une satire féroce, continuellement à **Independence Day** qui vend au monde entier les valeurs de l'Amérique triomphante, l'Amérique des armes. A ce niveau, ma vision des Etats-Unis rejoint celle de Robert Heinlein dans la peinture d'une société cryptofasciste, d'une vraie saine. Si vous vivez en Amérique du Nord, ceci vous paraîtra d'autant plus clair, plus crédible, car la course à l'armement s'étale partout. Même à la plus petite échelle, à une échelle individuelle. Partout, les armes sont en vente libre. Chacun veut la sienne, chacun peut se procurer son arme à feu, plus puissante et sophistiquée que la précédente, après une ridicule formalité administrative. C'est la préoccupation première des Américains. Une préoccupation savamment entretenue par un gigantesque lobby dont Charlton Heston, président de la National Rifle Association, fait ouvertement la promotion. Tous les arguments lui sont bon pour vendre davantage encore de fusils et de pistolets. C'est cette société que je caricature à l'extrême dans **Starship Troopers**, cette société qui envoie de plus en plus de condamnés à la mort. Depuis trois ans, le rythme des exécutions s'est considérablement accéléré...

Si *Starship Troopers* appartient à un genre, la science-fiction, il empiète sur un autre, le film de guerre...

Plus qu'un film de science-fiction, **Starship Troopers** est un film de guerre. Son scénario renvoie directement aux histoires de guerre des années 40 et 50. Ce n'est ni **Platoon**, ni une nouvelle métaphore sur le Vietnam. Il ressemble à ces récits guerriers dont les héros sont de jeunes et innocents militaires, pleins d'idéaux, et qu'un conflit projette dans les horreurs de la bataille. Il ressemble à ces films vantant l'héroïsme, le sacrifice de soi pour la patrie... Il ressemble à ces films où vous trouvez inévitablement un bal de promotion, puis le baiser d'adieu à la fiancée, le départ au front, les retrouvailles sous le feu. L'un meurt honorablement, l'autre survit et rend hommage aux disparus. Même si cela paraît un peu «cliché» aujourd'hui, ces films collaient à la réalité. Leurs protagonistes y mouraient, même ceux auxquels on s'attachait. Ce n'est plus le cas dans le cinéma américain actuel, où l'on ne prend plus la mort au sérieux. Où scénaristes et réalisateurs font comme si elle n'existait pas, comme si tout allait bien. Dans **Independence Day**, vous avez des millions de cadavres, mais tout le ■■■

STARSHIP TROOPERS

■ ■ ■ monde s'en fout éperdument ! Dans toutes les guerres, il se passe des choses terribles, horribles. Dans d'autres circonstances aussi, mais Hollywood veille à éluder les véritables problèmes. Moi, j'ai pu montrer les choses telles que je le voulais. Starship Troopers tranche avec la production classique.

Le côté militaire de *Starship Troopers*, genre «Tu seras un homme mon fils», paraît en connexion directe avec les films de guerre que Raoul Walsh réalisait dans les années 50...

Les films de Raoul Walsh, comme Les Nus et les Morts et Le Cri de la Victoire, je les ai vus du temps de ma jeunesse. Avant d'entamer la préparation de Starship Troopers, je ne les ai cependant pas revus ou étudiés. Peut-être en retrouve-t-on certaines réminiscences, mais cela n'a rien de volontaire, d'intentionnel. Juste des bribes de souvenirs qui remontent à la surface, des fragments de mémoire. La Charge de la Brigade Légère (1) est le seul film dont nous nous sommes délibérément inspirés, essentiellement concernant l'attaque du fort par les colonnes d'Arachnides. Là, les insectes se jettent contre les murs, tombent les uns sur les autres... Cette incroyable mêlée, Phil Tippett et moi l'avons minutieusement analysée dans La Charge de la Brigade Légère justement. On retrouve cette logique dans de nombreux films américains qui reprennent telle ou telle scène de manière plus ou moins flagrante. La séquence du siège du fort renvoie de la même façon à ce que nous avons tous vu dans les westerns, ces moments inoubliables où les Indiens encerclent un campement et font feu dans la même direction, suivant un mouvement rotatif. Encore un souvenir de jeunesse !

Carmen Ibanez (Denise Richards) : prête à tout pour devenir pilote de la Fédération.

Ces souvenirs attendris, vous les avez enduits d'une épaisse couche de satire...

Cette satire de la société américaine est essentiellement le fruit du travail du scénariste Ed Neumeier. En tant qu'Américain, il connaît mieux que moi ce dont il parle par l'intermédiaire de Starship Troopers. Il n'y a cependant rien de réellement agressif dans cette attaque. On se contente de montrer du doigt ce qui déconne aux Etats-Unis pour mieux le caricaturer, le transformer en élément comique, le tourner en dérision. Ça ne va pas plus moins. On titille ainsi le lobby des armes, la justice...

Et l'information-spectacle façon *CNN* !

Je n'ai rien contre CNN. Mais avouez tout de même que leur vision de l'actualité mondiale est systématiquement favorable aux Etats-Unis. Il n'y a qu'à se souvenir de la couverture médiatique de la Guerre du Golfe. Pour CNN, tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. D'un côté, il y avait les bons Américains et de l'autre les affreux commandés par un Saddam Hussein diabolisé à l'extrême. A l'époque, je ne me tenais pas tellement au courant des événements. J'étais bien plus préoccupé par mon installation aux Etats-Unis, mon adaptation à des mœurs nouvelles pour moi. Il m'a fallu du temps pour comprendre les bénéfices apportés par la Guerre du Golfe au pouvoir politique américaine. Il m'a fallu du temps pour comprendre que les médias, CNN notamment, faisaient le jeu de ce pouvoir. Comment ils façonnaient l'opinion publique. En s'appliquant à ternir au maximum l'image de Saddam Hussein, en noircissant plus encore ses actions les plus répréhensibles, en simplifiant le conflit. La couverture politico-médiatique de la Guerre du Golfe fonctionnait selon la logique d'un avocat de l'accusation qui s'ingénie à convaincre les jurés de la culpabilité de l'accusé. C'est ce que nous nous sommes amusés à pasticher dans Starship Troopers, cette conception manichéenne des choses. En vérité, dans une telle guerre, tout demeure au stade de l'ambigu, du flou. Rien n'est vraiment clair. Cela marche un peu comme ces films où l'on vous présente la situation, certains éléments, sans exprimer une opinion, sans prendre parti. A vous d'y réfléchir ensuite pour vous faire une idée.

Viser le cœur : seul moyen pour abréger les souffrances d'un soldat en très mauvaise posture...

En fait, la vague satirique de *Starship Troopers* ne s'accorde pas forcément des impératifs commerciaux actuellement exigés par Hollywood...

Il est dangereux de réaliser un film aussi ouvertement de cette manière, un film mixant des ingrédients qui sortent des normes traditionnelles du cinéma de divertissement. Je pense que **Starship Troopers** restera néanmoins dans ses frais. En cas de séquelle, les investisseurs seront nettement plus vigilants, plus prudents sur le contenu. Ils seront nettement plus prompts à minimiser l'histoire, à la simplifier et à ôter certains éléments parasites qui, à leur goût, surchargent le film. Pourquoi ne pas produire un film avec des insectes extraterrestres qui envoient des météorites percuter la Terre pour la simple satisfaction de nuire à l'espèce humaine ? Pourquoi, dans pareille situation, ne pas montrer les hommes s'unissant, s'armant pour contre-attaquer ? Très peu pour moi ! Dans **Starship Troopers**, un journaliste explique que les Arachnides n'ont pas été provoqués, que les humains sont donc les innocentes victimes de leur méchanceté gratuite. Il ne signale pas que ce sont des colons humains qui se sont installés sur leur planète, que c'est l'impérialisme terrien qui est à l'origine du conflit. C'est encore une situation inhérente à tout pays à la botte de puissances démesurées, ces mêmes puissances qui s'étonnent des répliques violentes à la violence de leur occupation. L'intérêt de **Starship Troopers** ne peut dès lors apparaître que sous un jour confus, idéologiquement douteux.

Est-ce par provocation que vous avez tourné cette séquence où femmes et hommes prennent ensemble leur douche sans que la moindre lueur lubrique brille dans les regards ?

Il s'agit paradoxalement d'une situation très puritaine, absolument pas complaisante sur la nudité et le voyeurisme. Il n'y a effectivement aucun érotisme car cette séquence se justifie dans la mesure où elle donne une idée des tabous de la vie aux Etats-Unis. L'intimité ne s'y exprime pas. Le moins possible du moins. Dans le monde de **Starship Troopers**, la sexualité n'a aucun sens à l'exception des instants où Johnny Rico et Dizzy Flores font l'amour. Une scène logique qui fait partie intégrante de leur liaison romantique, de leur engagement, mais sans véritable érotisme.

Vous mettriez-vous en colère si l'on comparait *Starship Troopers* à un jeu vidéo devenu film ?

Starship Troopers se situe au carrefour du jeu vidéo et de la bande dessinée. Ce n'est pas un hasard s'il existe déjà un flipper à l'enseigne du film, si l'on peut jouer à **Starship Troopers** sur Internet et y rejoindre la Marvel Infantry ! Il est d'autant plus naturel que **Starship Troopers** inspire un jeu vidéo qu'un cinéaste ne peut aujourd'hui ignorer un langage que tout le monde connaît. Ce langage s'applique parfaitement à ce type de cinéma. **Starship Troopers** une référence culturelle. L'influence de la bande dessinée est également très présente comme elle l'était déjà dans **RoboCop**. D'où un aspect série B que je ne rends pas. Etant donné le thème abordé, **Starship Troopers** ne devait de s'arracher à la bande dessinée et au jeu vidéo. Mais ceux-ci servent davantage au traitement, au ton qu'à une réelle construction narrative. C'est fréquemment que le cinéma contemporain s'appuie sur des références issues de la peinture, de la musique... **L.A. Confidential** emprunte par exemple beaucoup d'éléments aux films des années 40 et 50. Juste pour se donner un autre exemple, une image qui ne soit pas trop ensanglantée dans les années 90. Concernant **Starship Troopers**, je considère comme amusant de jouer à la fois du style des films de guerre des années 40, du style des séries B de science-fiction des années 50, de l'humour et de la satire...

Dizzy Flores (Dina Meyer) : pour l'amour de Johnny, elle s'engage dans l'armée.

Les appelés prêtent serment : après leur service, ils deviendront Citoyens de la Fédération.

Est-ce que la part accordée aux extraterrestres dans le budget vous a permis de réaliser tous les délires visuels que vous aviez dans un premier temps envisagés sur le papier ?

Malgré son importance, 30 millions de dollars, le budget des Arachnides ne permettait pas de tourner les 400 plans d'effets spéciaux que j'avais prévus sur la base du scénario original. Nous nous sommes donc limités à 220 plans d'insectes. Nous avons dû revoir à la baisse certaines envies, éliminer certaines espèces d'extraterrestres. J'ai notamment dû couper en quelques minutes où les troopers ouvraient le feu sur un Cerveau au milieu de sa colonie et sur les petites bêtes qui grouillent à ses côtés. Sous l'impact des balles, les corps explosent. En cas de séquelle, je pourrais montrer ce que les restrictions économiques m'ont contraint à enlever.

Vous y pensez sérieusement ?

Plus sérieusement qu'aux suites éventuelles de **Basic Instinct** et de **Total Recall**, deux films qui se suffisent à eux-mêmes. Tout dépend des résultats de **Starship Troopers** à travers le monde. En cas de succès, il y aura une séquelle car il faut toujours terminer ce que vous jugez inachevé !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Damien GRANGER**)

(1) Paul Verhoeven ne précise pas de quelle version il s'agit. Selon toute vraisemblance, il parle du culte, moralisante et violemment antimilitariste, que **Tony Richardson** tourne en **Grande-Bretagne** en 1968, tableau cinglant de la Guerre de Crimée à la fin du siècle dernier.

STARSHIP TROOPERS

opinions

[illegible] ZONE !

[illegible] USA, Starship Troopers [illegible] Paul Verhoeven, n'a cependant pas [illegible] grand monde puisqu'au contraire elle a [illegible] une publicité indirecte assez écœurante [illegible] comme argument de vente ? Ah [illegible]. Toujours ravis d'être plus malins que [illegible] valeurs, les journalistes européens [illegible] avaient tempêté les choses, considérant Tobe [illegible]

[illegible] était prévisible : nous n'étions en [illegible] bien tant que d'assister au spectacle d'une [illegible] déboulonnant les valeurs US. Cette [illegible] a en fait couru dans le milieu du cinéma [illegible] la vieille Europe (et dans la presse en particulier) depuis un bon moment : sans hésiter à verser dans le paradoxe, nous gagnons [illegible] cachet en mettant sur nos oeuvres les [illegible] lourds de la production ricaine, tout en [illegible] bien qu'à l'heure où LEUR [illegible] le monde entier, nous ne sommes en [illegible] nos dupes de la mécanique sur laquelle [illegible] leurs divertissements de masse. Ce [illegible] parfois à célébrer sans trop de [illegible] un cinéaste comme Verhoeven, [illegible] la démarche n'est finalement pas si [illegible]

[illegible] Starship Troopers [illegible] est donc bien plus dangereux qu'il n'y [illegible] une superproduction comme celle-ci. Car [illegible] que pour le film est effectivement [illegible] [illegible] correct (voir IKV, grand [illegible] sadomasochiste-érotomane à [illegible] nazillonnes du monde qui sanctionne les ter[illegible] de l'Ex-Yougoslavie tout en compre[illegible] leurs tourments).

[illegible] question mérite donc d'être posée, et [illegible] avec finesse et intelligence, et non pas avec [illegible] dans une [illegible]. Faire de [illegible] des crétins puérils sortis d'une sitcom, [illegible] en avant que l'aspect le plus grotesque [illegible] de leur engagement pour mieux les faire [illegible] en bouillie par des [illegible] en 3-D, [illegible] ne pas choisir entre des monstres très [illegible] et des humains abrutis, c'est là la grande [illegible] de Starship Troopers, son seul [illegible]. Et si le parti-pris est scandaleux, [illegible] pas tant pour ses options politiques [illegible] très défendables, mais simplement parce que le discours passe dès le début même de [illegible] par un phénomène en règle du [illegible], une destruction sans appel des personnages, de la dramaturgie comme de la mise en scène, qui passe du coup mon du genre dans la première partie, à une démo pour jeu Playstation dans la seconde. Au final, si Starship Troopers est une saloperie, c'est donc avant [illegible] cette fois-ci sans [illegible] large, des enjeux de tout ce que représente le spectacle aujourd'hui, bien plus que de l'armée ou des [illegible]. Dotés d'un budget [illegible] pour cette [illegible] US, du fascinant talent de l'auteur ? Difficile de refuser de voir un réalisateur aussi [illegible] de l'oeil tout en nous gardant dans l'ombre qu'il n'est pas dupe de tout ce cirque, de tous ces [illegible] dont il n'a que faire. Peut-être [illegible] l'auteur en fait. Peut-être peut-on [illegible] regretter que Verhoeven ait oublié qu'avant lui, d'autres cinéastes, des vrais de vrais-là, ont aussi montré qu'ils savaient ne pas être victimes du système, manier la subversion tout en n'oubliant jamais d'honnorer ce que doit la force des cinémas de genre américain : des personnages [illegible] parfois à en avoir un [illegible] [illegible] et des histoires dans [illegible], qu'on ne l'a pas attendu pour savoir que les militaires sont des abrutis, voilà qu'il faut [illegible] un film de vieux, le film d'une génération de babas cyniques recyclés dans le système, qui crachent dans la soupe en continuant à [illegible] cher les dollars et en se révant subversifs. Mon conseil ? Qu'il lise «Un pour massacrer la cadence» de Crumley, qu'il revoie un bouton Croix de Fer de Peckinpah. Des œuvres qui parlent de la guerre sans se protéger derrière le bouclier toujours confortable du second degré, et qui n'oublient pas que sous l'uniforme il y avait des hommes, des personnages qui font [illegible] vibrer, une littérature et un cinéma à [illegible].

Les temps sont durs camarades.

Julien CARBON

TROOPERS FOREVER !

Il sera toujours plus facile d'opposer les extrêmes (dans un bel élan belliciste) que d'admettre qu'ils peuvent cohabiter pacifiquement. A savoir, Le Seigneur des Anneaux au Clair de Lune n'a pas empêché Full Metal Jacket d'exister, pas plus que Starship Troopers ne contredit son ébauche à un éventuel Sergent Rock de John McTiernan, par exemple. On cherche des noises à Verhoeven, par quelque moyen que ce soit et souvent avec des arguments contradictoires, parce qu'on lui reproche, au fond, sa foi[illegible]. Car Verhoeven est un [illegible] gamin, un [illegible] qui a fait du mauvais goût un art de vivre, un réalisateur capable de consacrer plusieurs années de son existence à l'accomplissement de projets a priori minables, indignes, impurs, bêtes, sales et méchants. Que ce soit cette [illegible] talent tout entier au service d'une œuvre [illegible] quand même un pied dans la [illegible] par changer les [illegible] qui [illegible] du classicisme leur unique credo [illegible] gradés du septième art qui voudraient que [illegible] s'alignant en rang d'oignons.

Pour [illegible] société future décrite par Starship Troopers : le service militaire n'y est [illegible] obligatoire, mais c'est l'unique façon de devenir citoyen de la Fédération. Le film de Paul Verhoeven suit donc le destin de [illegible] qui s'engagent dans l'armée [illegible] très bêtes : Carmen veut devenir pilote [illegible] le gros manche à balai, c'est sexuel !), Johnny est en rébellion contre des parents pacifistes [illegible] de Carmen, Dizzy est amoureuse de Johnny qui la considère, naïf, comme sa meilleure amie... Il faut donc soit être hanté par l'ambition, soit [illegible] (mais dans quel camp se range donc Carmen ?) pour envoyer Starship Troopers sous l'angle du rapport complexe aux personnages, qui a souvent l'apanage des réussites des films de guerres. Si Paul Verhoeven investit le genre avec la rage des débutants, il en réalisait très vite ceci grâce à une logique interne foudroyante où les principes d'identification sont [illegible] les troopers sont des crétins complaisants [illegible] se font [illegible] par [illegible] débordements gare très craquer (youpi !), mais les insectes sont quand même de sacrées vacheries qu'on est content de voir [illegible] par centaines dans les [illegible] y a malaise pour certains dans Starship Troopers, c'est bien dans ce spectacle [illegible] ment extraordinaire [illegible] et jouissif, qui se dérobe avec une habileté [illegible] boliqué à toute tentative de récupération [illegible] scénario intalement fictionnel, [illegible] traiser avec exactitude les rôles d'agresseur [illegible] d'agressé, aucun revirement psychologique chez les personnages une fois la guerre déclarée... Cette dédramatisation - à l'extrême qu'elle ne débouche même pas sur un [illegible] cinématique primaire, n'a rien d'un aveu d'impuissance [illegible] nique du film, sa force brute. Parce qu'il [illegible] dès ses premières secondes, avec [illegible] d'humour, une société totalitaire [illegible] illico la forme grotesque [illegible] Paul Verhoeven balaie tous les [illegible] [illegible] refuse de manipuler les émotions [illegible] réalité sur un sujet aussi sérieux. Via Starship Troopers, il balance à la face du monde [illegible]

Vincent GUIGNEBERT

USA, 1997. Réal.: Paul Verhoeven. Scén.: Ed Neumeier. Dir. phot.: Jost Vacano. Mus.: Basil Poledouris. SPFX : Phil Tippett (insectes) & Kevin Yagher (maquillages). Prod.: Alan Marshall & Jon Davison pour Touchstone Pictures/TriStar Pictures. Int.: Casper Van Dien, Dina Meyer, Denise Richards, Jake Busey, Michael Ironside, Neil Patrick-Harris, Patrick Muldoon, Clancy Brown, Marshall Bell, Seth Gilliam... Dur.: 2 h 15. Dist.: Gaumont Buena Vista International. Sortie le 21 janvier 1998. (Lire également articles in *M.M.* 103 et 110).

général du digital

PHIL TIPPETT

Traumatisé à l'âge de sept ans par LE SEPTIÈME VOYAGE DE SINBAD, Phil Tippett doit d'abord sa réussite à la vigueur de sa passion. Passion des monstres mythologiques de Ray Harryhausen, de l'animation image par image dont il modernise au fil des années les techniques, ouvrant la voie à des réussites comme L'ÉTRANGE NOËL DE MONSIEUR JACK. Au fil de LA GUERRE DES ÉTOILES, du DRAGON DU LAC DE FEU, d'HOWARD, de WILLOW et de ROBOCOP jusqu'à JURASSIC PARK, par lequel il s'initie à l'époque ultime de son art du marionnettisme, l'ordinateur. Récompensé d'un Oscar partagé avec Stan Winston et Dennis Muren pour les dinosaures de Steven Spielberg, Phil Tippett prouve avec STARSHIP TROOPERS un dernier supplément dans l'exercice de son sacerdoce...

Il semble que vous comptiez parmi les premières personnes impliquées sur *Starship Troopers*...

J'ai d'abord eu entre les mains une version du scénario qui datait de 1992. A l'époque, le projet n'était qu'en cours de développement, impossible de se faire une idée précise du résultat à l'écran. Impossible de dire avec exactitude la direction que le projet allait prendre. En règle générale, il est difficile de visualiser immédiatement un récit sous cette forme sans connaître certains paramètres comme le montant du budget et l'identité du metteur en scène. Et, justement, Paul Verhoeven ne s'y était pas encore associé. Lorsque ce fut le cas, je n'ai pas hésité une seconde tellement l'expérience RoboCop fut fructueuse pour nous deux. Paul Verhoeven et moi partageons une vision identique des choses. Pas besoin de parler pour que l'un se comprenne. Faut croire que nous sommes un peu télépathes !

Quand avez-vous réfléchi pour la première fois aux effets spéciaux qu'impliquait un pareil projet ?

Dès lecture du premier scénario. Mais ce n'est en fait qu'après *Jurassic Park*, à savoir en 1993, que Paul Verhoeven, le producteur Jon Davison et le scénariste Ed Neumeier ont sérieusement commencé à songer aux effets spéciaux. Mi-94, nous avons filmé une brève séquence test, l'agression d'un soldat par un Arachnide, pour convaincre *TriStar* et *Touchstone Pictures* de nous donner enfin le feu vert. Une manœuvre décisive dans l'existence du film. En 1995, nous sommes entrés dans une intensive période de production. Il y a ce serait-ce que trois ans, *Starship Troopers* n'aurait pas été envisageable. Vu l'abondance et l'convergure des effets digitaux, il fallait attendre que les nouvelles technologies évaluent, s'affinent. Nous n'avions pas d'autre alternative que de recourir aux images de synthèse.

Concernant le look des extraterrestres, ne vous êtes-vous pas exclamé «oui, mais c'est bien sûr» au premier survol du scénario original ?

Pas vraiment. Les premières versions du scénario collaient de très près au roman de Robert Heinlein. Les extraterrestres n'y tenaient par conséquent qu'une place réduite. De plus, ils n'avaient absolument pas la même apparence. Appelés les Skinnies, ils avaient une forme humanoïde, portaient des costumes et utilisaient des armes. Ces Skinnies ressemblaient assez aux aliens de *Mars Attacks !*. Paul Verhoeven ne voulait pas de ça. En arrivant sur le projet, il a aussitôt réorienté leur concept, nous demandant un véritable travail de design, de conception, de recherche. Paul Verhoeven voulait d'authentiques monstres. Je n'ose même pas imaginer *Starship Troopers* vanté d'effets spéciaux classiques, à l'instar de l'animation des volumes, image par image. Cela demanderait une organisation extrêmement complexe et il faudrait être très doué pour obtenir un résultat à la mesure de l'animation infographique. De toute manière, l'animation traditionnelle n'offre pas les mêmes possibilités, cette capacité de concrétiser toutes les excentricités. En comparaison, c'est un carcan nettement plus rigide.

Comment, de manière plus pratique, avez-vous donné corps aux Arachnides de *Starship Troopers* ?

Nous avons étudié quantité de photos, d'exemplaires du magazine *National Geographic*, de documentaires en vidéo... Nous avons étudié autant de sources d'informations que nous le pouvions. Pour donner un ■■■

Un Arachnide use de ses mandibules pour arracher un trooper du monde des vivants...

STARSHIP TROOPERS

Look original, différent aux Arachnides, nous avons repris à telle espèce d'insecte telle partie de son anatomie. A telle autre telle autre partie. Le dénominateur en chef Craig Hayes a constitué compilé, rassemblé toutes les données pour élaborer nos scénarios, évitant de copier une espèce précise. Il fallait que l'armée d'insectes soit immédiatement perçue comme d'origine extraterrestre. Il aurait été risqué que le spectateur n'y voit que la version géante d'animaux terrestres. Sur les dix espèces d'aliens créées par Craig Hayes, nous avons dû en soustraire quatre pour des questions économiques.

Parlant de vous, Paul Verhoeven n'hésite pas à vous donner le titre de co-réalisateur du film. Est-ce réellement le cas ?

Lorsque vous travaillez sur un projet de cette ampleur, un projet intégrant un nombre considérable de plans à effets digitaux, vous êtes inévitablement amené à diriger certaines séquences. Parce que votre spécialité fait de vous la personne la plus qualifiée pour placer la caméra, pour orienter les comédiens en faveur des images de synthèse que vous allez rajouter en post-production. C'est excessivement difficile pour un simple réalisateur de concevoir une séquence dont beaucoup d'éléments sont invisibles. A ce titre, on peut effectivement dire que j'ai secondé Paul Verhoeven. Mais mon job consistait surtout à travailler dans mon propre studio, à guider, donner des instructions aux animateurs afin que s'établisse une étroite interaction entre le décor, les Arachnides et les comédiens. Je me devais de superviser la composition de l'animation dans ses moindres détails.

La maîtrise de l'animation digitale, est-ce le seul facteur inhérent à des effets spéciaux parfaits ?

Je pense qu'une connaissance de la technologie utilisée ne constitue pas une assurance de réussite. En amont de la fabrication des effets spéciaux, il faut réfléchir, arriver sur le plateau avec une vision personnelle de la séquence, tenir compte de la lumière, de la topographie du terrain. Il faut également mettre à contribution vos dons en matière de réalisation et de chorégraphie. A ce titre, Paul Verhoeven est très fort. A partir du story-board, il parvient à une définition très claire des mouvements de caméra les plus appropriés. Avant le tournage, Paul Verhoeven a déjà tout le film en tête, scène par scène. Au sujet de ses ambitions visuelles sur **Starship Troopers**, je lui répétais souvent qu'il était complètement fou. Par contre, jamais je ne lui ai répondu que ce qu'il demandait relevait de l'impossible.

Un combat homérique à mort sur une planète

Des insectes volants attaquent le fort sur la planète Klendathu. Leur taille semble-t-elle démesurée ?

***Starship Troopers* impressionne par le nombre d'insectes extraterrestres présents dans une seule image. Comment avez-vous procédé pour arriver à ce résultat ?**

Nous avons commencé par créer et enregistrer les cycles pré-établis nécessaires aux modes de locomotion des insectes, qu'ils marchent ou qu'ils rampent. Nécessaire dans la mesure où les plans sont parfois très longs. Pour les séquences présentant une abondante figuration extraterrestre, nous avons utilisé un logiciel assez simple qui permet de multiplier les aliens à loisir et, ensuite, de les laisser courir d'eux-mêmes suivant leur cycle, une bonne mathématiquement définie. Sur un plateau virtuel en 3-D, nous avons lestré des milliers de créatures animées selon ce système de cycles, un système dont nous avons modifié certains détails, certains éléments de programmation afin que les mouvements ne reproduisent pas mécaniquement les

Une invasion de sujets ? Non, une armée d'Arachnides prêts à tout pour défendre leur territoire...

mêmes mouvements. Afin de transmettre une véritable sensation de vie, de réalité indescriptible, l'impression que chaque Arachnide est animé d'une existence individuelle. Comme les Arachnides composaient une foule très dense, il fallait faire très attention à ne pas s'en remettre uniquement à la technologie dans les déplacements. Parfois, nous passions plus de mille heures sur un même plan pour obtenir un résultat convaincant, pour organiser la confusion d'une armée qui s'ébranle. Un travail complexe, long et extrêmement minutieux.

Quand vous parlez des entraînements de *Starship Troopers*, parlez-vous de «personnages» à part entière ?

Les Arachnides ont été travaillés comme des personnalités de films de guerre, à la différence que fourmilière, véhicules et artillerie lourde forment une seule entité. Il n'existe pas de «personnages» à proprement parler dans cette armée, mais une masse de personnages, une masse qui n'arrête jamais de revenir à la charge. C'est vraiment cet effet de foule compacte qui caractérise le mieux les extraterrestres. Grâce aux souvenirs des films de guerre que j'ai vus dans ma jeunesse, j'ai ainsi pu chorégraphier les mouvements des troupes extraterrestres, déployer certains détails, certains comportements. Pour mieux arriver à m'imprégner de l'état d'esprit, des sentiments qui régissent pendant les années de mêlée, j'ai vu nombre de documentaires sur la Deuxième Guerre Mondiale, sur les samurais. Une étape essentielle de mon travail.

Y-a-t-il dans les quelque 200 plans d'effets spéciaux dont vous avez la charge un ou plusieurs qui posèrent des difficultés particulières ?

Chaque séquence présente un degré différent de complexité. Tout n'est finalement qu'une question de patience, d'entraînement. Si vous reproduisez sans cesse les mêmes gestes, vous prenez d'un premier essai très laborieux à une fluidité de plus en plus grande. Ce qui est compliqué devient simple. Une question de routine en somme. Sur *Starship Troopers*, tout le département effets spéciaux des créatures suivait une procédure très stricte, très serrée, qui signifiait que tout ce que nous filmions servait. Rien à jeter au montage. Très important d'ailleurs le montage. J'ai fourni à son responsable, Mark Goldblatt, nombre d'informations sur le positionnement et les mouvements des Arachnides afin qu'il puisse visualiser au mieux les plans à demi-vides qu'il était en train d'assembler. De toutes les créatures de *Starship Troopers*, la plus difficile fut le Cerveau, la Reine des Aliens en somme. Non pas parce qu'il est gigantesque mais parce que la caméra le survole de très près, longtemps. Nous devions donc marquer chaque détail, détailler des expressions, une texture, des mouvements très particuliers. Une recherche à l'opposé de l'agilité des autres insectes.

Selon vous, les prouesses techniques de *Starship Troopers* laissent penser que tout est désormais possible par l'entremise des effets spéciaux ? Des comédiens intégralement digitalisés par exemple ?

Non, pas tout. Un ordinateur n'est pas capable de miracle ; son efficacité dépend du talent de l'opérateur derrière le clavier. Un ordinateur, ce n'est finalement qu'un simple outil, parfois un peu stupide. Il s'agit juste de jouer avec des chiffres, de les accoupler afin de donner naissance à l'image voulue. Je ne comprends pas trop l'intérêt de vouloir créer des personnages digitaux. A quoi bon ? Bien sûr, on a pu songer pour le comédien, c'est une solution qui vient notamment les marionnettes animées de Harrison Ford pour certaines séquences des deux premiers Indiana Jones. A quoi bon récuser Humphrey Bogart, de le ramener à la vie via ce procédé ? Un acteur apporte une émotion vraiment humaine à son personnage. C'est quelque chose d'indicible qu'un logiciel ne pourra jamais reproduire. Je ne conteste cependant pas l'utilité de reproductions digitales de l'être humain lorsque la sécurité du comédien est en jeu.

Propos recueillis par Marc TOURNIC
(Traduction : Damien GRANGIER)

STARSHIP TROOPERS

le bidasse en folie

CASPER VAN DIEN

L'œil vif, les mâchoires carrées, le front volontaire, blond, le profil avantageux et le muscle saillant, Casper Van Dien a la gueule et la carrure de l'emploi. Tout de l'incarnation du chair et d'os d'un personnage de bande dessinée. Tout de blonds propres sur lui dont les séances se prolongent les haltères. Tout du patriote un peu trop parfait que recherchait Paul Verhoeven. Pas étonnant, Casper Van Dien joue à 100 % le jeu. Ce même Casper Van Dien qui interprète James Dean dans un téléfilm, qui se balade en bout d'nues dans TROISIÈME À DROITE et découvre des dents de vampire dans VAMPIRE...

Avez-vous immédiatement relevé les intentions satiriques de Paul Verhoeven dans *Starship Troopers* ?

Impossible de passer à côté de l'ironie du matériau. Cette ironie est plus présente encore dans le résultat à l'écran. Les comédiens ont parfaitement su la mettre en valeur. Quant à Paul Verhoeven, il équilibre merveilleusement sa mise en scène entre humour et violence. *Starship Troopers* aurait pu être soit excessivement sérieux, soit excessivement comique. Ce n'est jamais le cas. Quant à ceux qui considèrent que *Starship Troopers* milite pour la guerre, pour une idéologie pro-nazie, soit ce sont des abrutis, soit ils n'ont pas vu le film.

Comment avez-vous abordé le personnage de Johnny Rico ? Sa psychologie en fait quelque sorte l'« E.T. » vendu simple à interpréter ?

En simple généralité, je prends des notes sur tous mes rôles au cinéma. J'en possède aujourd'hui un paquet de 500 pages ! Je me prépare énormément. Lorsque je rentre dans la peau d'un personnage, je suis exactement où j'en suis dans la vie et ce que je dois faire pour l'incarner au mieux. Je vois au début Johnny Rico comme une sorte de Luke Skywalker, un gamin encore innocent. Plus le récit progresse, plus Johnny se rapproche de Han Solo dans l'acquisition de la maturité. Au départ, Johnny Rico s'engage dans l'armée pour une femme qui le plaque. Son côté désabusé, je dirais le faire intervenir au bon moment dans le développement de l'histoire. Il ne s'agit pas là d'un élément du scénario, mais d'une évolution du personnage que je voulais exploiter pour souligner son passage à l'âge adulte. Heureusement, mon rôle n'était pas très détaillé. C'était pas une raison pour le bâcler. Il y a également en Johnny Rico une part importante de John Wayne. Même manière brutale de se comporter... C'est également un rebelle à la James Dean dans la manière où il se rebiffe contre ses parents. Un James Dean aussi idiot un peu complètement inconscient sur le véritable James Dean qui ne serait jamais engagé dans l'infanterie.

Sous le casque de Johnny Rico, vous jouez le jeu du petit soldat à 200 %. Vous semblez particulièrement motivé...

C'est surtout parce que je suis issu d'une famille de tradition militaire. Je possédais cet avantage sur les autres comédiens de *Starship Troopers*. Mon grand-père paternel appartenait à l'infanterie de Marine pendant la Première et la Deuxième Guerre Mondiale, l'autre était médecin dans l'US Navy. Quant à mon père, il a été pilote, officier dans la Marine Américaine pendant une vingtaine d'années. Durant onze ans, à la maison, il était instructeur. Autant dire que j'ai grandi dans un environnement particulièrement militaire. Dans ma petite enfance, j'étais toujours à courir derrière les soldats, à leur accrocher le pas, à marcher comme eux, à les imiter. Des années plus tard, j'ai intégré une académie militaire où je suis resté deux ans sur les huit généralement requis. Comme Johnny Rico, j'ai très vite gravi tous les échelons. C'est dire que mon background militaire m'a été d'une aide précieuse dans l'interprétation du personnage. J'étais naturellement capable d'adopter le regard, le comportement d'un authentique soldat. Paul Verhoeven l'a deviné. Il a immédiatement su que j'irais jusqu'au bout des efforts qu'il exigerait de moi, que je ne démissionnerais jamais.

Vous souvenez-vous de votre première rencontre ?

Oui. Elle fut décisive. J'attendais dans un couloir que l'on m'appelle pour une audition. À l'autre extrémité est sorti Paul Verhoeven. Il tenait entre les mains un minuscule ballon de basket. Il me l'a lancé en direction du visage, de manière très violente. Je l'ai bloqué. Là, j'aurais dû laisser rouler la balle. Je ne sais dit : « Pourquoi, après tout ? Je vais lui montrer la mesure de ma pièce. Ce que j'ai accompli fait. À quatre reprises, Paul m'a renvoyé la balle. À quatre reprises, je l'ai bloquée. Il a souri. J'ai entendu Paul crier victoire après avoir subi ma loi de très peu. Voilà comment j'ai décroché le rôle de Johnny Rico. Ça n'a pas été plus compliqué que cela !

***Starship Troopers* intègre un nombre considérable de séquences mêlant comédiens et insectes digitaux. Comment vous êtes-vous accoutumé de montrer à croire à la réalité de monstres virtuels, absents du plateau ?**

Paul Verhoeven a commencé par me donner la vidéo du film-test qui a convaincu TriStar et Touchstone, à savoir Sony et Disney, d'apporter chacun 50 % du budget. On y voit deux Arachnides attaquer un soldat. Il m'a dit : « Ils vont regarder ce film afin de savoir que tu le connaîtras bien comprendre la manière dont fonctionnent ces insectes. Au total, je l'ai visionné 34 fois ! Paul Verhoeven ne laissait pas sur les indications, les maquettes et les points de repère. J'ai étudié le story-board afin de mieux visualiser encore les déplacements de l'ennemi. J'ai également emprunté plus d'informations sur les comédiens que sur mes partenaires de chair et d'os. Quand il y avait une interaction sur le plateau, Paul Verhoeven se jetait sur vous pour hurler « Des millions d'insectes partout. Partout ! Bas-les. Tue ces millions d'insectes, ils pendent le. Il me postillonnait carrément dans le visage en gueulant comme un fou. Quelle bouille la première fois. J'avais une arme à la main. Je l'ai prévenu de ne pas recommencer sur je pourrais réagir en lui décochant un coup de crosse. Paul Verhoeven est vraiment marteau. Je l'adore !

Quelle séquence de *Starship Troopers* vous laisse le souvenir le plus âpre ? N'est-ce pas celle où vous faites du rodéo sur le dos d'un Arachnide-Cuirassé ?

Complètement. Une séquence particulièrement exigeante d'un point de vue physique ! Je devais tenir vaille que vaille sur une plate-forme mobile d'une dizaine de mètres de diamètre. Elle tenait lieu de dos pour l'Arachnide-Cuirassé qui serait ensuite rajouté en post-production. La plate-forme allait d'avant en arrière, de gauche à droite, aléatoirement, le tout simultanément. Cela nécessitait à chaque coup un nouveau mécanisme. Mon équilibre de l'équilibre m'a permis de m'en sortir. Seule ici un vrai sur les deux séquences qui m'empêchaient de m'élever au mi m'ont finalement poussé contre la bonne compagne. Je me suis écorché, j'avais le corps couvert d'ecchymoses... Un calvaire qui a duré trois jours et demi, à raison de quatorze heures quotidiennes de rodéo. Finalement, cela revient à retomber en enfance. À l'époque où vous faisiez le matador avec les draps, où un parapluie, une couette, un sac d'école ne vous empêchaient pas de rejouer ça la minute d'après. Eh bien, voilà, sur *Starship Troopers*, j'étais payé pour être un grand gamin. Amusant mais parfois dangereux tout de même. Au souvenir d'avoir sauté sur la coque de l'Arachnide-Cuirassé, je me dis aujourd'hui : « Eh mec, t'es pas un peu cinglé de te jeter dans le vide ! T'es un arbeut, pas un casse-cou ! ». Mais je suis néanmoins heureux d'avoir relevé le défi.

Malgré votre carrure athlétique, Paul Verhoeven ne vous a pas épargné le parcours du combattant des autres interprètes...

Pendant trois mois, nous nous sommes entraînés en forêt dans un régiment. [illegible] soldats. Ensuite, parachutés de par le début du tournage, nous nous sommes tous installés dans un camp militaire pendant douze jours ! Le scénariste, Paul Verhoeven nous dirigeait dans la première séquence. J'ai question que nous nous retrouvions par des vermines, un week-end de repos. Il fallait que nous nous baignions dans de la terminologie militaire, que nous adoptions constamment nos qualités pour dire « Yes Sir ! » systématiquement. C'est même devenu une manière naturelle. Nous avons acquis cette authenticité grâce à l'encadrement de Dale A. Dye, un ancien militaire doté de conseiller sur *Platoon*, né un 4 juillet et Mitchum ? Impossible...

Votre engagement dans *Starship Troopers* signifie-t-il que vous avez franchi la ligne séparant stallet et Gallon ?

Un quelque sorte. Durant tout le tournage de *Starship Troopers*, je me suis intensément identifié à Johnny Rico. Au point que je me prenais pour lui. Quand mes partenaires se rapportaient sous leurs leurres, je leur rendais visite pour leur demander si tout allait bien. J'avais également le sentiment d'être responsable de tous ces figurants qui mobilisaient engagés pour le film. J'avais le sentiment qu'ils étaient mes soldats. Dans les chambrées, je parlais avec eux, je m'intéressais à leur vie. Un jour, c'est dans mon uniforme pendant douze mois sous l'uniforme de mes subordonnés. Même en tant que comédien, je serais cette obligation de m'impliquer un peu plus que de raison. Encore aujourd'hui, je reçois des lettres de figurants. Ils me remercient de m'être mêlé comparé avec eux. Autant dire que pour Johnny Rico a été douloureux. Ce fut à la fois le plus facile et le plus difficile à faire. C'était tous de la bonne de cœur. Ce un même temps pénible de la voir s'en aller...

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

Johnny Rico (Casper Van Dien), un simple troufion qui gagnera ses galons à force d'exploits guerriers.

STARSHIP TROOPERS

caméra au poing

JOST VACANO

Paul Verhoeven serait-il Paul Verhoeven sans Jost Vacano ? Sans doute, mais pas certainement le cinéaste que l'on aime. Les deux hommes se connaissent depuis des lustres, depuis SOLDIER OF ORANGE en 1977. Depuis, ils ont remis ça dans SPETTERS, ROBOCOP, TOTAL RECALL et SHOWGIRLS. Virtuose de la caméra portée au sein même de l'action, des images qui rendent crédibles le fantastique et les plans les plus fantaisistes, Jost Vacano fut également celui qui offrit à Wolfgang Petersen l'occasion de glisser avec une magistrale fluidité dans les étroites couvertures du submersible du DAS BOOT, film qui lui valut une citation à l'Oscar. La guerre, il y plonge de nouveau via STARSHIP TROOPERS...

Lorsque vous avez pour la première fois découvert le scénario de *Starship Troopers*, vous avez dû vous demander ce vous rêviez ?

Lorsque j'ai réalisé que l'histoire impliquait des effets spéciaux aussi complexes, aussi abondants, une action aussi intense, je me suis demandé dans quelle galère je m'étais embarqué. A la base, je me suis posé une question toute simple : «Ai-je réellement envie de participer à cette aventure ?». Ce à quoi j'ai répondu : «Oui, mais ça dépend aussi du réalisateur qui en tiendra les rênes !». Paul Verhoeven ? Je n'ai pas hésité une seule seconde. J'ai une totale confiance en lui. **Starship Troopers**, je ne l'aurais pas fait avec n'importe qui.

Pourquoi donc ? Parce qu'un autre cinéaste aurait forcément fait les mauvais choix ?

Parce que c'est tellement facile de se tromper de direction dans l'illustration d'un pareil scénario ! **Starship Troopers** est un film où des insectes tiennent la vedette. Des insectes virtuels qui plus est. A la lecture du scénario, on peut légitimement se poser un tas de questions. Ces monstres existent-ils ? Flanquent-ils la frousse au public ? Donnent-ils le sentiment d'une réalité, d'une crédibilité de menace ? Bien sûr, la technique, l'animation digitale permettent des séquences incroyables. Mais les effets spéciaux ne font pas tout, surtout dans un projet aussi ambitieux que **Starship Troopers**. La crédibilité des effets spéciaux ne dépendait ni de Phil Tippett ni de moi, mais bel et bien de celui qui les mettrait en scène. C'est-à-dire Paul Verhoeven.

Photographier *Starship Troopers* devait présenter son lot de frustrations. Celle, notamment, de filmer un vide destiné à être plus tard rempli par les effets spéciaux...

Frustration n'est pas précisément le mot. Lorsque je me trouve dans cette situation, je me concentre au maximum. Filmer un insecte fictif s'avère plus complexe que de filmer un insecte réel. Il faut utiliser toute son imagination pour deviner à quoi le plan ressemblera au finish, après intégration des effets spéciaux. Sur le plateau, face à du vide ou des perches tendues par des assistants, il est impératif de connaître la taille du monstre, sa manière de bouger, sa vitesse... Tout ceci pour déterminer les mouvements, les déplacements de la caméra. Sur le plateau de **Starship Troopers**, je devais obéir aux images que m'envoyait mon cerveau. Pas aux images que j'avais sous les yeux. Le film, vous devez l'avoir en tête avant même qu'il ne soit achevé. Une tâche très ardue. Même pour un professionnel qui a pas mal roulé sa bosse dans le domaine de la science-fiction et du fantastique. Le genre, je l'ai fréquenté à travers **L'Histoire sans fin**, **RoboCop** et **Total Recall** notamment. Pourtant, j'ai l'impression que chaque progrès dans l'évolution des effets spéciaux complique davantage encore le travail d'un chef opérateur. Pourtant, parallèlement, je répète les mêmes gestes qu'autrefois.

Dans la science-fiction, comme dans les autres genres d'ailleurs, vous ne faites pas «joujou» avec votre caméra. Au contraire, on a le sentiment que vous essayez de passer totalement incognito...

J'attache beaucoup d'importance au positionnement de la caméra. A une présence aussi dis-

Scène de désolation à Buenos Aires, où des météorites détournés par les insectes viennent de causer de gros dégâts.

La capture du Cerveau des insectes par les troopers : victoire !

crète que possible de l'objectif. Je veille à ce que la caméra soit un invisible témoin de l'action. C'est dans ce but que j'ai inventé, pour Le Retour en 1981, une caméra au poing qui reproduit les mouvements humains, qui élimine les secousses grâce à un procédé de stabilisation gyroscopique. Selon moi, elle vaut mieux que la steadycam qui, à mon goût, induit une intrusion technique dans le cadre par la sensation de flottement qu'elle transmet immédiatement au spectateur. Une steadycam donne souvent des résultats froids tandis que ma caméra au poing colle au rythme d'une démarche, au rythme des pas. Elle rend les choses crédibles. Le public regardant toujours un film par le biais de la caméra, il faut donc lui faire croire que ce que vous filmez est exactement ce qu'il verrait s'il était là. C'était mon intention sur *Starship Troopers*.

Sur le plateau de *Starship Troopers*, Paul Verhoeven et vous-même aviez toujours avoué un story-board aussi détaillé que possible à portée de mains ?

Une entreprise pareille nécessite absolument un story-board commun à tous. Tant de personnes y travaillent qu'il faut impérativement un guide. Surtout pour les effets spéciaux. Reste qu'il ne faut pas y voir une bible inviolable ! Paul Verhoeven et moi adorons l'improvisation. Plan après plan, nous discutons, nous cherchons de nouvelles solutions aux défis techniques, nous recherchons des idées neuves... Pour Paul, le story-board est une possibilité parmi tant d'autres. Parfois, il nous demande de complètement l'oublier, de nous en écarter pour essayer autre chose. Si ça ne marche pas, alors il peut y revenir. Jamais, cependant, il ne s'y accroche comme certains autres cinéastes. De toute manière, le story-board se dessine avant les prises de vues. Ses auteurs ne connaissent pas le plateau. Lorsque qu'il sait dans ce cas craquer, improviser. Au terme d'une journée de travail, Paul Verhoeven et moi pouvons très bien nous rendre compte que nous avons exactement pris le chemin contraire du story-board. Dans l'improvisation, il est impératif que la complicité soit totale entre réalisateur et directeur de la photographie. Il faut être sûr que l'autre parle de la même image que vous. Décrire une image avec des mots est souvent plus délicat qu'on le croit, source de malentendus. Après six films ensemble, une collaboration de vingt ans, Paul Verhoeven et moi parlons le même langage.

Paul Verhoeven cultive la réputation d'être un cinéaste exigeant, voire même plus qu'exigeant. Est-ce vraiment le cas ?

Paul Verhoeven exige beaucoup de ses collaborateurs parce qu'il possède une vision très personnelle des histoires qu'il met en scène. Il a besoin de savoir que toute son équipe réalise cette vision. Tant que fonctionne, tout va bien. Au début de sa seconde carrière, aux États-Unis, Paul pensait parfois, principalement à cause de la barrière des langues, que les gens interprétaient mal ses indications, que ceux-ci pensaient à sa place. Il pouvait par conséquent se mettre en colère et crier sur tout le monde. Aujourd'hui, ça n'arrive que rarement. À Hollywood, des gens font toujours courir le bruit que Paul Verhoeven est dangereux, extrêmement compliqué dans le travail. Faux ! Paul est un visionnaire. Se plier aux comportements sociaux semble moins pour lui que de suivre scrupuleusement sa vision.

Parmi les nombreuses scènes éprouvantes que vous avez mises en boîte sur *Starship Troopers*, quelle est celle qui décroche le pompon ?

Certainement l'attaque nocturne des Troopers sur la planète alien. Éclairer ce gigantesque paysage fut extrêmement difficile sur un plan technique. Mais ce n'est pas tout, loin s'en faut. Travailler sur ce terrain à la géologie particulière nous a transportés au bout du monde. Dans un endroit sans route. Il n'y avait là ce qu'on appelle rien du tout, sinon des pierres et du sable. Nous avons transporté le matériel par hélicoptères, avant de le stocker sur une petite colline très proche. Après deux nuits de tournage, un gigantesque orage a éclaté. Deux ou trois mètres d'eau ont dévalé sur le terrain. Un authentique déluge. Nous sommes parvenus à sauver quelques-uns des véhicules, mais la plupart des camions ont littéralement été submergés. Tout comme notre matériel, des kilomètres de câble englués dans la boue. Nous avons attendu deux semaines avant que les eaux se retirent enfin, avant de pouvoir reprendre le travail. Reste que nous n'avons jamais revu une bonne partie de notre équipement.

Ce genre de désagréments, n'est-ce pas un peu votre routine ?

Heureusement, on ne tombe pas tous les jours dans des pièges météorologiques pareils. Je dirais, par contre, que tous les films sont compliqués. Dès que s'annonce un tournage, que je ne sais pas avec exactitude comment je vais m'y prendre, je suis nerveux, je fais des cauchemars. Le lot des artistes, des gens qui créent en somme. Puis, lorsque je réalise que ça roule comme sur des roulettes, la tension retombe et je retrouve mon sommeil.

Jan de Bont, réalisateur de *Twister* et de *Speed*, fut longtemps chef opérateur de Paul Verhoeven. Avez-vous l'intention de passer un jour, comme lui, à la mise en scène ?

Non. J'ai le sentiment qu'il vaut mieux être un bon directeur de la photographie travaillant sur des projets intéressants qu'un réalisateur lambda de plus, peinant sur des projets tout aussi lambda. Ne faites que ce que vous pouvez faire de mieux. Je suis un chef opérateur. Rien d'autre.

Propos recueillis par **Marc TOULEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

Direction d'un autre extraterrestre : Johnny et Carmen en cours de biologie !

L'ASSOCIÉ DU DIABLE

esprit malin

TAYLOR HACKFORD

Comment un ancien réalisateur de documentaires, un ex-soldat de la paix en Bolivie en vient-il au fantastique ? Très lentement. Après être déjà passé par une adaptation de Stephen King, DOLORES CLAIBORNE, une réussite du thriller en huis-clos. Et aussi par le mélodrame militaire (OFFICIER ET GENTLEMAN), l'anticommunisme primaire (SOLEIL DE NUIT), le film noir torride (CONTRE TOUTE ATTENTE), la peinture des ghettos de Los Angeles (LES PRINCES DE LA VILLE)... Eclectique, lauréat d'un Oscar il y a très longtemps pour le court métrage TEENAGE FATHER, Taylor Hackford ne demande pas à Lucifer de faire bouillir ses chaudrons, mais de discourir sur la justice américaine...

L'*Associé du Diable* n'est pas un projet de première jeunesse. Comment expliquez-vous qu'il n'ait vu le jour qu'en 1997 ?

Le producteur, Arnold Kopelson, traînait ce scénario depuis un moment déjà, depuis huit ans environ. Pour être franc, je ne l'aimais pas particulièrement, mais il y avait quelque chose d'intéressant dans son contenu, quelque chose d'insuffisamment exploité. Nous nous en sommes aperçus lorsque, les unes après les autres, les grandes stars hollywoodiennes ont refusé le projet. Al Pacino y compris. J'ai répondu à Arnold Kopelson : «Si tu veux vraiment investir de l'argent dans ce film, laisse-moi en réécrire le scénario en collaboration avec Tony Gilroy, mon partenaire habituel». Pour sauver *L'Associé du Diable*, éviter qu'il sombre dans l'oubli, il n'avait pas d'autre alternative que de me donner carte blanche. C'était juste avant le tournage de *Dolores Claiborne*.

Qu'avez-vous précisément modifié dans le scénario qui vous a d'abord été proposé ?

Le premier manuscrit semblait creux : il mettait sérieusement sur les idées. Il s'agissait d'un script de série B de plus, bourré de monstres, d'effets spéciaux et de scènes sanguinolentes. Le héros, Kevin Lomax, voyait des démons au bout de dix pages de scénario. J'ai viré toute cette imagerie grand-guignolesque. Logique que les acteurs l'aient fuit ! Malgré tout subsistait la possibilité d'en extraire un film digne de ce nom, un film qui ait un propos et qui soit en même temps divertissant. J'aime que le cinéma véhicule des messages, qu'il ne soit pas vide de sens. Après l'accord de Warner, nous avons entrepris de revoir *L'Associé du Diable* de fond en comble. Je craignais que l'auteur du livre, Andrew Neiderman, me reproche de violer son histoire. Il m'a seulement dit : «Le livre est une chose, le film une autre. Le film que vous avez construit sur le livre est intéressant. Très intéressant». Tony Gilroy et moi n'avons donc pas eu à polémiquer avec un auteur floué de son œuvre. D'ailleurs, les comédiens ne s'y sont pas trompés. Après avoir refusé le rôle de John Milton à cinq reprises, Al Pacino l'a enfin accepté. Désormais, on ne lui donnait pas un monstre connu à interpréter.

John Milton [illegible] conseille [illegible]

N'auriez-vous pas été davantage tenté par un *Associé du Diable* sans le moindre effet spécial ?

L'Associé du Diable aurait très bien pu être tourné sans le moindre effet spécial. Je n'en suis pas un grand fan mais ils étaient nécessaires pour souligner le dérapage du réel vers le fantastique. J'aurais très bien pu ne pas montrer John Milton se transformer en Lucifer : il serait alors resté, dans l'esprit de beaucoup de spectateurs, un avocat sans morale. Je tenais à ce que le film soit clair à ce niveau. Universel même dans la mesure où le Diable s'adresse à nous tous. Pas seulement à Kevin Lomax, à son hypocrisie, à son absence de scrupules. Le Diable nous pose, en même temps qu'au héros, ces questions fondamentales : «Jusqu'où irons-nous pour obtenir le succès ? A quels compromis sommes-nous prêts ?». Porter un regard critique sur le sens des compromis personnels m'a particulièrement intéressé. Lorsque John Milton prétend qu'il n'influence pas les actes de ses proches, il ne ment pas. Kevin Lomax et les autres agissent selon leur libre-arbitre.

Qu'est ce qui a, selon vous, poussé Al Pacino à accepter d'interpréter Satan en personne, à part la simple satisfaction de porter ce rôle à son tableau de chasse ?

Une chose importait pour Al Pacino : que Milton conserve non seulement une apparence humaine mais qu'il reste également à un niveau humain. Je ne voulais par exemple pas de Sean Connery dont la carrure quasi-divine l'élève très au-dessus de la foule. De toute manière, Sean Connery ne ressemblait pas à ma représentation du Diable, ce Diable qui commence à s'ennuyer sérieusement et cherche un défi à relever. Qui mieux qu'Al Pacino pouvait l'incarner ? De petite taille, il séduit par son charme et son intelligence : il arrive toujours ainsi à ses fins. Un peu à l'image de John Milton. Je n'ai pas eu grand mal à le convaincre de reconsidérer son refus d'interpréter *L'Associé du Diable* après présentation du nouveau script. Comme Keanu Reeves d'ailleurs dont le départ de *Speed 2* lui a permis de nous rejoindre. Grâce aux signatures d'Al Pacino et de Keanu Reeves, le projet a enfin pu voir le jour. Chez *Warner Bros.*, on ne produit pas de film sans star.

D'une certaine manière, le Diable interprété par Al Pacino rappelle un peu celui joué par Robert de Niro dans *Angel Heart*

Alan Parker utilise très bien Robert de Niro dans *Angel Heart*. Mais sa présence dans le film, même si elle est très importante, fonctionne essentiellement sur des apparitions. Dans *Les Sorcières d'Eastwick*, Jack Nicholson n'est pas mal non plus, mais dans un registre plus loufoque. A mon avis, Al Pacino se montre plus convaincant. J'aurais préféré quitter le film plutôt que d'engager un autre comédien pour le rôle. Son jeu rejoint celui de Walter Huston dans *Tous les Biens de la Terre*.

Keanu Reeves [illegible] semble [illegible] scrupules

un film de 1994. Les mots priment, importent davantage que la poudre aux yeux des effets spéciaux. Compte également ce que John Milton ne dit pas jamais, à l'exception du final, il ne révèle son identité ou ne laisse ouvertement supposer qui il peut réellement être. Il se déroule dans un monologue de treize minutes, un moment que j'ai voulu très théâtral. Le film lui-même suit cette trajectoire. Il commence de manière très réaliste pour progressivement, plonger dans le fantastique.

Vous terminez *L'Associé du Diable* sur une note pessimiste. Le mal finit toujours par l'emporter, même très discrètement...

On ne peut terrasser définitivement le Diable car il se trouve à l'intérieur de chacun de nous. Je ne pouvais décemment pas terminer sur cette fin où Kevin Lomax se sacrifie. Cela aurait signifié l'avènement d'une ère de paix et de bonté sur le monde. Une utopie. Car, une fois de plus, nous sommes tous le diable. Notre ego est le Diable. Si d'une certaine manière Kevin Lomax a banni le diable, peut-il vaincre ces médias qui feront de lui une star ? Non. Il cède à la couverture de *Time Magazine*. Qui refuserait une telle célébrité ? J'avais besoin d'un volte-face scénaristique, de cette seconde fin pour démontrer que même si vous réussissez aujourd'hui à les vaincre, vous combattrez toujours les mêmes démons. Vous ne vous reposerez jamais sur les lauriers d'une seule victoire sur vous-même. Le Diable demeure toujours là, présent dans notre quotidien. Mon Lucifer devait refléter le monde dans lequel nous vivons : il devait être le miroir de nos vies. Voilà pourquoi il semble si réel. Voilà pourquoi il dérange.

Dans votre optique, *L'Associé du Diable* n'est pas un film fantastique comme il s'en tourne tous les jours. Comment le définissez-vous ?

John Milton : le charme irrésistible du Malin

Conclave carnassier-carnavalesque sur le toit d'une bâtisse moderne. New York

L'Associé du Diable est un conte moral mais également une satire très noire du système judiciaire américain. Je vise les avocats qui prétendent que tout le monde, même le plus abominable des assassins mérite une défense. Je ne dénie pas ce droit. Mais ce système implique que plus vous êtes fortuné, plus vous avez de chance de vous sortir d'affaire en « achetant » vos jurés. Vous pouvez vous offrir les avocats les plus prestigieux, les plus talentueux. Ceux qui savent le mieux manipuler la loi. Ce n'est pas un hasard si beaucoup de gens du gouvernement sont d'anciens avocats. C'est peut-être une profession légitime de défendre des personnes coupables, mais est-ce la bonne solution ? Facile pour un avocat de savoir enfin le sommeil de se rassurer en pensant, qu'après tout, c'est son boulot, son rôle. **L'Associé du Diable** m'a permis d'explorer cet aspect de la justice aux États-Unis.

Comment s'est déroulé la confrontation Al Pacino-Keanu Reeves au quotidien ?

Ce sont deux très bons comédiens, très différents cependant. Al Pacino est quelqu'un de très gentil, d'intelligent, d'ouvert, accessible qui, avant la prise, met toujours son partenaire au défi d'être aussi bon que lui. Ce n'est pas pour l'enfoncer, par bravade ou par insolence. Simplement pour le motiver, le stimuler. Il en a été ainsi avec Charlize Theron. Une débutante de 21 ans confrontée à une pointure pareille pensez donc ! Avant la scène de séduction, Al est arrivé, lui a dit : « Ok, allons-y, mettons-la en boîte ». Intimidée au départ, Charlize a progressivement pris de l'assurance, puis s'est imposée. Travailler avec Keanu Reeves fut plus complexe que de travailler avec Al Pacino. Il ne partage pas la même expérience et le rôle constitue quelque chose de nouveau pour lui. Keanu n'a pas assez confiance en lui malgré son talent. Il demande toujours plusieurs prises de façon à être sûr de faire mieux que la précédente. Il a travaillé très dur pour tenir le rôle de Kevin Lomax. Le plus intéressant consistait à le pousser à travailler plus dur encore afin qu'il parvienne à mettre sa propre personnalité de côté, qu'il rentre intimement dans la peau du protagoniste. Émotionnellement, psychologiquement et physiquement. **L'Associé du Diable** se résume pour lui au souvenir d'un camp militaire.

Propos recueillis par Marc TOULLEC
(Traduction : Damien GRANGER)

opinion

UN BON PETIT DIABLE !

L'Associé du Diable appartient à cette catégorie de films fantastiques conçus tout spécialement à l'intention d'un public qui visiblement n'aime pas le fantastique. Consensuel et d'une facture sobre mais élégante, il cherche donc avant tout à choquer jusqu'où qu'il faut. C'est-à-dire très peu. À cet effet, Taylor Hackford reprend des éléments scénaristiques et formels que tous les amateurs du genre connaissent sur le bout des doigts, tout en les désamorçant pour éviter à son œuvre la palme du film d'horreur. Ce type de [illegible] génial comme [illegible] l'horreur. Cette [illegible] sa violence de dissuader une respectabilité à un genre par trop subversif pour la majorité silencieuse. Dans ce cadre [illegible] consciencieusement des pans entiers de *Rosemary's Baby* tout en enlevant toute l'ambiguïté qui laissait supposer le chef-d'œuvre de Roman Polanski. L'histoire voit l'itinéraire d'un gentil avocat, Kevin Lomax, Keanu Reeves, pour une fois très juste et bien peigné. Brillant petit maître du barreau de l'État de Floride, il obtient sans trop de remords les plus crapuleux [illegible]. Il est un fervent catholique élevé par une maman irlandaise grenouille de bénitier. Bref, Kevin est un bon gars qui sans trop de conviction, qui va de plus avec une fille superbe dans sage. Il va rencontrer un homme d'affaire étrange, Milton (Al Pacino), qui l'engage au sein de [illegible] spécialisé dans [illegible] extrême. Intérieurement comblé, vers [illegible] Milton n'est autre que Satan lui-même. Ironie du sort, le magnat diabolique détruit progressivement [illegible] sa vie du point [illegible] en lui ouvrant les [illegible] la décadence. La tentation est forte et, petit à petit, [illegible]

Le film a le mérite de ne pas [illegible] à une représentation caricaturale du Malin (Satan n'est finalement qu'un petit assassin sans [illegible]). Hackford signe un film très « soft » qui ne cherche aucunement à bousculer les [illegible] et ne dérange pas [illegible]. Mais [illegible] tous ces [illegible] et [illegible] de [illegible] très classe qui sous-tend l'entreprise. L'Associé du Diable s'avère tout de même divertissant, simplement parce que Taylor Hackford [illegible] sans trop de temps morts et que le script très [illegible] parfois [illegible] grand public. Avant qu'un présentateur [illegible] ne [illegible] la question [illegible] soulève : [illegible] Satan est-il parmi nous ? L'Associé du Diable n'est donc ni L'Exorciste ni Prince des Ténèbres. Juste un film où Satan est un diablotin, qui [illegible] simplement la vedette à [illegible] politique qui oublie simplement la raison [illegible] pour laquelle il a été vendu. Navrant.

Julien CARBON

Pas [illegible] de [illegible] Taylor [illegible] Carpenter [illegible] Friedkin [illegible] Rosemary's Baby [illegible] Anne [illegible] Rice [illegible] Entretien avec un vampire [illegible] Al Pacino [illegible] Richard Gere [illegible] Keanu Reeves [illegible] Charlize Theron [illegible] Jeffrey Jones [illegible] Joseph Ruben [illegible] Taylor Hackford [illegible] L'Associé du Diable [illegible] Warner Bros. [illegible] Sortie le 14 janvier 1998.

Mozart (Deron McBee) : un génie trop vite, ambitieux... et bête !

Quand un totem se transforme en monstre : comme ça, pas le fun pour remplir une séquence de 30 secondes qui, sans ça, aurait été un peu vide !

MORTAL KOMBAT
DESTRUCTION FINALE

âpre au kombat !

JOHN R. LEONETTI

Quand vous lui donnez 37 millions de dollars pour réaliser la suite d'un film à succès, il n'en dépense que 35 et livre le film dix jours avant la date prévue ! Fils de Frank et frère de Matthew Leonetti (fondateurs de The Leonetti CO., fabrique de matériel pour le cinéma), John R. Leonetti vit avec le cinéma depuis son plus jeune âge. En tant que directeur de la photo, il a travaillé avec Walter Hill (48 HEURES DE PLUS), John Frankenheimer, Tom Hanks et Peter Medak (plusieurs épisodes des CONTES DE LA CRYPTE). Chef opérateur sur le premier MORTAL KOMBAT, il avoue à New Line son envie de réaliser la suite. Des débuts prometteurs, surtout pour quelqu'un qui n'a jamais allumé une console...

De chef opérateur sur le premier film, vous devenez réalisateur sur la suite. Vous êtes monté en grade.

Je n'ai pas fait le premier Mortal Kombat le même jour que sur Mask, un autre film de New Line. Après avoir été pressenti par Bob Engelman, le producteur de Mask, puis par Steve Kasanoff, le producteur de Mortal Kombat, j'ai rencontré Kasanoff, le producteur de Mortal Kombat, qui m'a commandé quelques dessins. Après ce rendez-vous, j'ai eu une réunion avec les producteurs et le réalisateur, Paul W.S. Anderson, qui m'a demandé si j'étais intéressé par le poste de directeur de la photographie. Je lui ai dit que je préférerais réaliser ce film. Après ce dîner, nous avons dessiné ensemble une heure et demie. Je n'ai vu personne d'autre que moi, Carla Fry, qui travaille pour New Line, a beaucoup soutenu. C'est une opportunité exceptionnelle !

Qu'est-ce qui vous motivait tant ? Vous êtes un fan du jeu vidéo ?

Je connais le jeu, mais je n'y joue pas. Je ne suis pas trop branché jeux vidéo. Est-ce à cause de mon âge ? Mais après avoir travaillé sur le premier film, j'ai compris et accepté le côté de Mortal Kombat. Ça m'a paru très amusant, mais pas à point d'en faire un film. Mais ce qui m'a plu, c'est surtout cette opportunité fantastique de me lancer dans la réalisation avec un film comme celui-ci, qui m'a donné l'occasion de travailler avec des artistes martiaux, de faire des cascades, des effets spéciaux. J'adore tout ça. Et puis, j'aime bien les films de Mortal Kombat. Destruction Finale. Même si ma passion pour le premier opus était légèrement supérieure, c'était une bonne occasion de divertir les spectateurs en m'amusant moi aussi. C'est mon premier film et on me confie un budget de 35 millions de dollars. C'était très fort qu'ils me donnent cette chance.

Une lourde responsabilité pour un premier film ?

Professionnellement, c'est le plus complexe auquel j'ai participé. Mais c'est aussi celui sur lequel je me suis le plus amusé. Cela m'a appris que faire un film ne se résume pas seulement à l'enregistrement sur pellicule d'une scène. Le post-production, qui est une étape très importante dans le processus qui représente beaucoup de travail, n'est très mouvementé. Juste avant le tournage, j'avais une vision très claire de mon montage. J'ai pris des notes et je m'en sers de référence même si j'ai apporté quelques différences. C'est ce que Hitchcock disait. C'est un exercice très intéressant, après de la même façon que la bande-annonce. Quelques [illegible]

Leurs personnages ont beau revenir dans *Mortal Kombat : Destruction Finale*, Christophe Lambert et Bridgette Wilson sont absents au générique.

A l'époque du premier Mortal Kombat, Christophe Lambert avait signé un contrat l'engageant à jouer dans deux films de suite moyennant 10 millions de dollars. Je pense que les producteurs n'avaient pas l'intention de payer cette somme. Ils préféreraient donc que Christophe Lambert ne revienne dans la suite. Mais, si ce dernier ne figurait pas dans l'affiche, il est présent sur les médailles du vainqueur et à l'intérieur de son cercueil. Bridgette est une actrice formidable et très belle. Malheureusement, elle n'était pas assez athlétique pour le rôle. Nous avons donc préféré engager une actrice en parfaite forme physique. Mais Bridgette a beaucoup participé à l'élaboration de son personnage. Elle a même suivi un entraînement avec Jax, le combattant [illegible]

Un [illegible] Kombat : Destruction Finale [illegible]

MORTAL KOMBAT

Vous changez certains acteurs, vous tuez un des personnages centraux du premier film dès le début. C'est risqué pour un premier pas dans la réalisation...

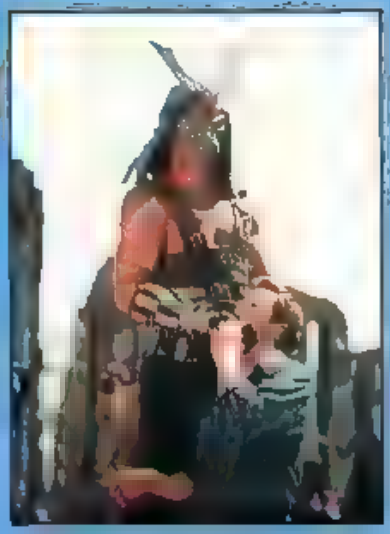
J'aurais préféré que les personnages conservent le même visage, mais on n'avait pas le choix. C'est pour ça que dès le début du film, lorsque vous entendez Rayden en voix off, c'est déjà James Remar qui remplace Christophe Lambert. A priori, les spectateurs ne semblent pas choqués par ces changements. On a décidé de tuer Johnny Cage dès le début du film pour des raisons scénaristiques. Je pense qu'il fallait montrer dès le début la menace que représente Shao-Kahn, un tyran déterminé et sans pitié. Il fallait faire mourir un des personnages. Dans le premier film, Johnny Cage est un personnage très intéressant et ses combats sont de loin les meilleurs. Mais nous avions ce nouveau personnage, Jax, qui pouvait très bien le remplacer.

Un autre personnage, nouveau celui-là, fait aussi une brève apparition : Nightwolf. On le voit tellement peu qu'on se demande si vous l'aimez...

Si, beaucoup. Je pense que c'est le cœur même de l'histoire, au même titre que Rayden dans le premier film. C'est un personnage très intéressant. A mes yeux, Nightwolf est en quelque sorte notre Yoda. C'est lui qui va guider Liu Kang et l'aider à passer les trois épreuves. J'aurais aimé qu'il ait plus de présence à l'écran, comme c'était prévu dans le script original, où il bénéficiait du même traitement que n'importe quel autre personnage. Mais ça n'a pas été possible pour des raisons financières.

Les producteurs vous ont-ils demandé de vous conformer à une certaine mise en scène de manière à ce qu'il y ait une uniformité entre les deux films ?

Tout ce que *New Line* voulait, c'était des combats qui aient la pêche et esthétiquement beaux. Il fallait bien sûr des effets spéciaux, performants, mais ce n'est pas là-dessus qu'ils comptaient juger et vendre le film. Priorité aux combats. Normal, c'est le centre d'intérêt du film. Je pense qu'ils sont bien meilleurs dans **Mortal Kombat : Destruction Finale** que dans l'original parce que la caméra va vraiment au cœur de l'action. Les personnages sont plus intéressants aussi, plus attachants, ce qui rend les affrontements davantage excitants.



Shao-Kahn (Brian Thompson) et Johnny Cage (Chris Conrad) : une rencontre jouée pour les humains

Liu Kang (Robin Shou) : l'homme qui parle avec ses poings

C'est vrai qu'ils paraissent beaucoup plus intenses et réalistes. Comment vous y êtes-vous pris ?

Je voulais que ces combats soient scénarisés, de manière à ce qu'ils fassent en même temps progresser l'histoire. Nous avons donc travaillé dans ce sens avec Robin Shou, notre chorégraphe qui interprète également le personnage de Liu Kang. Il a chorégraphié la majeure partie des combats et je me suis assuré que chacun d'entre eux ait une "vie" propre. Nous avons tous les deux participé à l'élaboration du story-board : il s'est occupé des combats et j'ai supervisé le reste du film. Tout était donc prêt et détaillé avant de commencer à tourner. On savait exactement où et comment ces combats allaient s'intercaler dans l'histoire, et quelle technique allait être utilisée pour chacun d'entre eux. Je m'étais fait un planning très précis, détaillant le nombre de jours de tournage par scène et répartissant les tâches entre les deux équipes. Nous étions très bien organisés. Ensuite, tout se passe au montage. Peck Prior a fait un travail remarquable. Son montage diffère quelque peu de l'idée que j'avais du film, mais il le dynamise vraiment. Nous nous en sommes très bien sortis. Nos combats sont honnêtes et ont été appréciés par les producteurs. Je leur ai même délivré le film dix jours avant la date fixée.

A priori, vous avez pris goût aux combats. Vous ne nous laissez pratiquement pas une minute pour souffler...

Mortal Kombat : Destruction Finale est un pur divertissement. Dans le premier film, il y avait deux très beaux combats. Dans celui-ci, il y en a davantage et je pense qu'ils sont tous à la hauteur de ces deux-là. Mais il y a aussi une histoire importante, même si ce n'est pas le scénario le plus solide de l'histoire du cinéma. Je pense que le récit est plus fouillé, mieux développé. Tout ce passage sur la confiance en soi est très intéressant. Mais la raison d'exister du film est avant tout de divertir. Alors on ne vous laisse pas le temps de vous ennuyer, il se passe toujours quelque chose. C'est de l'action non-stop motivée par une véritable histoire.

Dans le premier film, Goro fait surtout acte de présence. Vous, vous n'hésitez pas à lâcher un centaure sur Jax. Ça a dû être compliqué à mettre en place, non ?

opinion

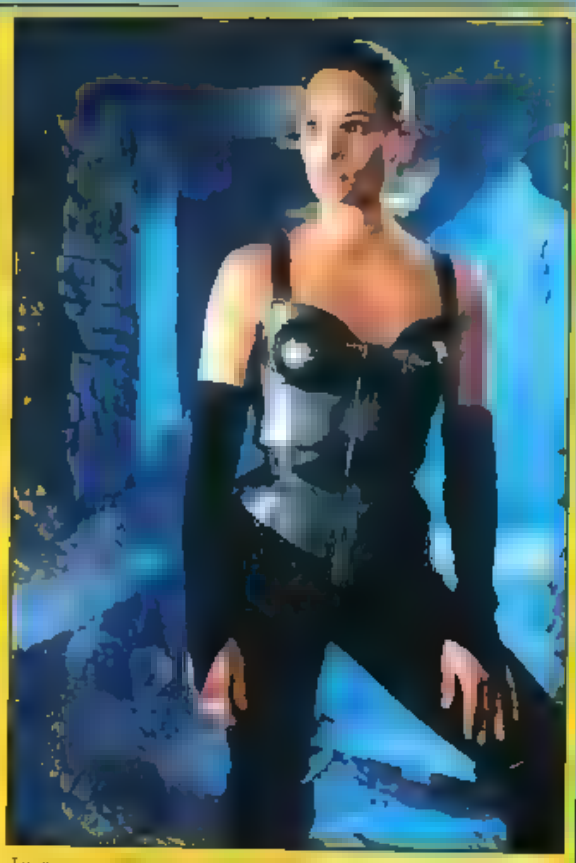
Peu de temps après **Street Fighter**, un autre film de guerre avec Ken et Barbie survitaminés en G.I. Joe, **Mortal Kombat** est venu prouver à grand renfort de coups spéciaux et de musique techno, que jeu vidéo et cinéma peuvent faire très bon ménage. Par chance, **Mortal Kombat : Destruction Finale** réitère l'exploit. Paul Anderson, occupé par **Event Horizon**, cède sa place au chef opérateur du premier film, John R. Leonetti, qui ne change pas la formule gagnante. Pas de présentation des personnages ni de l'histoire qui seront développées en filigrane et en flashbacks. L'action pour l'action à gogo. A peine revenus sur terre, les guerriers-humains vainqueurs du Mortal Kombat doivent affronter la menace de Shao Kahn (Brian Thompson), Empereur d'Outremonde. Il compte détruire la Terre en six jours, le temps qu'il a fallu pour la créer. Pas étant les victoires de Liu Kang et ses amis ont permis de protéger l'humanité pour une génération. Pas de doute, Shao Kahn a triché. Tant mieux. Que les hostilités commencent !

D'un côté du ring, il y a les terriens : Rayden, le dieu de la Foudre et des Éclairs (James Remar remplace Christophe Lambert avec la même difficulté), Liu Kang, Sonya Blade, Kitana et Jax, Johnny Cage ? Mort dès la première minute du film. De l'autre côté, grimaçants à souhait, les envahisseurs d'Outremonde : Shao Kahn, Sindel, Motaro, Sheeva et Jax. Imaginez un instant **Bloodsport** avec des personnages dotés de super-pouvoirs, des monstres [illegible] et des [illegible] bioniques [illegible] deux monstres qui rappellent ceux de **Centre Terre 7ème Continent**, joué avec les personnages [illegible] et Sub-Zero qui apparaissent que le temps de régler un différend [illegible] OK, **Mortal Kombat : Destruction Finale** n'est pas une réussite à tous les niveaux. Certains [illegible] [illegible] [illegible] montage à la **Rock**. Excitant, non ? Pour son premier film, John R. Leonetti s'amuse enchaîner les affrontements, filche un robot-ninja armé de lames volantes contre un Tyson aux bras [illegible] [illegible] [illegible]

combattante millénaire

TALISA SOTO

New-yorkaise d'origine portoricaine, mannequin à succès, Talisa Soto fait ses débuts au cinéma avec Paul Morrissey, le réalisateur maison d'Andy Warhol. Bond Girl aux côtés de Timothy Dalton dans PERMIS DE TUER, incarnation de Pamplemousse dans le film du même nom de Ian Wyneski, elle reprend aujourd'hui les traits de la princesse Kitana, une excellente combattante d'Outremonde qui préfère s'allier aux humains. Un rôle très physique pour lequel elle a dû devenir experte dans le combat brésilien de bâtons.



Talisa [illegible]

Après avoir été une Bond Girl aux côtés de Timothy Dalton dans *Permis de Tuer*, comment vous êtes-vous retrouvée dans l'arène de *Mortal Kombat* ?

[illegible] **Mortal Kombat** m'offrait. Au début, les producteurs [illegible] sports de combat [illegible] pas, ils se sont rabattus sur des acteurs à la condition qu'[illegible] posés à rivaliser avec un sportif. On a donc passé [illegible] de nombreuses séances [illegible] je me suis entraînée pour apprendre [illegible] bien de bâtons. C'était obligatoire pour que les affrontements soient réalistes. Ma performance a dû être concluante puisqu'ils m'ont rappelée pour **Mortal Kombat : Destruction Finale**.

Pourquoi avoir accepté de relever ce nouveau défi ?

[illegible] **Mortal Kombat**. J'adore le personnage de Kitana, [illegible] ans qui va dans notre monde [illegible] pour devenir champion. Lorsque j'ai [illegible] j'étais [illegible] les [illegible] et [illegible] crédible possible. Il m'a donc fallu de longues heures [illegible] pour être à la hauteur. Les combats avec des créatures [illegible] n'existent pas sont les plus éprouvants, car il faut rester concentrée et faire preuve d'une imagination débordante. Dans **Mortal Kombat : Destruction Finale**, la participation de Kitana est beaucoup plus longue et importante d'où un entraînement intensif. [illegible] ne me suis pas contentée [illegible] j'ai [illegible] pour [illegible] qu'elle est devenue. J'entre les murs pour rejouer les coups de Shang Kahn. J'étais bien plus impliquée dans cette suite que je trouve supérieure au premier film.

Jouer un rôle tout en se démenant physiquement doit demander de longues et difficiles journées de travail.

[illegible] **Mortal Kombat** [illegible] un rôle [illegible] un rôle [illegible] Lorsque vous tournez [illegible] sur la journée [illegible] une [illegible] à [illegible]. Dans mon cas, il faudrait que je continue à m'entraîner pour que mes muscles restent chauds, pour répéter mes combats afin de les connaître sur le bout des doigts. C'est très éprouvant mais à force de m'entraîner j'ai si bien mémorisé les chorégraphies de mes combats que c'est devenu aussi simple qu'un pas de danse.

Propos recueillis et traduits par **Damien GRANGER**

C'était difficile pour plusieurs raisons. D'abord parce que nous avons décidé de filmer cette scène et ses effets spéciaux directement sur le plateau, en live. En plus, nous tournions la nuit dans des conditions assez pénibles. L'équipe était exténuée. Il fallait aussi trouver un moyen d'incorporer l'élément dramatique dans cette scène puisque c'est à ce moment que Jax est désarmé de ses bras mécaniques. Il doit reprendre confiance en lui et triompher de Motaro à mains nues. Il fallait à la fois que l'élément dramatique fonctionne et que le combat paraisse réaliste. C'est pour cette raison que nous avons opté pour le procédé «motion capture» car il permet une meilleure relation entre les personnages. Nous avons disposé [illegible] décor pour aboutir à un large choix d'angles différents. Pendant toute la durée du combat, un technicien surveillait les mouvements de Motaro pour visualiser le tracé de sa queue, actualisé plus tard dans l'image en post-production. Normalement, Motaro aurait dû être un personnage entièrement infographique. Mais le procédé que nous avons utilisé est économique et offre un résultat plus réaliste. C'était beaucoup de travail, mais ça en valait la peine. Dans **Mortal Kombat**, Goro est une créature animatronique ou un acteur dans un costume. Ses mouvements sont très limités. Nous avons été confrontés au même problème avec Sheeva, ce personnage qui a quatre bras. Elle n'a aucun combat car son cas était bien plus compliqué que celui de Motaro. Il aurait fallu utiliser plusieurs techniques différentes pour un résultat bien trop couteux et aucune assurance dans l'efficacité du résultat. Nous avons donc tout simplement ajouté certains de ses bras, puis nous les avons recomposés en images de synthèse en respectant les mouvements de départ. Si elle avait dû intervenir dans un combat, nous aurions rencontré le même obstacle qu'avec Goro.

Mx contre Cyrax : un combat parmi tant d'autres

Qu'avez-vous essayé d'apporter à cette suite ?

Je voulais par dessus tout que les combats soient meilleurs, plus consistants, et que le film ait un sens. J'ai fait en sorte que **Mortal Kombat : Destruction Finale** soit plus sérieux, que le message soit plus clair. Bien sûr, ce n'est pas **Autant en Emporte le Vent**, mais je pense sincèrement que ce film ne s'adresse pas qu'à une seule catégorie de spectateurs. D'ailleurs, à la sortie d'une salle, une jeune fille de treize ans est venue me voir et m'a dit [illegible]. La scène préférée était celle où Jax reprend confiance en lui pour vaincre Motaro. J'étais heureux d'entendre ça, car c'est une preuve que le message passe. Je voulais aussi que les femmes soient de véritables combattantes, très réalistes, sur un pied d'égalité avec les hommes. C'est un film qui a été fait pour plaire à un large public et qui ne mérite donc pas de rester enfermé dans un genre [illegible] après tout.

Propos recueillis et traduits par **Damien GRANGER**

spectacles cinéma sorti le 14 janvier

FUNNY GAMES

là où ça fait mal

MICHAEL HANEKE

Autrichien, Michael Haneke est un cinéaste qui pense, qui réfléchit beaucoup. Cérébraux, ses films reflètent les maux d'une société en pleine mutation, d'un monde mal dans sa peau. BENNY'S VIDÉO, 71 FRAGMENTS D'UNE CHRONOLOGIE DU HASARD et aujourd'hui le très controversé FUNNY GAMES le démontrent. FUNNY GAMES, reçu par un mouvement de houle au dernier festival de Cannes, vilipendé par les uns et adulé par les autres. Diplômé de philosophie et de psychologie, homme de théâtre et de télévision, Michael Haneke explique, non sans rire et sourire, que la violence, c'est du domaine de la responsabilité de ceux qui nous la servent en salade. Et de nous autres qui la consommons. Dans son plat, le cinéaste jette quelques piments...

> Comment est née l'idée de *Funny Games* ? De l'overdose de la violence à la télévision comme peut le laisser supposer l'un de vos films les plus connus, *Benny's Vidéo* ?

J'ai eu l'impression, avec **Benny's Vidéo**, de ne pas avoir dit tout ce que je voulais dire sur le thème de violence, des médias et de la télévision. **Benny's Vidéo** et **Funny Games** sont, malgré cette parenté, des films fondamentalement différents. Vous vous tenez à l'extérieur du jeu de **Benny's Vidéo**. Vous le regardez, ça vous plaît ou pas mais, moralement, vous vous sentez en sécurité. Vous êtes étranger au jeu. Par l'intermédiaire de **Funny Games**, j'ai essayé de me frayer un chemin de manière à entraîner directement le spectateur dans le jeu. Pour lui rendre compte de sa propre responsabilité dans la violence que l'on voit à l'écran. L'idée de **Funny Games** m'est également venue après la lecture de faits divers dans des journaux. A des jeunes gens ayant commis des actes très violents, on demandait «Pourquoi ?». Ils répondaient toujours que c'était pour voir ce que cela faisait. J'ai trouvé quinze ou seize témoignages de ce genre.

> **Pensez-vous que le spectateur porte la responsabilité du spectacle qu'on lui propose ? Il n'en est pas l'auteur, après tout.**

Naturellement. Si les spectateurs ne manifestaient pas le désir de voir des films violents, il n'y en aurait pas sur les écrans. Quelque chose de très ambigu, les deux faces d'une même médaille. C'est le principe de la poule et de l'œuf : qui était là le premier ? Sans cette collaboration active, les films d'horreur ou d'action violente ne fonctionneraient pas. Regardez **Apocalypse Now** par exemple. Vous êtes là, dans l'hélicoptère, à tirer sur les Vietnamiens aux côtés de l'équipage. Au son de la musique de Wagner. Quel grand sentiment ! Vous n'êtes cependant pas obligé d'avoir mauvaise conscience malgré la jouissance. Je ne vois pas pourquoi donner de leçon, lever et secouer le doigt comme un instituteur qui réprimande un mauvais élève mais il est aujourd'hui nécessaire que quelqu'un rende de temps en temps compte de la responsabilité du spectateur. Je sais, mon combat, c'est un peu celui de David contre Goliath. Les questions que je pose, il faut bien que quelqu'un les soulève. Surtout dans la société où nous vivons.

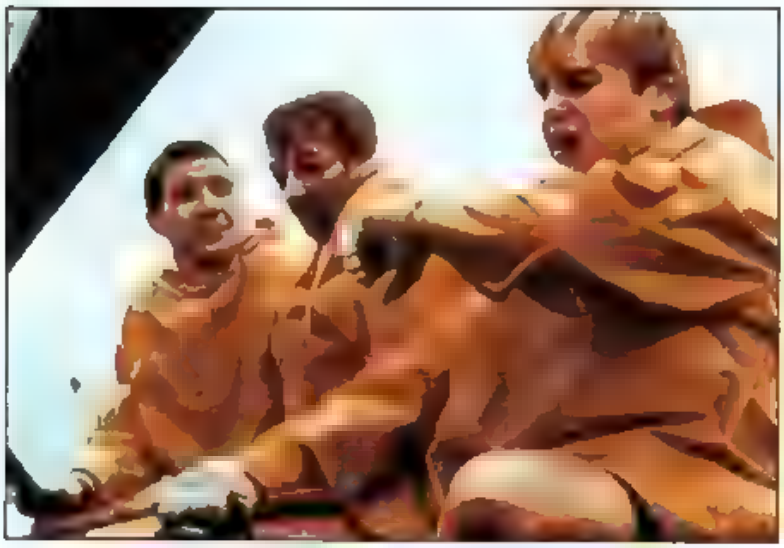
> **Qui condamnez-vous exactement ? La société, le cinéma violent, les spectateurs qui s'y ruent ?**

Je ne condamne personne. Je n'en ai pas le droit. Je travaille simplement à la reconnaissance des choses par les gens, la société. Parfois, on répond à mon film par cette question : «Ne croyez-vous pas que c'est un désir très profond de l'homme d'assister au spectacle de la violence ?» Evident que ce désir de regarder la douleur existe. Les choses ne sont cependant pas aujourd'hui ce qu'elles étaient du temps de la Rome Antique avec ses combats de gladiateurs ou au Moyen-Âge avec ces criminels que l'on tuait mutuellement sur la place publique. Il s'agissait d'une mort présente, immédiatement perçue comme telle. A l'image, à l'heure actuelle, des corridas, du voyeurisme des automobilistes qui ralentissent pour contempler un accident de la route. Rien à voir avec la violence quotidienne des médias, de la télévision qui s'oppose à l'aura de l'unique, c'est-à-dire au caractère exceptionnel des jeux du cirque, des exécutions sur la place du village. A longueur de journées, la télévision présente des images violentes, parle de mort et de catastrophes dans une dimension nettement plus grande qu'elle ne l'est dans notre quotidien, nos expériences personnelles. Très peu d'entre nous ont réellement souffert de la violence. Vraiment très peu. Pourtant, la télévision donne l'impression contraire. C'est ainsi que les médias vident notre existence de toute réalité. Le vrai danger, c'est que quelques rares gens reproduisent cette violence, «pour voir ce que ça fait» comme ils disent.

> **Les exemples que vous citez demeurent tout de même des exceptions. On ne peut pas généraliser la pratique de cette violence...**

Après avoir tourné **Funny Games**, j'ai lu dans un grand hebdomadaire allemand le cas de cet étudiant très intelligent. Lui et un ami légèrement plus jeune ont choisi un homme dans la rue, un parfait inconnu. Ils l'ont torturé, tué, juste pour «rire», de manière si atroce que **Funny Games** ressemble par comparaison à **Bambi**. En prison, ce jeune homme a écrit un essai pour expliquer qu'il avait pris plaisir à son acte, qu'il en avait le droit parce que sa victime n'était qu'un nul. Il serait trop facile de prétendre que ce tueur est un nazi. Son cas va beaucoup plus loin. Il symbolise une nouvelle manière de

Peter (Frank Giering) : un tueur «sympathique qui fustige par la cruauté les tabous d'un genre »



Un intermède «plaisant» dans un film pas plaisant du tout

regarder la vie. Une conception de l'existence celle des individus qui pensent que d'autres ne sont que des objets dont on peut se servir. Des objets pour leur plaisir. Bien sûr, c'est un cas extrême mais il aurait actuellement tendance à faire des émules. Ce mode de pensée se répand de plus en plus dans la société

Nous parlons beaucoup de faits réels mais le cinéma que vous «condamnez» dans *Funny Games* relève de la fiction...

Je n'ai rien contre les gens qui veulent des frissons à bon compte confortablement installés chez eux ou dans une salle de cinéma. Je compare les films violents de nos sociétés aux comédies produites sous des dictatures. Le dictateur au pouvoir peut répondre aux critiques par «Regardez donc ce film. Il est amusant. Tout va bien». Un comportement irresponsable. Les divertissements anodins dans un état totalitaire font en quelque sorte autant diversion que nos films violents. Ils occultent les véritables problèmes

Vous semblez dire, concernant les films que *Funny Games* vise, que le public ne sépare pas fiction et réalité...

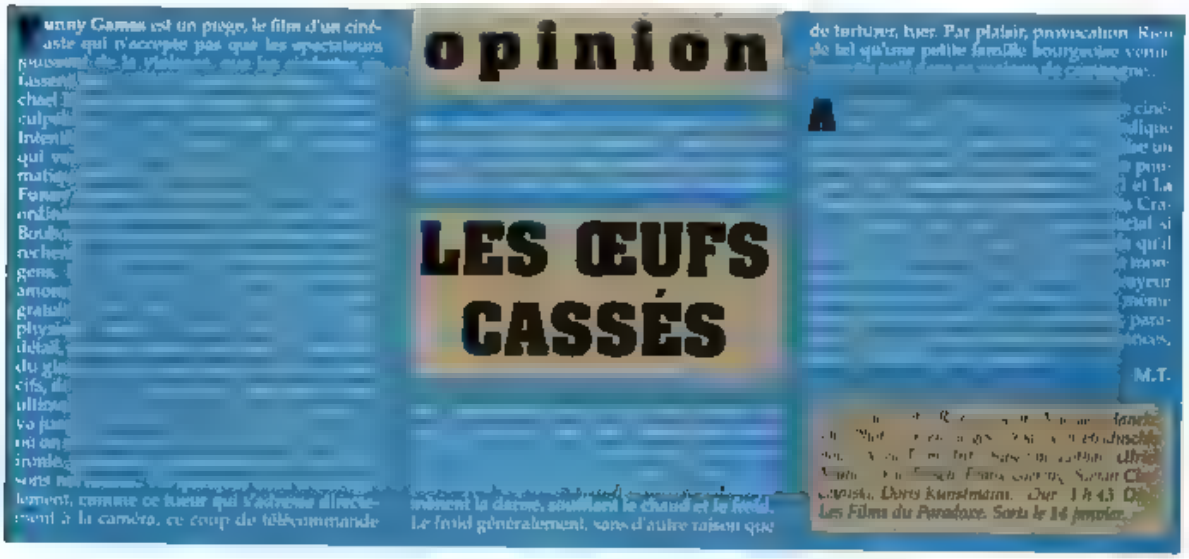
Oui. Tout le monde ne regarde pas les films comme vous. Beaucoup de gens ne font pas précisément la différence entre fiction et réalité. Ils n'ont pas les pieds sur terre. Vous êtes un «regardeur» professionnel de films. Vous n'appartenez pas au public qui va au cinéma pour oublier ses problèmes quotidiens, pour se changer les idées et se divertir. Vis-à-vis de ce public les réalisateurs et les producteurs devraient sentir le poids de leur responsabilité. Tout dépend du cinéaste évidemment. Un cinéaste qui considère le cinéma comme une forme d'art a d'autres obligations morales que le cinéaste qui considère le cinéma comme une forme de commerce. S'il a agit de commerce, on peut l'accepter de sa part. Il va jusqu'au bout de son entreprise. Il est logique envers lui-même. Par contre lorsqu'un réalisateur aussi doué que John Woo affirme qu'il fait avec la violence ce que Fred Astaire faisait avec ses pieds, c'est autrement plus dangereux. Dangereux, irresponsable et stupide. On ne parle plus là de claquettes, de comédie musicale, mais de VIOLENCE ! Très bien que John Woo soit, comme moi d'ailleurs, un grand fan de Fred Astaire, mais qu'un homme adulte fasse de tels amalgames relève de l'idiotie. Incroyable. Cela passerait si son idéal cinématographique renvoyait au commerce, mais ce n'est pas le cas. Son irresponsabilité est d'autant plus grave, pernicieuse. Dans de tels propos, sa bonne conscience et son aplomb me sidèrent. Brillants ou pas, les films de John Woo restent des têtes de violence.

Les films de John Woo ne peuvent être considérés comme violents, complaisants. Ce sont avant tout des fables morales, des allégories où la chorégraphie prime sur l'hémoglobine...

Justement. C'est là toute la différence entre mon cinéma et celui de John Woo. Les films de John Woo ne rendent pas compte de la réalité de la violence de la douleur de la mort. Ce sont des ballets qui l'embellissent, qui la déréalisent. Rien à voir avec la réalité des choses. La mort, la violence, la douleur constituent des épreuves excessivement dures, les plus dures qui soient. Quand on les met en scène dans un emballage qui procure du plaisir on touche à l'irresponsabilité des auteurs. Elle est d'autant plus grave que notre société devient de plus en plus violente, de plus en plus dure. Tous les artistes ont une responsabilité morale envers la société dans laquelle ils vivent, envers les êtres humains. John Woo comme moi. Nous ne pouvons pas faire de la violence, de la douleur un jeu duquel on extraie du plaisir. Le seul film que j'accepte sur la violence reste, bien plus qu'*Orange Mécanique* dont on me parle souvent, le **Salo et les 120 Jours de Sodome** de Pasolini. Un film insupportable, intolérable, mais il montre les choses telles qu'elles sont. Sans les enjoliver un seul instant. Il fait mal parce que la violence fait mal

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

Anna Susanne Lothar; sa force de caractère et son courage serviront-ils à quelque chose ?



SOUVIENS-TOI... L'ÉTÉ DERNIER

passe, tout lasse... En trois films, le scénariste Kevin Williamson trucide cet antique adage. Leurs titres : SCREAM, SCREAM 2 et SOUVIENS-TOI... L'ÉTÉ DERNIER, un psycho-killer dans la bonne vieille tradition vieille de HALLOWEEN et VENDREDI 13. Roublard et doué, il reprend des ingrédients mille fois réchauffés, les cuisine avec un savoir-faire qui fait oublier un manque flagrant d'originalité. Mais le défaut d'innovation ne constitue pas un obstacle au retour en force d'un genre aussi increvable que les timbrés sanguinaires qu'il met en scène...

On se croirait revenu douze ans en arrière. A l'époque du débarquement sur les écrans de la descendance de Vendredi 13 et Halloween. A l'époque des Cauchemar à Daytona Beach, des Massacre à l'Hôpital Central et autre Rai de l'Horreur. A l'époque où serial-killers, psycho-killers blindés et tôlés divers décimaient des promotions entières de teen-agers lobotomisés. Douze ans après, ça recommence. Principal artisan de cette résurgence : le scénariste Kevin Williamson. Un nostalgique qui propulse le genre aux cimes du boxoffice via les deux Scream signés Wes Craven. Via également Souviens-toi L'Eté Dernier qui [illegible] dans les salles américaines. Deux films qui [illegible] «Ouh, fais-moi peur » le plus basique, le plus élémentaire. A l'heure où Jason et Freddy amorcent leur grand come-back des enfers dans un film commun, les tueurs masqués de Kevin Williamson prouvent que les croquemitaines increvables et les adolescents confits dans la Budweiser ont encore de beaux jours devant eux.

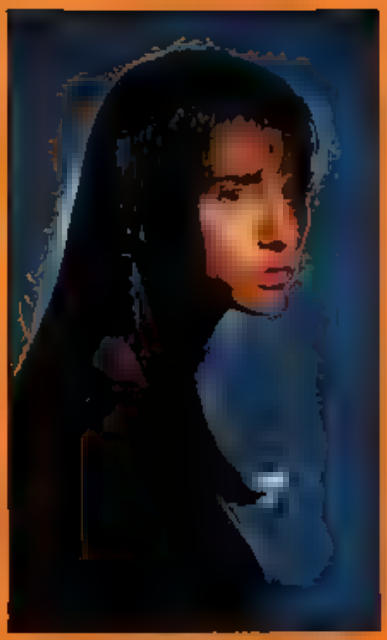
« Je reconnais que Souviens-toi... est un pur film d'horreur » soutient Kevin Williamson. « De nombreuses scènes sanglantes l'attestent. Par contre, [illegible] dans pas [illegible] comparé à tous les ersatz d'Halloween et de Vendredi 13 qui grouillaient sur les écrans il y a quelques années de cela. Ces films n'avaient pas de scénario, pas de personnages. Ce n'est pas le cas de Souviens-toi... Même s'il contient nombre [illegible] ments horrifiques, des meurtres abominables, il tient [illegible] compte de ses protagonistes, ils ne sont [illegible] grain de chair. Au début, vous pouvez penser que ce sont des clichés ambulants. Il y a le farceur, la reine de beauté, le solitaire et l'étudiante douée. Vous [illegible] vous n'avez pas l'impression de [illegible] patelin américain ». Si vous allez un peu au-delà des apparences, vous verrez que ces personnages ne vont pas d'un point A à un point B [illegible]. »

Et Kevin Williamson de brandir un argument atterrant en sa faveur : Souviens-toi... L'Eté Dernier s'inspire d'un roman. D'un best-seller vieux d'une vingtaine d'années signé Lois Duncan. Quel psycho-killer puis Halloween ou Vendredi 13 pour [illegible] d'un tel ? Aucun. Un roman [illegible] qui garantissait un récit solide et des personnages dotés de cervelle. « Le livre de Lois Duncan m'a été présenté par le producteur Neal Moritz. C'était juste après la sortie de Scream. Le scénario de Scream, qui se tirait alors A Scary Movie, tout le monde le voulait. Avant [illegible] déjà un [illegible] [illegible] ralement traqué après que j'en ai cédé les droits à Miramax. [illegible] [illegible] [illegible] «OK, nous n'avons pas eu Scream, mais écrivons quelque chose. Tu as bien quelque chose [illegible] [illegible] [illegible]

SOUVIENS-TOI... L'ÉTÉ DERNIER

D'où un geste de gore comme celui de Kevin Williamson à savoir sans excès

Ta mère n'aurait pas dû se moquer de ta mère...



Souviens-toi l'Été Dernier

pingre en horreur

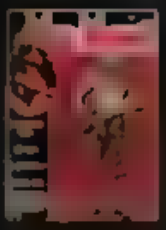
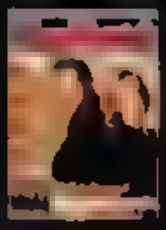
Transfuge de la télévision décevante, révélé par le court métrage ultra-claustrophobique SCREAM, le réalisateur Wes Craven signe le versant soft du cinéma d'horreur. Cet Exorciste joue naturellement l'hémoglobine à l'économie...

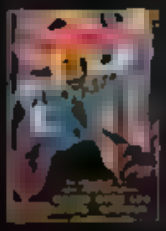
De gauche à droite : Ray (Freddie Prinze Jr.), Helen (Sarah Mi[illegible]) [illegible] et enfin Jennifer Love Hewitt [illegible] tous les quatre dans [illegible]

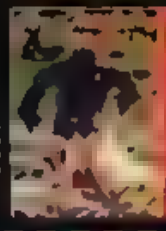
« Dans le livre de Lois Duncan [illegible] meurt [illegible] un gros [illegible] pital [illegible] grand [illegible] ne correspondait pas les principaux [illegible] leurs propres démons. Ne empêche que [illegible] nière à un solide scénario. J'appréciais [illegible] ce [illegible] [illegible] [illegible]

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

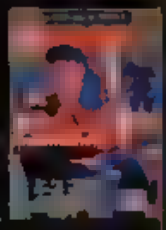
MAD MOVIES

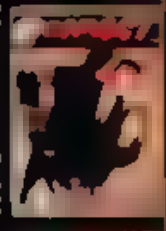
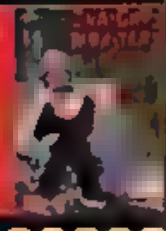







IMPACT



Bon de Commande

Pour [illegible] de commander [illegible] désirés et envoyez-le accompagné de votre règlement à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

désire recevoir les numéros indiqués ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 27 29 30 32 33 34 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 29 30 31 32 33 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69

☐ JE CRAIGNOS MONSTERS

☐ JE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

Cinquième édition de Gérardmer, le Fantastica devenu Fantastic'Arts. Une année importante puisque le succès de **Scream**, *Grand Prix l'an dernier, marque en quelque sorte la consécration de la manifestation. Une aubaine après les déceptions que représentaient les lauréats précédents. Que ce soit* **Jiang-Hu Between Love and Glory** *(direct à la vidéo),* **Dellamorte Dellamore** *(bide total) ou même* **Heavently Creatures** *(très discrète sortie salles). Capital qu'un film couronné trouve son public. Dans le cas de* **Scream**, *c'est le moins que l'on puisse dire, avec deux millions d'entrées France. Capital pour qu'un festival dépasse le cadre de l'événement local.*

*Bien sûr, malgré de belles avant-premières (***Vampires**, **Deep Rising**, *), quelques films majeurs manquent encore à l'appel. Le Alex Proyas présenté au Festival de Berlin (***Dark City**), *le Hayao Miyazaki (***Princess Mononoké**) *bloqué par le même,* **Postman** *que son distributeur ne tient pas trop à montrer ou à marquer du sceau du fantastique. Regrettable également que* **Starship Troopers** *ait pointé de la mandibule deux semaines plus tôt sur les écrans. Enfin bon.*

Pour l'heure, le Public Système, chargé de la promotion et de la programmation du festival, constate un pourcentage de difficultés moins important que les années précédentes pour obtenir des films prestigieux, médiatiques. La rançon de **Scream** *en somme. Très bien à condition que ceux-ci n'écrasent pas les petits, les challengers. Les obscurs même. Des obscurs parfois très lumineux à l'instar de l'argentin* **Moebius**, *de l'américain* **Bienvenue à Gattaca** *et du néo-zélandais* **The Ugly**. *Trois grandes révélations. Trois différentes mouvances du fantastique également. La première politique, la deuxième génétique et la troisième orientée terreur pure. Formidable que des découvertes pareilles tiennent dans une même compétition, auprès d'un mastodonte de science-fiction comme* **Event Horizon**. *Formidable également qu'un festival permette à des auteurs de sortir de l'ombre. Evidemment, une fois qu'ils seront sortis de cette pénombre, à leur deuxième ou troisième film, un Cannes, un Berlin ou un Venise les prendra par la main et leur interdira du coup l'accès aux manifestations dites de genre. Ainsi fonctionnent les festival. Il y a ceux qui défrichent, qui sèment, puis ceux qui récoltent. Gérardmer 98 sèmera donc, du 28 janvier au 1er février, quelques graines sur les pentes neigeuses.*

La neige justement. Va-t-il neiger sur les sommets vosgiens ? Question angoissante bien sûr, surtout pour ceux (on en connaît) qui y attachent plus d'importance qu'à la qualité de la sélection. Plus flippant encore. Va-t-on enfin voir le Darou, chien mythique du cru à qui deux pattes plus courtes que les deux autres offrent de circuler sur les pentes sans se vriander à chaque pas ? Quand la nature fait mieux que la génétique, tous les espoirs sont permis !

Marc TOLLEC

COMPÉTITION

Bienvenue à Gattaca (USA - page 42)

Event Horizon (USA - page 54)

Forever (Grande-Bretagne - page 48)

Le Loup-garou de Paris (GB/Luxembourg/Allemagne - page 60)

Moebius (Argentine - page 45)

The Night Flier (USA - page 44)

The Ugly (Nouvelle-Zélande - page 46), en présence de Scott Reynolds

HORS-COMPÉTITION

Deep Rising (USA - page 43)

Mortal Kombat - Destruction Finale (USA - page 30)

Scream 2 (USA - page 47)

Souviens-toi... l'été dernier (USA - page 36)

Vampires (USA - page 52), avant-première mondiale en présence de Sheryl Lee et de John Carpenter

COMPÉTITION VIDÉO

Hémoglobine (Canada - page 61)

Aux Frontières du Réel, Dossier 9 - Redux (USA - page 60)

Uncle Sam (USA - William Lustig)

Peur Panique (USA - page 59)

JURY CINÉMA

Président inconnu à ce jour, Bela Lugosi et Boris Karloff s'excusant de leur indisponibilité - **Vanessa Demouy** (aaarhhhh !) - **Rossy de Palma** - **David Carradine** - **Stuart Gordon** (hommage en cinq films) - **Ted Kotcheff** - **Jan Kounen** - **George Lautner** - **Régis Loisel** - **Bernard Werber**

BIENVENUE À GATTACA

Coup d'essai, coup de maître. Dans son premier long métrage, le Néo-zélandais Andrew Niccol stigmatise un avenir possible où une espèce de Gestapo de la génétique veille à la pureté de la race, à un génome impeccable et rigoureusement contrôlé. Les nazis de laboratoire sévissent dans le monde si proche de Gattaca...

Vincent Freeman (Ethan Hawke) est un Non-Valide voulu par procuration

Au cinéma, la science-fiction recharge aux tentatives originales, aux projets qui s'écartent des sentiers battus. Quelques téméraires s'aventurent parfois à innover, à inventer. C'est le cas d'Andrew Niccol, scénariste et réalisateur de **Bienvenue à Gattaca**, un thriller génétique qui prend racine dans une phrase lourde de sens de James Watson, Prix Nobel et responsable du développement du Projet Génome Humaine : *«Jusqu'à présent nous pensions que le futur se trouvait dans les étoiles. Aujourd'hui, nous savons qu'il est dans nos gènes»* a-t-il écrit, bien avant qu'un scientifique américain annonce son intention de cloner des êtres humains.

Bienvenue à Gattaca concilie finalement l'infiniment grand et l'infiniment petit, puisqu'il y est question d'une cité des étoiles, tremplin avant le départ pour le cosmos, où seuls sont admis les Valides. Le terme désigne des individus génétiquement forts, des êtres supposés supérieurs, sélectionnés de manière drastique. Dans cette société future, ils tiennent le haut du pavé, les postes à responsabilité. Ils constituent l'élite, les Valides. Qui sont alors les Non-Valides ? Tous ceux qui présentent des défauts de fabrication.

Jérôme Eugène Morrow (Jude Law), un Valide invalide

Ceux dont le cœur peut flancher. Ceux qui n'offrent pas un Q.I. assez élevé. Les myopes, les prédisposés à une maladie quelconque grave, à des déficiences mentales... Déclinables à l'infini, ces caractéristiques des Non-Valides face à la froide perfection des Valides. Dans ce monde-là, la discrimination génétique est loi, pierre angulaire du système qui régit la société.

*«Je déteste que l'on pense que **Bienvenue à Gattaca** est une plaidoirie contre la recherche génétique et la modification des gènes parce qu'on a déjà tiré, et que l'on tirera encore beaucoup de choses positives de cette branche de la science. Le problème tient à situer précisément la limite entre ce qui est acceptable et l'amélioration inutile ou pervers nous dirons. Doit-on considérer la myopie comme une maladie ? Et la calvitie par exemple. De même pour la dyslexie ? Où est la limite ? Et qui va décider ? Et qui va juger ? Et si une recherche de maladie ne se transforme pas en recherche de sélection ?»* Andrew Niccol se pose et nous pose des questions graves, essentielles. Il les pose également par l'intermédiaire de Vincent Freeman (Ethan Hawke, déjà dans **Le Cercle des Poètes Disparus** et **Croc-Blanc**), un Non-Valide qui ne passerait pas les premiers tests de sélection pour Gattaca. Son cœur est trop fragile et d'autres incertitudes pèsent sur sa santé. Plutôt que de se résigner à astiquer les planchers de la Cité des Etoiles, il nourrit le rêve fou de découvrir un jour de cette bonne vieille Terre vers une lointaine colonie. Impossible dans l'état actuel des choses. Impossible également pour Jérôme Eugène Morrow (Jude Law, héros du prochain David Cronenberg, **eXistenZ**), un Valide qui un accident prive de l'usage des deux jambes. Patiemment, méthodiquement, Vincent se substitue à Jérôme. Grâce à la chirurgie esthétique et à un très sophistiqué stratagème qui compte jusqu'au moindre poil, jusqu'à la dernière goutte d'urine versée dans les toilettes. Car à Gattaca, les contrôles sont permanents, omniprésents. Une sécurité encore renforcée après le meurtre du directeur de la mission. Un cheveu désigne Vincent Freeman parmi les suspects. Mais, tant que tous pensent qu'il est Jérôme Eugène Morrow, il ne risque rien. Reste que l'étau du filet policier se resserre de jour en jour.

Fort de scénario d'Andrew Niccol, réalisateur néo-zélandais de spots publicitaires. Installé à Los Angeles *«pour y tourner des films qui dépassent les soixante secondes»*, il trouve en Danny de Vito l'amoureux du projet, le producteur idéal. *«Chaque film est un risque et je n'ai pas envie d'en prendre un autre que le mien. Danny a vu dans le scénario d'Andrew Niccol»*. A tel point que le jeune cinéaste obtient un contrôle artistique total sur son œuvre. L'enjeu financier, 14 millions de dollars, étant une broutille à l'échelle hollywoodienne, personne ne vient le contrarier. *«Rien sinon de rares soucis techniques, comme de l'histoire originale pour rentrer dans le cadre du budget. Le super ordinateur qui analyse les gènes, par exemple. Je l'ai simplement remplacé par une très ancienne prise de sang. Aucun regret à ce sujet car les ordinateurs se démodent très rapidement et coûtent extrêmement chers à mettre en scène. Si je n'ai pas pu construire le futur que je décrivais sur le papier, j'ai assemblé des bribes du passé et d'autres d'aujourd'hui et de demain»*. D'où la facture déjà intemporelle de **Bienvenue à Gattaca**. Il aurait pu être tourné dans les années 70, l'année dernière ou dans dix ans. Qu'importe. Le message qu'il délivre avec force et sensibilité restera longtemps d'actualité. Aussi longtemps que le plancher des vaches portera les hommes.

Marc TOULLEC

La date de sortie en salles de Bienvenue à Gattaca n'est pas fixée à ce jour.

DEEP RISING

Dans les profondeurs des mers de Chine, un monstre attend paisiblement que se présente un bon bateau-repas. Il arrive, chargé de riches touristes et de pirates armés jusqu'aux dents...

Famke Janssen, Treat Williams, et d'autres compris au menu d'un monstre affamé !

A Hollywood, les grands monstres reviennent en force. Entre les sauriens du **Monde Perdu**, **Anaconda** et **Godzilla**, *Hollywood Pictures*, filiale adulte de *Walt Disney*, propose le monstre amphibie de **Deep Rising**. Depuis **Leviathan** et **Mutant Aquatique en Liberté**, depuis une dizaine d'années donc, elles se faisaient rares, les créatures des profondeurs. Et brutalement, elles remontent à la surface. Tandis que **Deep Rising** pointe de ses tentacules sur les écrans, se préparent **Deep Blue Sea** (un monstre génétiquement modifié), **Megalodon** (un requin préhistorique) et **The Creature** pour la télévision, d'après Peter Benchley, le romancier à l'origine des **Dents de la Mer**. Un mini raz-de-marée en somme.

Au sommet de la vague, **Deep Rising** joue à fond le jeu du film de monstre. Première étape de ce voyage au bout de l'enfer : un luxueux bateau de croisière, l'Argonautica, mouillant dans les mers de Chine. Une carte postale façon *La Croisière s'Amuse* ou, pire encore, **Speed 2**. Y fait irruption une bande de pirates venus soulager les riches plaisanciers de leurs biens. Ordinaire. La créature qui investit le navire l'est nettement moins : un monstre des profondeurs qui aspire littéralement ses victimes et ne laisse pour reliefs aux repas que de vagues squelettes, du steak tartare humain. Les survivants, parmi lesquels des pirates, Treat Williams et Famke Janssen (la méchante de **GoldenEye**), s'organisent de manière à se soustraire à un danger terrible qui pourrait les laisser aussi vides qu'une huître après succion. «*Cette créature*» intervient le réalisateur Stephen Sommers (**Le Livre de la Jungle**, version live), «*nous la cachons seulement pendant le premier quart d'heure. Après quoi, on ne se prive pas de la montrer sous toutes les coutures. Nécessaire car, aujourd'hui, si vous dissimulez vos effets spéciaux jusqu'au dénouement, le spectateur vous accusera purement et simplement soit de vol soit de vous payer sa tête*». Mais Stephen Sommers a de bonnes raisons d'exposer ainsi sa vedette, son créateur se nommant Rob Bottin, l'homme des terribles métamorphoses de **The Thing**, des sévices de **Seven**, du Diable de **Legend** et des cafards mutants de **Mimic**. Un des artistes les plus doués de sa catégorie. Et **Deep Rising** lui offre des moyens considérables pour soigner sa créature à bord du bateau de croisière : un fort pourcentage des 70 millions de dollars investis dans le projet. 70 millions de dollars pour un film très très gore. Dans une séquence, ne voit-on pas le sushi des profondeurs déglutir un cadavre encore au stade de la digestion. Beurk !

Les effets spéciaux se taillent donc la part du lion dans ce thriller horrifique sentant bon l'odeur de la marée. «*Dans la majorité des séquences, vous avez soit une image numérique, soit une marionnette animatronique, soit une cascade... Ça n'arrête pas un seul instant*» s'enthousiasme un Stephen Sommers visiblement heureux de tenir la dragée haute à tous les monstres marins vus à l'écran jusqu'à présent. Au grand squale des **Dents de la Mer** également ? «*La créature de Deep Rising ? Ce n'est certainement pas un fruit de mer que vous pouvez commander au restaurant. Elle fait penser Ursula, la sorcière de* **La Petite Sirène**, *pour une aimable plaisanterie*» continue Carlos Huante, le partenaire de Rob Bottin dans la fabrication de la chose surgie des profondeurs. «*Elle constitue un challenge dans la mesure où, pendant une heure trente, on la voit sévir dans le bateau. Il fallait aussi la rendre intéressante à chacune de ses apparitions de manière à ce qu'elle continue d'effrayer malgré sa fréquence à l'écran*». Une rude tâche car rien ne vaut l'effet de surprise, la brièveté des attaques, leur violence. Carlos Huante et Rob Bottin paraissent sûrs de leur bébé. Aussi certains de sa terrible aura que de leur dette envers Ray Harryhausen, roi de l'animation image par image. «*Comme lui, nous pensons que les effets spéciaux digitaux n'auront jamais le dernier mot. C'est pourquoi, dans* **Deep Rising**, *nous n'avons pas systématiquement utilisé le digital. Rien ne vaut du solide sur le plateau, une présence physique*». Celle de ce nouveau monstre submersible risque fort de faire passer à quiconque toute envie de barboter dans les eaux chaudes des mers du Sud.

Marc TOULLEC

Deep Rising sortira en France en avril prochain.

Un effet spécial de trop... ou bon pirate mouillé !

THE NIGHT FLIER

D'après la nouvelle «Vol de nuit» de Stephen King, une singulière histoire de vampire pilote d'avion et de journaliste paparazzi prêt à toutes les bassesses pour un scoop saignant. Glauque et gore, THE NIGHT FLIER mêle innovations et traditionnel, à l'image de la très correcte tenue d'un disciple de Dracula entre crocs et manche à balai...

Dans Vampires, les Saigneurs de la Nuit sont du genre desperado. Dans The Night Flier, le vampire est du genre aérien. Il pilote un Cessna, petit avion de tourisme qui lui sert également de sépulcre. Un appareil très discret noir comme la nuit, qui se pose sans avertir sur les petits aéroports des Etats-Unis. Plus isolés ils sont, plus ils présentent d'intérêt pour l'homme derrière le manche à balai : le vampire du nom de Dwight Renfield. Renfield pour le cinoque mangeur de mouches sous emprise de Dracula dans le roman de Bram Stoker. Dwight pour Dwight Frye, son interprète dans le classique de Tod Browning avec Bela Lugosi. «*Dwight Renfield a le complexe d'Frank Langella dans le Dracula de John Badham*» commente son interprète Michael H. Moss. «*Il partage sa dignité, son allure altière. Même lorsqu'il menace le journaliste qui le poursuit, il le fait avec une certaine élégance, il lui lance droit : «Ecoute-moi, arrête de me coller. Ne me pousse à commettre» Dwight Renfield présente quelques [illegible] Mais il [illegible] une autre époque. Il se promène essentiellement en cape et en smoking. Même s'il pilote un avion, il demeure très formel dans sa prestance, dans son allure. Tout comme Frank Langella.*» Un pari risqué que de mettre en scène un vampire doublé d'un pilote et qui semble habillé pour une réception dans les salons d'un ambassadeur. Ô miracle ça passe : le chasseur supplante le ringard.

Richard Dee[illegible] Michael H. Moss pour découvrir [illegible]

Le Cessna : un cercueil [illegible] pour le vampire

Sapé comme un prince, Dwight Renfield n'en demeure pas moins un vampire. Un monstre sanguinaire. «*Sa gueule s'ouvre de façon à ce que la mâchoire inférieure tombe presque sur sa poitrine. Et ses dents ! Elles sont impressionnantes, pointues et disposées comme celles d'un requin. Elles lui permettent de sectionner d'un coup l'artère et les veines du cou. C'est ainsi que le vampire se nourrit. Les dégâts qu'il inflige au corps sont beaucoup plus spectaculaires que les deux petits trous que l'on a l'habitude de voir dans le genre. Dwight Renfield taille droit dans la chair jusqu'à la jugulaire*». William H. Moss trace un portrait fort éloquent d'un vampire de la vieille école dans son look et de la nouvelle dans ses débordements festifs. Un véritable chantre du gore dont l'atelier KNB assure les maquillages. KNB, ce sont également les effets spéciaux de maquillage du Vampires de John Carpenter et d'Une Nuit en Enfer du tandem Tarantino-Rodriguez. Des professionnels de la carotide et des torrents d'hémoglobine. **The Night Flier** l'atteste une fois encore. Surtout dans son très sanglant final, résultat du massacre de toute la chiantise d'un petit aéroport par Dwight Renfield. Un véritable carnage qui précède de peu une séquence onirique où toutes les victimes du vampire se mettent en marche [illegible] armée de zombies. Un grand-guignol assumé par un jeune réalisateur très amateur de cinéma fantastique, Mark Pavia. «*Mon univers du fantastique [illegible] c'est un grand mec d'Hollywood. Ce qu'ils ne savent pas, c'est l'absence de mes secrets. Je me plaisais à me faire peur et me rassurer après les programmes pendant le week-end. Dès jeune, j'ai aimé des films comme Psychose*». Effectivement, ça marque un homme à vie. Du fantastique, Mark Pavia joue complètement le jeu. Sans second degré ni clins d'œil pour détendre une atmosphère tendue d'un bout à l'autre. «*The Night Flier c'est un véritable film d'horreur. De l'horreur pure sans humour déplacé*» soutient William H. Moss, satisfait que les gags de **Vampire, Vous avez dit Vampire ?** ne soient pas compris au menu. Suffit de jeter un œil sur la mine de circonstance de Miguel Ferrer pendant toute la durée du film pour se convaincre du sérieux de la démarche.

[illegible] Richard Dee, Michael Ferrer [illegible]

Le théâtre d'horreur : qui partage la garde-robe de Dracula.

Cette tête d'enterrement, le comédien la tait porter à son personnage. Richard Dees, un journaliste particulièrement antipathique, âpre au gain et prêt à tous les coups tordus pour ramener un scoop à son canard, un tabloïde qui cultive bébés hydrocéphales, aliens supposés et tueurs en série. Le créneau de Dees : les meurtres abominables, les désaxés et les images les plus choquantes. Aucune pudeur dans sa démarche. Richard Dees est un fouille-poubelle : une parfaite ordure qui, pas un seul instant n'hésite à piquer à sa jeune collègue son sujet. Pilote lui aussi, il suit Dwight Renfield à sa trace, rassemblant les témoignages et les clichés. Obsessionnelle, son enquête ne tarde pas à le devenir. Dangereusement obsessionnelle.

«Si je me suis intéressé au roman, c'est d'abord parce que j'ai rencontré Stephen King sur le plateau du Fléau. Nous sommes aussitôt devenus très potes. En sa présence, le réalisateur Mick Garris lui a parlé de sa nouvelle «Vol de nuit» en cours d'adaptation. Je lui ai demandé de quoi il s'agissait exactement. Mick Garris a fini par m'avouer que son producteur n'allait pas tarder à me proposer le film». A sa demande de l'écrivain reconnaissant. Que pense Stephen King de l'adaptation de sa nouvelle ? Le plus grand bien car, d'un récit de quarante pages, Mark Pavia et son partenaire Jack O'Donnell aboutissent à un scénario viable, intense et angoissant. *«Evidemment, le film diffère un peu de l'histoire originale. Nous l'avons en quelque sorte étoffée, tout en essayant de lui rester le plus fidèle possible. Nous avons surtout apporté de nouveaux passages impliquant le voyage contre-*

le co-scénariste et producteur Jack O'Donnell. S'il respecte certaines sacro-saintes règles du genre, **The Night Flier** en détourne d'autres. Absent ou presque de l'histoire de Stephen King, le personnage de la journaliste débutante, Katherine, ne rentre ainsi pas dans les clichés de la nana terrorisée. Au contraire. *«Elle n'est pas du genre à crier «Oh mon Dieu, c'est dégueulasse» avant de courir. Dès le début, elle commence à comprendre.»* Julie Entwistle. Ambitieuse, arriviste, Katherine n'attend que de marcher dans les pompes de Richard Dees, un type qu'elle admire. Dont elle envie le professionnalisme et la réputation de charognard. *«Tout le mérite de ce personnage revient à Mark Pavia»* reconnaît Miguel Ferrer. *«Il en a fait un véritable protagoniste de l'histoire alors qu'elle ne tenait qu'un rôle très mineur dans la nouvelle».* Avec, probablement une arrière-pensée, d'ordre très commercial. En cas de succès de **The Night Flier**, Katherine pourrait reprendre le flambeau de Richard Dees dans une séquelle.

Marc TOULLEC

La date de sortie en salle de **The Night Flier** n'est pas fixée à ce jour.

MOEBIUS

Non, ce n'est pas un film consacré au Moebius français, alias Jean Giraud, auteur de bandes dessinées et designer pour ALIEN et LE CINQUIÈME ELÉMENT. Il s'agit d'autre chose. De tout autre chose...

Un film fantastique argentin : on devrait rire autrement et rien également par son préambule. Un métro disparaît purement et simplement à Buenos Aires. Volatilisée la rame ! Les employés de la RATP locale passent les lignes au crible, envisagent toutes les solutions. En vain puisque les passagers ne donnent pas signe de vie. Désemparé, le directeur de la société demande au topographe Daniel Pratt d'enquêter sur le terrain, dans les archives. Il arpente les couloirs du métro, les entrailles de la ville, fouille dans les archives, étudie des plans... Daniel Pratt en vient progressivement à considérer une explication pas très rationnelle. La clef de l'énigme, il la trouve en embarquant dans le métro fantôme. Dans la cabine du conducteur, il trouve un ingénieur floué, frustré que la société ne reconnaisse pas ses inventions nouvelles, sa révolution scientifique. Au détective en herbe, celui-ci avoue que le métro suit la trajectoire du ruban de Moebius. A savoir d'une surface tordue où tout objet prend rapidement place et conserve sa vitesse maximale. Le métro était toujours là, mais lancé à si vive allure qu'il en était devenu invisible à l'œil nu.

Guillermo Angelelli : le topographe mène l'enquête

Très intéressant à plus d'un titre, ce thriller fantastique, scientifico-ferroviaire, a été réalisé par un philosophe métaphysicien. De par son pays d'origine d'abord. Puis par sa personnalité de son initiateur, Gustavo Mosquera, réalisateur d'une dizaine d'années de **Lo que Vendra**, programme à Avoriaz, et qui laissait vagabonder son imagination afin de mieux dénoncer la dictature militaire qui mit si longtemps l'Argentine à genoux. C'est de nouveau le cas de **Moebius**, fable kafkaïenne qui, à images couvertes, fustige la disparition des adversaires politiques du pouvoir heureusement déchu. Désormais professeur au département Cinéma de l'Université de Buenos Aires, Gustavo Mosquera parraine ce projet intégralement produit et financé par des fonds scolaires. La mise en scène et le scénario il les confie à ses étudiants, tenant le poste de superviseur de l'ensemble. **Moebius** prend donc d'autant plus de valeur qu'il s'agit d'un film de fin d'études. Mais se résultat ne présente aucune des caractéristiques d'une composition, d'un devoir appliqué ou d'un exercice de style destiné à être noté par des pédagogues attentifs. Très bourgésien dans les questions qu'il soulève sur la nature de la réalité et de l'existence, **Moebius** concilie intelligence spectacle, et tient en haleine d'un bout à l'autre.

Marc TOULLEC

THE UGLY

La Nouvelle-Zélande, pays d'origine de Peter Jackson, accouche d'un nouvel enfant prodige de la caméra. Son nom, Scott Reynolds. Son premier forfait, THE UGLY, une histoire presque banale de serial-killer. Entre thriller et horreur, Scott Reynolds signe un film anti-conformiste, froid, macabre et sans concession.

«*Ces dernières années, le cinéma de genre s'est un véritable créneau porteur à Nouvelle-Zélande. Il est devenu très facile pour un réalisateur d'avoir un financement dans une salle obscure pour faire rire et hurler de peur. C'est une des raisons qui m'ont poussé à faire The Ugly pour tenir les rênes et faire à mon tour vibrer le public dans ce même sens. J'avais vu un film qui m'avait plu en associant deux éléments terrifiants : un suspense à vous glacer le sang. En tournant ce film, je me suis fait plaisir. C'était un moyen de satisfaire mes envies de gamin, en tant que fan de films d'horreur, tout en posant dessus un regard de personne mûre, essayant d'apporter du genre une approche différente, plus intelligente, qui ne se limite pas au simple jeu de massacre perpétré à grand renfort de coups de hache*» déclare Scott Reynolds, jeune Néo-zélandais de 29 ans qui fait aussi une entrée très remarquée dans la cour des longs métrages. Le cinéma, il connaît bien puisque dès son plus jeune âge, il passe ses journées dans l'établissement de ses parents et se gave de double-programmes. C'est dans cette salle, le Hollywood, en plein cœur d'Auckland, que vont naître ses influences, que ses futurs maîtres vont commencer à se démarquer : **Evil Dead, Brian De Palma, Zombie de Romero, Alfred Hitchcock**. Des références bien assimilées qui lui permettent de jouer avec ses genres, d'en détourner les clichés pour en faire de simples éléments de narration, sans tomber dans les stéréotypes. «*Je voulais avant tout faire un film novateur, quelque chose qui n'aurait jamais été vu. Seven et la nouvelle version de Roméo et Juliette sont ces deux films qui m'ont le plus marqué récemment, parce qu'ils n'appartiennent pas vraiment à un seul genre. Pourquoi ne pas associer l'univers de Shakespeare à celui d'une comédie musicale ? Ou encore tourner un vrai western horrifique ? C'est ce que je voudrais faire avec The Ugly : mélanger plusieurs genres sans les dénaturer*» continue le réalisateur qui, avec près d'un million et demi de dollars en poche, s'en va tourner cette confession d'un serial-killer, croisement entre le thriller psychologique et le film d'horreur pur et dur. Mais n'allez pas croire que The Ugly est un remake du «politiquement correct» **Le Silence des Agneaux** ou une pâle copie de l'underground **Henry Portrait of a Serial Killer**, car c'est un film unique et personnel que Scott Reynolds a mis en scène.

Simon Cartwright (Paolo Rotondo) un serial-killer hanté par sa mère

Son personnage principal, le «Ugly», c'est Simon Cartwright, un assassin méthodique et précis, dont les victimes, égorgées au rasoir, ne présentent pourtant aucun point commun entre elles. Mentalement très instable, Simon n'est pas jugé mais enfermé dans un institut psychiatrique des plus sordides pour cinq ans. La jeune et célèbre Dr Karen Shoemaker est chargée d'aller l'interroger, en fouillant dans ses pensées, pour témoigner de son évolution. Simon est-il guéri ou incurable ? Commence alors un terrifiant voyage dans le passé de Simon, qui pourrait bien avoir de fâcheuses répercussions sur le présent, surtout que le «ugly» se dit poussé à commettre ses crimes par d'étranges visions.

Le point de départ est simple mais terriblement efficace puisque le réalisateur décide d'affiler son sujet sous forme d'un véritable face-à-face, un peu à la manière des films à suspense des années 70. D'un côté, Simon Cartwright, un assassin au visage angélique et à la voix douce, et de l'autre Karen Shoemaker, psychologue déterminée, obstinée et limite agressive. Pour les interpréter, Scott Reynolds choisit deux nouveaux venus, Paolo Rotondo et Rebecca [illegible]. [illegible] Il a apporté de [illegible] et posé alors que tous les autres acteurs jouaient [illegible] frénésie de manière retenue. Rebecca m'a séduit par son charisme. Elle paraît innocente mais a plus d'un tour dans son sac. Lorsque on le voit, on sait qu'elle est prête à tout pour arriver à ses fins, même à utiliser les ruses les plus vicieuses pour lui tirer les vers du nez.

Le Dr Shoemaker pose les questions et Simon y répond. Autour de cet axe, les personnages se dévoilent peu à peu. L'histoire se construit nourrie par de nombreux flashes-back se déroulant sur plusieurs unités de temps qui viennent retracer la vie de Simon depuis son enfance, ainsi que par de nombreuses scènes de «rêve dans le rêve» où Simon s'amuse à fantasmer les sévices qu'il aimerait faire subir à Karen. De son côté, Karen essaie d'anticiper les éventuelles réactions de Simon si elle devait lui faire confiance et le libérer des menottes qui le clouent à sa chaise. La construction du film prend alors une tournure loin d'être linéaire, mais qui reste toujours logique. Un tour de force !

S'appuyant sur une mise en scène travaillée, calme ou frénétique, servie par des effets empruntés au générique de **Seven**, **The Ugly** déborde de trouvailles visuelles. Comme choisir pour couleur prédominante un bleu glacial, éclairé par des néons agressifs, qui vient renforcer le sentiment de malaise qui plane de façon incessante sur le film et transforme l'hôpital psychiatrique en véritable morgue. Ou encore transformer le rouge habituel du sang en un noir plus sombre que de l'encre de chine. «*Nous avons fait ce choix parce que dans [illegible] de Simon qui baigne dans une couleur monochrome et pas représentative du tout au long. Pour que les spectateurs ne voient pas que je suis délibérément [illegible] utilisé le rouge pour les costumes*» plaisante le réalisateur qui n'hésite pas non plus à enrichir son film de nombreux détails, «*que vous ne remarquerez qu'à la seconde, troisième, voire quatrième vision. Regardez bien l'image [illegible] quelques secondes avant [illegible] de la séquence. Vous y verrez [illegible] un petit [illegible] dans [illegible] Entre [illegible] et [illegible] du Dr Marcus [illegible] qui [illegible] [illegible] [illegible]

SCREAM 2

On ne change pas une équipe qui gagne. Le réalisateur Wes Craven, le scénariste Kevin Williamson, les comédiens Neve Campbell, Courtney Cox et David Arquette remettent le couvert dans cette suite directe au film de terreur le plus rentable de l'histoire du cinéma. Un deuxième grand cri d'horreur donc...

Personne, pas même Madame Soleil ou Elizabeth Tessier en France, n'aurait prédit un tel succès à **Scream** avant sa sortie. Pour un budget de quinze millions de dollars, le thriller d'épouvante de Wes Craven en rapporte plus de 100 rien qu'aux Etats-Unis. Impressionnant. Quelques jours après, *Miramax* décide de ne pas attendre pour mettre sa séquelle en chantier. A une vitesse foudroyante, **Scream 2** est écrit et réalisé. Sur les écrans, il explose les recettes de l'original. Tout simplement effarant. Unique dans les annales de la terreur cinématographique.
Clone estampillé épouvante de Quentin Tarantino, Kevin Williamson poursuit triomphalement son Monsieur Cinéma du genre en reprenant tous les protagonistes qui ont survécu au premier. Sidney Prescott (Neve Campbell) pour commencer. Dans ce **Scream 2**, elle quitte les lieux du crime, Woodsboro, pour un patelin jumeau. *«Sidney part le plus loin possible. Dans le Midwest. Elle veut simplement disparaître, se faire oublier»* souligne Kevin Williamson. Evidemment, arrive ce qui doit arriver. Un nouveau tueur masqué décime son entourage, ses potes, deux ans après. Quoi de plus normal dans une séquelle ?
*«D'accord. **Scream 2** est la suite de **Scream**. Il ne s'agit pas pour autant de la répétition de la même intrigue, mais d'une nouvelle histoire dans la continuité de la première. **Scream** s'ouvrait donc et s'achevait. Celui-ci prend une tournure plus cinématographique pour Sidney»* poursuit Kevin Williamson.
Sidney / Neve Campbell n'est cependant pas la seule à reprendre du service. Reviennent également le flic Dewey Riley (David Arquette) qui, à hasard, décroche le poste de responsable de la sécurité sur son campus, et la journaliste Gale Weathers (Courtney Cox). Opportuniste jusqu'au bout des ongles, la reporter de choc publie un livre relatant l'aventure partagée avec Sidney. «Stab». Porté à l'écran, «Stab» donne un téléfilm avec Tori Spelling. A peine est-il diffusé qu'une nouvelle vague de meurtres atroces décime les rangs étudiants. Les deux premières victimes rendent leur dernier souffle à l'avant-première de **Stab**, dans le cinéma même qui le présente. Exit donc Jada Pinkett qui meurt lardée de coups de couteau au milieu de moutons hurlant pour s'amuser. Parmi les tueurs de carnaval, il y a bien sûr le vrai, totalement chocogato chez les clones. Un film dans le film, un petit jeu qui amuse beaucoup Kevin Williamson. Autant que les références cinéphiliques dont il reprend scrupuleusement la formule, citant au passage d'obscures séries B d'horreur se déroulant sur des campus. Des choses comme **Le Bal de l'Horreur**, **The Dorm that Dripped Blood**, **The House of Sorority Row**... Les connaisseurs apprécient l'étendue de la culture de Kevin Williamson et se prennent à deviner les pistes à aligner les suspects.

Sidney (Neve Campbell) et Gale (Courtney Cox) : l'épouvante militie pour le féminisme

Qui l'assassin de **Scream 2** ? Passent leur à tour pour coupable Dewey Riley, Cotton Weary, accusé à tort du meurtre de la mère de Sidney dans l'original, Randy, le cinéphile de films d'horreur. Sa vengeance. Stab, bien sûr. Ou Gale Weathers, qui brandit une ancienne amie disparue. Neve Campbell, tout d'autant plus qu'elle ignorait tout de son tir de l'intrigue sur le plateau. *«Les cinq dernières pages lui seront données aux répétitions après six semaines de travail. Quant au passage où l'intrigue se dénoue enfin, ils n'en ont pris connaissance que la nuit précédant son tournage»* Une méthode efficace puisque toute l'équipe technique et les acteurs misent de gros paquets de dollars sur l'identité de l'assassin au masque coulant. *«Nous avons eu le droit à toutes les suppositions imaginables. Personnellement, en pariant sur le numéro cinq, j'ai perdu beaucoup d'argent»* gémit Jerry O'Connell, l'un des comédiens. Une chose est donc sûre : ce n'est pas lui qui incarne le tueur.
«Ce scénario a été écrit contre la montre» explique Kevin Williamson, *«je ne m'en plains pas car je travaille mieux lorsque je suis sous tension. En trois semaines, j'écrivais deux scénarios de films par Wes Craven. Aujourd'hui, avec deux ans d'intrigue en plus, **Scream 2** aurait été envoyé avant même que la première soit tournée»* Il y en aura un troisième. Ce que confirme Wes Craven : *«**Scream 2** se place naturellement en élément d'une trilogie. Il ne s'agit pas pour moi de demander au même acteur de revisiter les mêmes gags. Un film d'auteur, dans lequel personnage de Sidney et observateur de ses réactions face aux meurtres qui la ciblent représente un vrai défi. Je n'ai pas encore participé à **La Revanche de Freddy**, le deuxième **Nightmare on Elm Street**, le seul que n'avait pas tourné **Scream 2**»* Pas au point d'embrayer sur un troisième cependant, puisqu'il paraît presque certain aujourd'hui que Kevin Williamson reprendra le flambeau. Un avancement bien mérité.

Marc TOULLEC

Scream 2 ne sortira pas en salles avant le mois de juin prochain.

GERARDMER - FANTASTICA'ARTS - 1998

FOREVER

le comte des contes

NICK WILLING

Nick Willing est un débutant très expérimenté. Avant de réaliser ce premier long métrage, il tourne plus de 80 spots publicitaires, 50 vidéo-clips, une série TV comique... Passionné par l'animation depuis sa plus tendre enfance, il boucle son premier court métrage à 15 ans. Après quoi, il suit les cours de l'Ecole Nationale de Cinéma et de Télévision. Bardé de récompenses et de distinctions pour ses clips et ses publicités, Nick Willing travaille actuellement à une série TV d'après H.G. Wells et à DOCTOR SLEEP, un thriller. Surnaturel bien sûr...

Croyez-vous aux fées ?

Oui, dans un certains sens. Je ne crois cependant pas qu'il soit essentiel de croire aux fées pour réaliser un film comme Forever. Il faut néanmoins avoir foi dans les émotions qu'elles véhiculent. Les fées elles-mêmes doivent avoir un sens, une présence. Chacun de nous doit pouvoir s'identifier. C'est par l'intermédiaire des fées que **Forever** explore les croyances. Elles permettent de comprendre comment un homme après la disparition de celle qu'il aimait, perd sa foi en Dieu et oriente sa spiritualité vers d'autres horizons pour pouvoir revivre. Finalement, **Forever** n'est pas si différent que ça d'**Aux Frontières du Réel**. Cette série explique qu'en cette fin de siècle, nous avons besoin de croire en quelque chose. Aux extraterrestres, aux fantômes... Une nécessité afin de ressortir du fossé de la crise, du marasme spirituel. **Forever** se déroule au lendemain de la Première Guerre Mondiale. Pour avoir perdu des êtres chers, les gens cherchèrent alors désespérément à investir leurs croyances dans d'autres entités que les institutions religieuses, que l'Eglise qui contribua à envoyer tous ces hommes au feu. Ces hommes se sont ensuite dits que les fées, n'appartenant à aucun culte, à aucune religion, constituaient une alternative intéressante. C'est d'une certaine manière, ce qui se produit aujourd'hui. Détachés des cultes traditionnels, les gens s'accrochent à de nouvelles thèses, de nouveaux phénomènes. D'où la prolifération des sectes.

Peut-on affirmer que *Forever* est un film religieux ? Quand il est question de l'au-delà, c'est inévitablement le cas.

Charles Castle (Toby Stephens) et Anne-Marie (Rachel Shelley) : une love story au-delà de la mort

Charles Castle et le révérend Templeton (Ben Kingsley) : rivaux en spiritualité

Non. S'il est vrai que Charles Castle, le héros, perd sa foi en Dieu, sa lutte intérieure ne concerne pas une religion, mais l'incertitude d'une vie après la mort. Très différent. Si vous prétendez que vous croyez en Dieu, les gens vous demanderont aussitôt en quel Dieu, de quelle confession vous êtes. Ainsi on en arrive toujours à se disputer, à défendre farouchement ses convictions, sa version des choses. Dans Forever, je n'avais aucun désir de débattre là-dessus, de polémiquer sur le sujet. Je voulais simplement décrire un homme qui, traumatisé par la mort de sa femme, perd toutes ses croyances, ses certitudes. Au point même qu'il combat sa foi en Dieu. Les fées lui apportent la réponse qu'il recherchait. Notamment parce qu'elles sont à la fois des mythes spirituels et des êtres humains. Elles forment un trait d'union entre deux mondes. Ce sont des anges vivants. Pas des anges chrétiens cependant, mais les anges de l'univers chaotique, sauvage et anarchique de la forêt. Pas de risque, ainsi, qu'il y ait amalgame entre ces créatures surnaturelles et une religion.

Les fées de *Forever* sont-elles issues d'une mythologie en particulier ou universelles, citoyennes des légendes du monde entier ?

J'ai dû tout lire sur le sujet pour arriver à la conclusion qu'il n'existait aucune explication tangible à leur apparition dans les légendes des quatre coins du monde. Il existe en fait des milliers d'explications. J'ai ainsi dû imaginer la mienne, connecter à un débat qui me tient à cœur depuis longtemps : le rapport entre la foi et la science. En me documentant, je me suis aperçu que des fées, il y en avait dans toutes les cultures passées et actuelles de cette planète. Où que vous alliez, vous trouverez d'étranges représentations de ces créatures. Les plus populaires restent bien sûr les fées celtiques, présentes en Irlande et en Bretagne par exemple depuis une ère antérieure à la chrétienté. Je ne crois cependant pas qu'il soit nécessaire d'avoir des racines celtiques pour illustrer des histoires de fées. Etant moitié anglais, moitié portugais, je ne présente pas cette qualité.

Sur quelle base littéraire s'est établi *Forever* ? Dans le film, vous mettez en scène Conan Doyle, le père de Sherlock Holmes. Ce n'est pas par hasard...

Beatrice Templeton (Frances Barber) : quand une épouse de révérend se met à croire aux fées

Il existe de nombreux livres sur le sujet, dont celui de Steve Szilagyi que nous avons librement adapté. Il y aussi ceux de Conan Doyle bien sûr, mais surtout celui d'Edward Gardner. Il relate l'histoire vraie de deux adolescentes qui, en 1917, inventent leur propre fée. Forever s'écarte immédiatement de ces incidents réels, de ces faits authentiques, anti-dramatiques. Je recherchais l'effet contraire. La possibilité d'aller au-delà des explications rationnelles, habituelles. Je me suis demandé : « Qu'y-a-t-il derrière le voile ? Si nous croyons en la Science et rien qu'en la Science, est-ce à dire que rien d'autre n'existe ? » C'est ainsi que j'ai progressivement pris la décision de tourner un film sur le désir et la volonté de croire en quelque chose d'autre. Mais la foi en la Science est la même que la foi en Dieu. Plutôt que de raconter une histoire sur le conflit opposant les deux croyances, j'ai préféré faire leur synthèse.

Vos fées, vous n'en faites pas des créatures asexuées. Bien au contraire.

L'aspect des fées est une évidence. Elles appartiennent à fois au monde des morts et au monde des vivants. Je tenais donc à ce qu'elles aient un aspect de cadavre vivant. Ce sont également des créatures sauvages, des êtres directement issus du Jardin d'Eden. C'est pourquoi elles devaient être totalement nues. Il aurait été stupide de les habiller à la mode, de les montrer emmitouflées dans de petites fleurs, coiffées de tubercules. Je tenais également à ce que ces êtres, malgré leur origine surnaturelle, nous ressemblent physiquement. Qu'il y ait chez eux des gens beaux, mais d'autres qui le sont nettement moins, avec des rides, de gros ventres... Je regrette que Forever soit interdit aux moins de 15 ans en Grande-Bretagne sous prétexte qu'il y ait quelques nudités. Pourtant, les enfants l'adorent. Je ne crois pas que cette nudité constitue un problème en France.

Le plus discret des personnages de *Forever* n'est certainement pas ce gigantesque arbre autour duquel s'articule tout le scénario...

Cet arbre est un protagoniste silencieux qui prononce des mots par milliers. Il représente un escalier qui, même vers l'autre monde, l'allait aussi qu'il soit gigantesque, qu'il donne l'impression qu'en grimpant à ses branches on puisse accéder au Paradis. C'est pourquoi Charles Castle, les fillettes Templeton et leur mère tentent de l'escalader. Au sommet, ils aperçoivent le nid des fées et nourrissent l'espoir, qu'une fois à l'intérieur, ils seront enfin au Paradis. En fait, nous avons fabriqué la réplique d'un arbre vieux de 500 ans de la forêt de Gilford. Nous ne pouvions décemment pas l'abattre pour les besoins du film car, ici en Grande-Bretagne, les arbres bénéficient de la même considération que les immeubles classés, les monuments historiques. Ils font partie du patrimoine national. Reste que notre modèle original va prochainement être achevé : il est malade, atteint de Honey Fungus, qui est également le nom que les druides donnaient aux vers à bois avec lesquels ils faisaient leur potion magique. Ironiquement, comme le veut la légende, cet arbre est un authentique arbre à fées. Une étrange coïncidence, non ?

Votre film n'a pas bénéficié d'un budget important. Pourtant, ses effets spéciaux rivalisent avec ceux d'*Industrial Light and Magic*, des grosses productions américaines...

Même si nous avons utilisé un logiciel pour assembler les différents effets spéciaux, je n'ai pas tenu à des images trop réelles des fées. Je ne tenais pas à ce que l'enveloppe humaine de leurs interprètes ressorte à l'écran. Je voulais qu'à leur contact Charles Castle ignore dans quel monde il se trouve précisément. Le mérite des effets spéciaux revient surtout à Ron Mueck. Il a eu cette brillante idée : filmer les créatures surnaturelles dans de gigantesques bassins d'eau, pour que leurs cheveux flottent dans un mouvement perpétuel, et ceci devant des écrans verts. C'est une technique dite de superposition des images directement héritée de George Méliès, de l'époque de l'action de Forever par conséquent. Les ailes, nous les avons filmées à part. Mais, même laborieux à mettre en place, les effets spéciaux n'ont pas constitué la tâche la plus dure du film. Pas plus que le tournage à proprement parler, même si la pluie nous a causé quelques désagréments. En arrivant sur le plateau, j'étais totalement imprégné de l'histoire, j'en connaissais tous les tenants et aboutissants, jusqu'à la couleur de la chemise de nuit des enfants. En amont, j'ai passé deux ans et demi à écrire Forever en compagnie de Chris Harrald. Toute ma douleur, toutes mes souffrances, je les ai mises dans la rédaction de son scénario.

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**
(Traduction : **Sandra VO-ANH**)

opinion

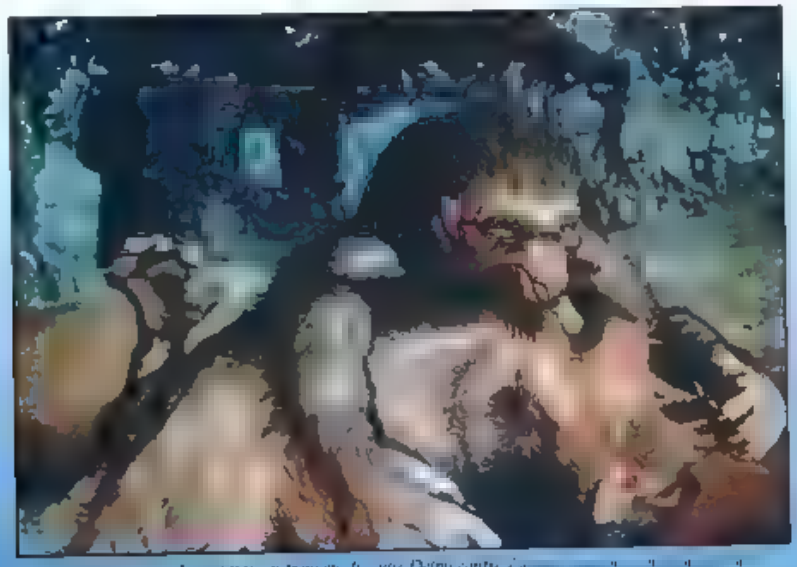
SUR UN ARBRE PERCHÉ

LE LOUP-GAROU DE PARIS

Il a fallu une quinzaine d'années pour que LE LOUP-GAROU DE LONDRES fasse un émule à Paris, un apôtre américain qui partage les mêmes déboires, entre rigolade, love-story et gore qui tâche. Bref, le temps passe, les effets spéciaux évoluent et les réalisateurs cèdent leur poste, mais les bonnes formules demeurent malgré la volonté affirmée de l'héritier de changer les meubles et le papier peint...

Andy (Tom Everett Scott) et Séraphine (Julie Delpy) : un couple en pleine crise

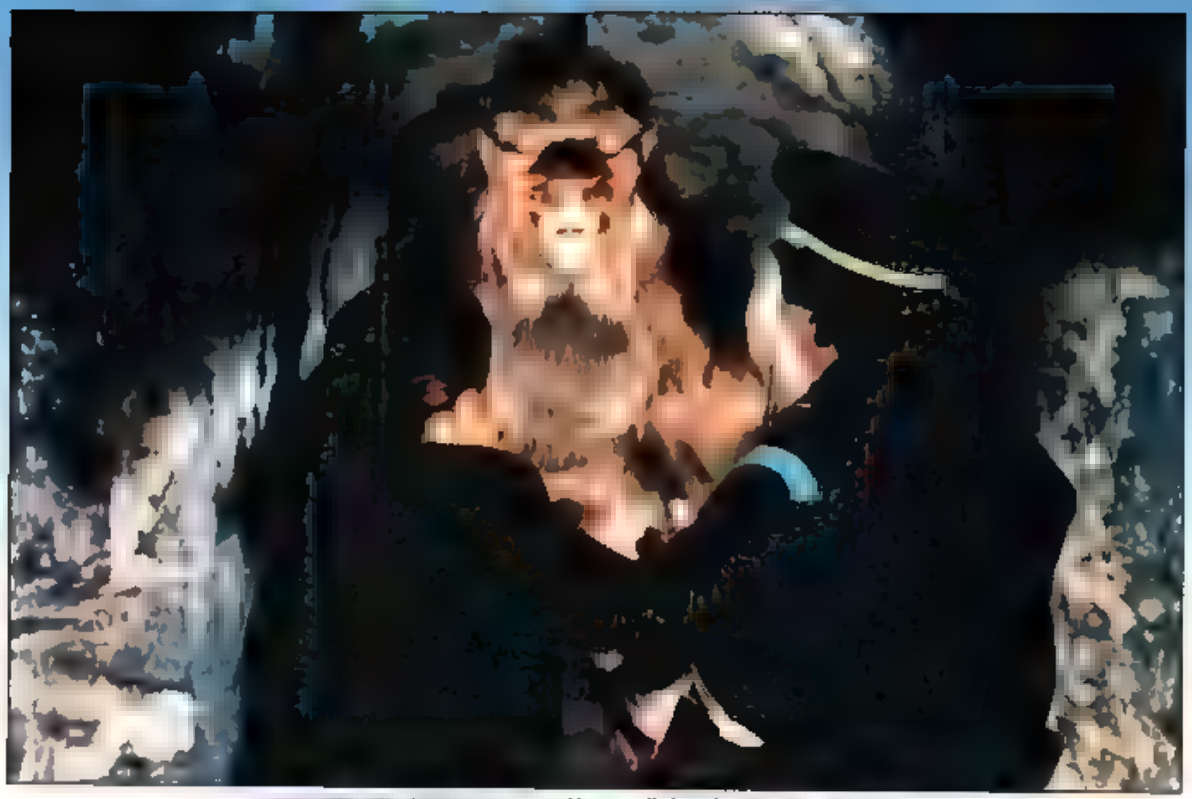
Des années que le projet d'une séquelle au **Loup-Garou de Londres** traîne sur les bureaux. Des années qu'elle est régulièrement reportée pour de sombres raisons de financement et de scénario jugé bancal. Sur son script le réalisateur de l'original, John Landis, s'est depuis longtemps assis. «*Pendant six ans, PolyGram a travaillé sur le projet et, dans le but, a engagé cinq équipes de scénaristes et deux réalisateurs. Évidemment John Landis dans un premier temps, puis Marco Brambilla de* **Demolition Man**. *Tout ça a coûté environ un million de dollars. Déçus par tous les manuscrits présentés, les gens de PolyGram n'ont jamais mis le projet sur le marché afin de compléter son financement*» témoigne Anthony Waller heureux lauréat de la réalisation de cette suite retardataire. Un temps pressenti pour **Alien, La Résurrection**, Anthony Waller obtient ce poste grâce aux garanties que présente son premier film **Témoin Muet**, thriller très efficace dans sa première moitié et couillon dans la seconde. Un jeune réalisateur plutôt doué quoique. Peu soit amoureux de cinéma et du **Loup-Garou de Londres**. «*J'aime le film et je n'irais à en pour la suite sur ses écrans*» justifie-t-il. «*Pas question cependant que je souffre sur le placard des pressions d'un puissant producteur. Je voulais bénéficier de la plus totale autonomie artistique. Comme ce fut le cas pour* **Témoin Muet** *qui fut pratiquement tourné dans le secret. Mon partenaire Richard Cavas et moi avons donc racheté les droits du film à PolyGram afin d'en faire ce que bon nous semblait. Valait mieux, car plus la mise en route d'un projet est complexe, longue, moins sa concrétisation est agréable, il était donc préférable de remettre le compteur à zéro.*»



Loup-garou et sa transformation au terme du long Duel contre [illegible]

«*J'ai pensé que des explications pseudo-scientifiques à la condition de tout garou constituaient un bon point de départ*», poursuivit Anthony Waller. «*Si le héros n'a soit pas de psychanalyse, pourquoi pas ? Vous trouverez bien quelqu'un à qui vous dirait d'explorer le thème des métamorphoses sous ses voiles de mystère. Selon la légende, la transformation n'est possible qu'en cas de pleine lune. L'adrénaline monte et la bête se réveille. Que se passerait-il si quelqu'un mettait au point un sérum qui autorise les plus bestiaux à se transformer à n'importe quel moment, même pendant la journée ? Ce serait un autre monde, un genre de métamorphoses au moment voulu, pleine lune ou pas !* Ces possibilités offrent de nouvelles possibilités aux règles désormais traditionnelles du genre. Attention, on ne peut pas faire n'importe quoi car, pour préserver la tension et créer une histoire crédible, il faut tenir compte de certains paramètres.

Fort d'un concept qui mêle le traditionnel et les initiatives nouvelles, Anthony Waller se lance dans l'aventure hasardeuse de la séquelle de l'un des films les plus populaires du genre. Exercice de haute voltige. À l'image de son héros, Andy, qui, avec ses potes Chris et Brad, vient à Paris dans le seul but de sauter à l'élastique du sommet de la Tour Eiffel. De nuit, ils s'introduisent clandestinement dans le monument. Pendant que ses amis vident quelques bouteilles



Le Loup-Garou de Paris offre le loup-garou. Une nouvelle étape dans [illegible]

de vin, Andy se prépare. Il saute certes, mais pas exactement comme il l'aurait souhaité. Il saute pour rattraper en pleine chute une mystérieuse candidate au suicide (Julie Delpy). Il la sauve à quelques centimètres de la pelouse, remonte brutalement, se retrouve à l'hôpital où la belle inconnue exerce sa profession d'infirmière. Séraphine qu'elle s'appelle. Amoureux, Andy la colle, la retrouve et la séduit. Pour son plus grand malheur : la belle est une bête. Pas bien méchante cependant car, plutôt que de se transformer en loup-garou et de mordre sauvagement ses contemporains, elle préfère se laisser enfermer dans une cellule. Elle en sort pour courir au secours d'Andy, invité à une fête du Club de la Lune par le ténébreux Claude (Pierre Cosso). Un piège puisque, les portes refermées, les hôtards serviront de casse-croûte à quelques affamés loups-garous. Andy s'en sort, mordu à la cheville cependant. Pèse désormais sur lui la malédiction du lycanthrope. De façon insidieuse d'abord, à travers un appétit féroce de viande rouge, une ultra-sensibilité aux bruits. La première pleine lune arrivée, Andy se transforme dans le cimetière du Père Lachaise où il poursuit une très chaude touriste américaine pendant qu'un maladroit flic français, genre Inspecteur Clouseau, l'épie.

Le Loup-Garou de Paris est le plus [illegible]. C'est-à-dire où on passe du tout au tout, d'une atmosphère mélange de fantastique, d'horreur et d'humour, de suspense et de drame, d'effets spéciaux et de gags. Bien sûr, les responsables de marketing prétendent qu'on est hybride, ne sait comment étiqueter le bouzin. Pas l'un ni l'autre, un tout, un monde à part entière, un film singulier, ses effets, ses gags, ses [illegible] qu'on connaît sont le [illegible] attend pas à aller.

N'était-ce pas déjà le cas du Loup-Garou de Londres ? De l'humour, il y en avait, effets spéciaux gore pour bien le souligner. De l'humour aussi, une patache très souvent. Anthony Waller s'y conforme dans deux ou trois scènes parmi les plus réussies de cette séquelle. Dans [illegible] préservatif tombe en se dégonflant comme une baudruche dans la tasse d'un consommateur body-buildé de café. Dans l'autre, astucieuse combinaison de franche rigolade et de grand-guignol, la morte-vivante Amy perd un œil, sous la pression de l'air, en sifflant entre ses doigts. Corse, John Landis apprécierait certainement.

« Que je le veuille ou non, Le Loup-Garou de Paris se mesure au Loup-Garou de Londres. Disons plutôt avec le souvenir que j'en ai laissé dans les mémoires. Franchement, le retour aujourd'hui déçoit un peu. Je ne crois pas que tes gens qui le redécouvriront y retrouveront les sensations d'antan. Il sera pris à s'éloigner des films cultes. Aucune importance pour moi. De l'original, j'ai juste conservé le mariage de l'humour, du suspense et de l'horreur, mais orienté dans une autre direction. » Des propos un tantinet tumeurs car, à quelques détails près, son film est le remake de celui de John Landis. On s'envole d'une capitale à l'autre, mais les dîtes passent allégrement la barrière douanière : c'est ainsi que le héros Andy, côtoie des zombies en charpie, comme son prédécesseur des zombies que seul on peut voir. Le reste est à avenant en dépit de la volonté affichée d'Anthony Waller d'aller voir ailleurs.

Si existe un domaine où **Le Loup-Garou de Paris** diffère du **Loup-Garou de Londres**, c'est bien celui des effets spéciaux. Fini les prothèses gluantes, les marionnettes grandeur nature manœuvrées par des systèmes de câbles et de télécommande. Enfin, pas tout à fait selon Anthony Waller. *« Si nous avons eu recours aux mêmes techniques, nos effets spéciaux auraient été une réplique exacte de ceux de Rick Baker. Dans le but de retrouver les mêmes sensations, nous avons opté pour les technologies modernes, associées à d'autres, plus anciennes. De même que les monstres « obtiennent » l'homme, le lion pour la crinière et le loup pour la course rapide, les effets spéciaux utilisent ce qu'il y a de mieux dans chaque méthode. »* Probablement vrai dans le détail, mais à l'écran les images de synthèse tiennent la vedette. *« Jadis, les loups-garous avaient souvent l'air ridicule. Difficile de rendre convaincant, effrayant un comédien qui portait une peau synthétique. L'un des très rares à y être parvenus, c'est justement Le Loup-Garou de Londres. Reste que ces effets qui [illegible] considérablement la palette des mouvements. Le monstre ne pouvait pas y courir sur de longues distances, ses effets spéciaux digitaux peuvent par contre le permettre. Nos loups-garous rampent, sautent, surgissent d'une fontaine, se redressent. »* Et Anthony Waller, fier comme un coq, de se féliciter de cette première dans l'histoire du cinéma fantastique. De l'avènement du premier lycanthrope en image de synthèse ! Le film se paie pas moins de 40 plans les mettant en situation. Certaines séquences comptent pas moins de trois créatures boudissantes dans le même plan. *« Le plus intéressant dans l'aspect des monstres c'est le poil. Sur certaines parties du corps, ils poussent droit. Sur d'autres, ils sont du genre ondulé. Très très difficile de faire en sorte qu'ils bougent. Surtout que chaque poil est traité séparément dans sa longueur, ses nuances de ses teintes et l'entre portée sur la peau. Il fallait impérativement que chacun de ses poils bouge au même rythme que celui qui les porte. »* intervient Bruce Walters, un très méticuleux ancien technicien d'*Industrial Light and Magic*. A lui la partie agréable du boulot. A un autre, le comédien-danseur Thomas Kuhnen, de souffrir le martyre dans les rares images où une marionnette vivante se substitue à l'animation infographique. *« Claustrophobe, je ne tiendrais pas un instant dans la combinaison d'un loup-garou. Une fois, j'ai dû y rester 12 heures d'affilée. Une authentique épreuve de courage et d'endurance avec équipe grillée à la baïka-qualité, c'est-à-dire de sorte que dans le costume, il fait plus chaud que dehors. Quand on sait que le dehors, pas [illegible] Dans une combinaison regorgeant d'accessoires, une chaleur suffocante, le panorama déjà décrit, on imagine qu'il n'y a pas mieux que le sommeil dans cette position pour qu'il des crampes apparaissent. Une fois, je me suis endormi et à mon réveil, j'ai été littéralement pris de panique ! »* Interpréter un loup-garou à l'ancienne, c'est tout de même plus méritant que de cliquer une souris devant un écran.

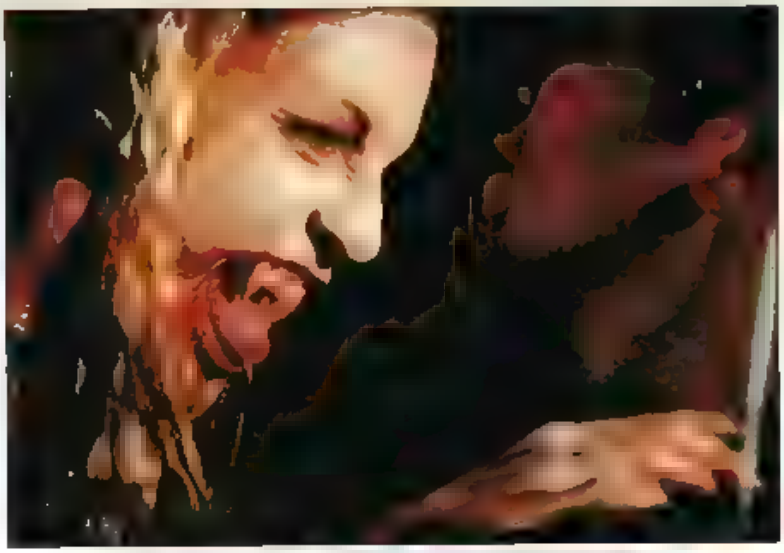
Marc TOULLEC

Le Loup-Garou de Paris sortira en France le 29 avril prochain.

GRANDMER - FANTASTICARTS - 1998

VAMPIRES

Après l'échec du blockbuster LOS ANGELES 2013, John Carpenter avait besoin de sang neuf. Quoi de mieux dans ce cas qu'un budget modeste et une histoire de vampire ? Entre western et fantastique gothique, l'un des cinéastes les plus précieux du fantastique revigore un mythe par la radicalisation du comportement des chasseurs et des chassés.



«J'ai toujours voulu tourner un film de vampires» déclare John Carpenter. Pour ce cinéaste spécialisé dans le fantastique quoi de plus normal que de s'essayer à l'un des mythes les plus forts du genre ? «On m'a proposé l'adaptation de ce roman «Vampires» et j'y ai trouvé des choses que j'avais toujours aimées à l'écran. Il se déroule dans le sud des États-Unis et présente de nombreuses similitudes avec le western. Il m'a donné la possibilité de réaliser un film de vampires très différent de ceux que l'on connaît - A l'époque je n'ai pas vu *Aux Frontières de l'Aube* de Kathryn Bigelow, autre déclinaison western moderne du mythe du vampire - au lieu de montrer un lord européen qui débarque dans un petit village, je voulais montrer des chasseurs professionnels de vampires» apporte James Woods. «Vous trouvez là des morceaux de Leone en hommage à John Ford, Sam Peckinpah et Howard Hawks». Au cinéphile vigilant il convient d'ajouter :

«Il serait dommage que tous les films de John Carpenter aient des [illegible] qui n'ont à son égard la prévenance

le plus montre de chasseurs professionnels de vampires» apporte James Woods. «Vous trouvez là des morceaux de leones en hommage à John Ford, Sam Peckinpah et Howard Hawks». Au cinéphile vigilant il convient d'ajouter :

«Il serait dommage que tous les films de John Carpenter aient des [illegible] qui n'ont à son égard la prévenance

Sandy King, «Si vous jetez un œil, du cadre de l'époque, cette étendue aride aux yeux. Dans le cas présent, remplacez les vampires par *Rio Bravo* d'Howard Hawks et vous verrez que John Carpenter marche pas à pas sur les traces de ses idoles du western». Et Sergio Leone alors ? Son ombre plane sur Vampires, au moins aussi imposante que celle de Sam Peckinpah dont John Carpenter emprunte les protagonistes débraillés, ni foncièrement bons ni foncièrement mauvais. «En définitif, vous retrouvez ici cette dualité entre les bons et les méchants. Une dualité plus ambiguë que de coutume cependant» précise John Carpenter. «Vous retrouvez dans les humains, affrontant les créatures à la nuit, la tentation retorde de se faire accepter de la soif de sang. Toutes les caractéristiques [illegible] ne diffèrent pas essentiellement [illegible] des vampires [illegible] est nocturne, parce qu'il ne permettait de m'en approcher de plus près». Extraits de la première image de **Vampires**.

Dans un impeccable cinémascope, John Carpenter balaie une étendue semi-désertique. Un patelin paumé où s'élève seulement une bicoque délabrée. Aucune âme ne pourrait y vivre. Sauf celle d'un vampire. Manœuvrant dans le secteur Jack Crow et ses hommes, une véritable Horde Sauvage, avait son interprète, James Woods, plus sarcastique que jamais. Crow et son équipe repèrent les lieux, préparent le matériel et investissent la ruine avant d'exterminer une [illegible] de vampires. D'une manière si sauvage si inhumaine que Van Helsing passerait en comparaison pour un enfant de chœur. Aux grands maux les grands remèdes. A tout bombarder les chas-

seurs de vampires évacuent les lieux, laissant derrière eux quelques monticules de cendre. Pour fêter la victoire, tout ce beau monde se réunit dans un motel. On réquisitionne les putes locales, on fait le plein de whisky et d'autres substances, et la méga-teuf bat son plein. Jusqu'à irruption brutale de Valek, le maître vampire que Crow n'avait pu trouver dans la bicoque. Furieux, Valek extermine les prostituées et leur chevelure, le shérif, un prêtre. Seuls, Crow, son bras droit Montoya et la belle Katrina, une autre pute, parviennent à fuir. Enfin, tout est relatif puisque Katrina porte la marque du vampire : deux cicatrices au haut de la cuisse. Ce n'est pas par bonté d'âme que Crow et Montoya l'entraînent dans leur fuite. «*L'histoire de cette femme répond directement à la tradition humaine*» remarque précise John Carpenter. «*Il faut environ quatre ou cinq jours pour que le virus se diffuse dans tout son corps et rende complètement malade celle qu'il a choisie. Elle pressent son intérêt porté pour Jack Crow et Montoya est mordue par Valek afin de la connecter télépathiquement avec lui. Sans se donner tout cela, c'eût été trop facile.*» Mieux que des caméras cachées

Le rôle de Katrina, John Carpenter le confie à Sheryl Lee, Laura Palmer de **Twin Peaks**, comédienne trop rare sur les écrans et interprète très assidue de **Pour Vampires**, elle se prive de nourriture «*Il fallait bien ça pour que j'entre de l'intérieur. J'ai agi de manière à ce que la faim me tenaille vraiment, que je ne puisse pas dire «je n'ai faim» mais «je veux ce morceau de viande». Comme je suis végétarienne depuis quatre ou cinq ans, ce devait réellement être un cri du cœur.*» se souvient une actrice que John Carpenter ne ménage pas. Jack Crow lui soulève sans délicatesse les lèvres comme s'il vérifiait le bon état de la mâchoire d'un canasson. Montoya la coupe, la traîne loin, très loin, la virginale et altière fiancée du vampire. «*Pour tenir le rôle de Katrina*» continue Sheryl Lee, «*je lu toute la littérature consacrée aux vampires. Mon ouvrage favori demeure «Zen and the art of slaying vampires». Le chasseur y est un vampire ce qui le rend d'autant plus efficace. Ce livre se présente sous l'aspect d'un voyage métaphysique concernant la lutte contre le vampire qui existe en chacun de nous. Quand les héros du film de John Carpenter chassent les vampires, ce sont eux-mêmes qu'ils chassent. Un truc spirituel dans la mesure où nous ne sommes pas uniquement constitués de lumière. Nous sommes et de la lumière et des ténèbres. Protéger ses ténèbres n'apporte rien, sinon un surcroît de pouvoir. Le vampire symbolise les instincts les plus primaires, tout ce qui est mauvais, tout ce que nous refoulons au plus profond de notre être. Mais les choses sont aussi surorganisé sans énergie vitale faim désir passion amour.*» Et la comédienne de disserter sur l'immortalité, le romantisme et la séduction des descendants de *Dracula*. «*S'il n'y a pas de sexe dans votre film de vampires, ce n'est pas vraiment un film de vampires*» ajoute John Carpenter. A juste titre

Jack Crow (Jon Bon Jovi) et Valek (Thomas Ian Griffith) : la confrontation finale

Du sexe il y en a donc dans **Vampires**. Via la personne bien proportionnée de Sheryl Lee. Via également Thomas Ian Griffith, interprète de Valek, prêtre félon vieux de 700 ans. «*Ce n'est pas une coïncidence si nous avons choisi les plus beaux, les plus grands et les plus agiles de tous les acteurs que nous avons pu trouver*» intervient Sandy King, productrice de John Carpenter de longue date. Sa compagne à la ville également.

Héros de nombreuses séries B d'action (**Crackerjack**, **Expressive Force**), Thomas Ian Griffith présente toutes les caractéristiques d'un digne héritier de Christopher Lee. A la différence que la partie animale prend nettement le dessus sur le versant aristocratique. «*Nos vampires ne sont pas séduisants du tout*» intervient James Woods. «*Ce sont des buveurs de sang de la vermine de nuisibles, ce sont de véritables monstres ! Il faut qu'on leur enfonce un pieu dans le cœur et qu'on les traîne à la lumière du soleil pour qu'ils s'y consument.*» C'est ce radicalisme dans la lutte que John Carpenter met en scène, ne lésinant pas un seul instant sur les créatures ensanglantées, les pieux comme des pelotes de soie d'épingles, les têtes tranchées à la hache et les combustions. Les chasseurs de vampires ont une dérogation pour se livrer sans restriction à la barbarie : un prêtre les bénit avant chaque descente dans les antres de la foule. Un signe de croix autorise toutes les atrocités. Ce que John Carpenter filme avec une suave délectation. Ce que Jack Crow commente de manière triviale par : «Ça ne me donne pas la gaule de tuer des vampires ?» Il s'adresse à un prêtre, un gentil qui apprend à changer son comportement en fonction des vampires qui ne sont pas les enfants du bon Dieu. Pas plus que les membres de l'équipe de Jack Crow, des brutes épaisses satisfaites de sévir en toute impunité. De tuer avec l'absolution de l'Eglise. «*Dans le groupe, Collin représente le privilégié*» décrit Sandy King. «*Il n'a rien d'un soldat. Rie nous complète parfaitement cette bande hétéroclite. Anthony est sexy, sportif, Deyo charismatique... Les interprètes de ces personnages sont des familiers des rôles de méchants. Très intéressant de les faire passer de l'autre côté de la barrière.*» N'était-ce déjà pas le cas de la majorité des interprètes de **La Horde Sauvage** ? **Vampires** s'accroche décidément de toutes ses griffes au cuir tanné du western

Marc TOULLEC

Vampires sortira le 22 avril ou le 13 mai sur les écrans

EVENT HORIZON

Dans les profondeurs de l'espace ne croisent pas exclusivement des explorateurs terriens, des aliens de toutes formes et des sondes en perdition. Peut s'y manifester une force, palpable uniquement si elle trouve une coquille à habiter. C'est le cas du vaisseau Event Horizon...

Weir (Sam Neill) sous l'emprise de forces occultes de l'Event Horizon

« *Au sneak-preview de Event Horizon, quelqu'un m'a envoyé «espèce de bâtard maudit». C'est exactement ce que nous avons d'entendre»* sourit jusqu'aux dents le réalisateur Paul Anderson. Dans **Mortal Kombat**, il mettait la pédale douce sur la violence, cible oblige. Pas dans **Event Horizon**, carrefour de la science-fiction et de l'horreur pure. Il se lâche totalement. *«Le genre, je le revendique. Je suis un fan du cinéma d'horreur, je n'allais pas me retenir en accédant à un projet de l'ampleur de Event Horizon»* continue le jeune (35 ans) cinéaste britannique. *«Un film de ce genre, je rêve d'en mettre en scène un depuis mes 12 ans. Event Horizon, ce n'est pas un film de science-fiction comme les autres. Bien sûr, il intègre nombre d'éléments inhérents au genre, mais il s'agit fondamentalement d'une histoire de fantôme, d'un thriller horrifique. Event Horizon relève davantage de L'Exorciste et de Shining que de Starship Troopers et Aliens. Il existe actuellement une forte demande du public en matière de films effrayants. Le succès des Scream le démontre»*. Regrettable que les chiffres du box-office ne soient pas contagieux. Si **Wes Craven** cartonne avec ses tueurs en herbe, **Event Horizon** se prend une belle veste aux États-Unis. Pour un coût de cinquante millions de dollars, n'en rapporte qu'une vingtaine. Fâcheux.

« *Dans l'immense majorité des films de science-fiction et d'horreur, le monstre apparaît au grand jour. D'où des types habitués de surhumains traqués par une créature indestructible. Ce n'est pas le cas dans Event Horizon»* explique à son tour le scénariste **Philip Eisner**. *«Nous nous écartons de ce concept pour essayer quelque chose de sensiblement différent. Ce nouveau quelque chose, la version dure, dépressive du Truu Noir, répond. Destiné à La Guerre des Étoiles. Un gros navet sidéral. Même topo à la base. Un vaisseau spatial disparaît sans laisser de trace. À l'époque, dans le cas présent, le Event Horizon, le premier de sa catégorie à dépasser la vitesse de la lumière, sept ans plus tard, après l'avoir opéré dans le secteur de Neptune, une expédition prend place à bord du Lewis & Clarke (le nom de deux explorateurs de l'Ouest américain), s'apprête à pénétrer dans le Event Horizon, constate qu'il n'y a aucun survivant. Quelque chose y a mal tourné. Le navire de l'appareil. Un cœur composé à la matière noire profond, inévitable menaçant. Il semble que les hallucinations qui harcèlent les secouristes du Lewis & Clark trouvent leur origine. Quoi qu'il en soit, ces cauchemars paraissent fort tangibles. Dangereux et mortels. Le seul qui s'en accommode à peu près est encore le Dr Weir (Sam Neill), ingénieur du Event Horizon, à bord duquel il a embarqué par le passé. Épaulé par le docteur Laurence Fishburne, car s'y tapissent, sur les coursives, d'horribles choses. «Ce serait une erreur que de donner un nom à ces choses», lâchera Philip Eisner. «Sachons que Event Horizon traite de l'inconnu. Il n'est pas question d'éliminer l'élément effrayant. Plus efficace, donc plus terrifiant, sera le film, plus il sera réussi. Le but premier, lorsque l'on réalise un film d'horreur, est de susciter la peur, de provoquer un malaise, voire la nausée. Le film parfait, pour chaque spectateur, est celui qui le fait vomir. Le film parfait, pour moi, est celui qui le fait vomir. Le film parfait, pour moi, est celui qui le fait vomir. Le film parfait, pour moi

DES FILMS TOUT DROIT SORTIS DE L'ENFER !

L'éditeur fou fête son...

HAXAN

5ème ANNIVERSAIRE !

NOUVEAU :

3615 HAXAN

INFOS-JEUX

VHS

- PLAYGIRLS 9 **
- PLAYGIRLS **
- SWEET SATAN *
- CAMP 731 *
- Richard Kern LIVE FROM NY **
- THE NETHER HORROR *
- VIBROBOY
- LE ROI DES MORTS *
- NEKROMANTIK 2 *
- SANTA SANGRE
- LE ROI DES SINGES (VF)

VHS

- NEKROMANTIK *
- INCREDIBLE TORTURE SHOW * (VO ou VF)
- COMBAT SHOCK
- ROCK'N'ROLL OVERDOSE *
- GENERATION X **
- ANGES ET DÉMONS
- CRIMINALS
- LA PLANTE QUI AIMAIT LES FEMMES *
- La vie Sexuelle de Romeo et Juliette * (VF)
- Les Courts de Roman POLANSKI
- LE PRINCE NEZHA (VF)

VHS

- VIOLENT SHIT 2 **
- HARDCORE 1 **
- HARDCORE 2 **
- TOKYO LOVE **

Bon de commande à renvoyer à HAXAN FILMS 18 rue des Peupliers - 92100 Boulogne-Billancourt
Tel.. (1) 46 21 23 93 - Fax : (1) 46 20 31 16

Je désire recevoir les cassettes suivantes VHS Secam (Livraison sous 15 jours)

Ci-joint mon reglement de _ F par ☐ cheque ☐ mandat

A l'ordre de Haxan Films.

Nom _____

Adresse _____

_____

Code Postal _____

Ville _____

** Je certifie être majeur

Signature

TITRES	PRIX
Port 30 F (gratuit pour + de 200 F d'achat)	
TOTAL	

VIDEO ET DEBATS

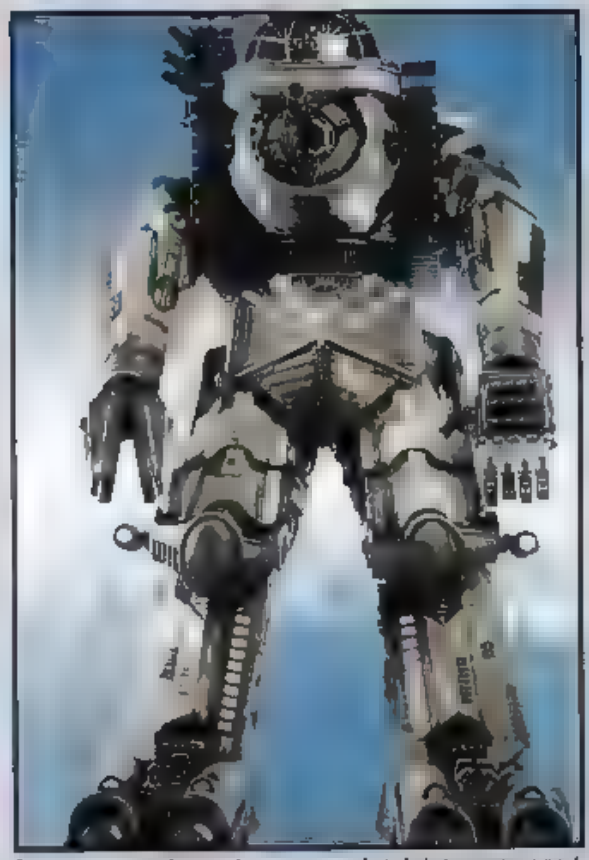
Par Marc TOULLEC

Chargée l'actualité vidéo fantastique en ce premier trimestre 1990. Chargée et fidèle aux mouvances traditionnelles. Tandis que le marché du manga continue de péricliter, les séries B qui pullulaient jadis dans les salles populaires pullulent désormais sous forme de cassette. Ces vidéos peuvent présenter un caractère rigoureusement anonyme (SPACE MARINES, ROBO WARRIORS) ou être frappées du sceau d'un nom illustre (Wes Craven, producteur de PEUR PANIQUE). Elles peuvent également sortir directement dans les solderies et les grandes surfaces comme LA SECTE DE BAY COVE et LA FILLE DES TÉNÈBRES, au préalable très discrètement diffusées à la Mixvision. Elles peuvent aussi remplir modestement mais efficacement leur contrat de divertissement (DARKLANDS, HÉMOGLOBINE). La vidéo, ça sert également à sortir des oubliettes des films perdus de vue. Utile dans le cas d'AVENTURES FANTASTIQUES. Pas franchement, sinon à titre de curiosité, pour LE MERVEILLEUX VOYAGE DE GULLIVER, une chose exhumée pour les fêtes.

ROBO WARRIORS

Ni plus ni moins que la séquelle du **RobotJox** de Stuart Gordon lequel figure d'ailleurs au générique de cette série B produite par le Philippin Carlo Santiago, spécialiste des sous-Mad Max et Rambo, associé avec un certain Lucas George (!). A la mise en scène, Austin en son bureau, réalisateur du thriller nucléaire **Réactions en Chaîne** initié par George Miller conjuguant la robotique gigantesque à l'occupation de la Terre façon *V*, **Robo Warriors** prend pour prétexte l'invasion des aliens Teridaxs qui imposent la loi martiale à toute la planète. Malheur aux vaincus sur qui les aliens très méchamment plaqué ces répressions judicieusement de résistance à leur autorité. Un seul homme sera en mesure de sauver encore la planète le héros déchu Ray Gibson. Son problème : il n'a guère envie de se battre depuis la mort de ses frères d'arme dans une embuscade. Gavé des histoires de son grand-père, l'adolescent Zach Douglas brave les interdits pour le convaincre de reprendre du service, de réactiver le Robo Warrior caché dans la jungle. Selon les lois qui régissent les planètes sous dictature, gagne un combo contre le champion terrestre piloté par ce dernier, dans les aliens colonisateurs se le tont un point d'honneur de planter. Pas évident car, dans les rangs humains, on ne peut plus haut encore un traître emploie en faveur de l'ennemi.

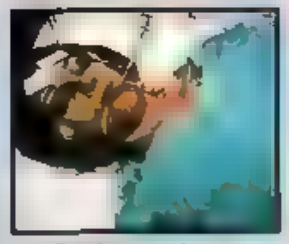
Un robot le sait : une ayrassemblable coulée d'acier



Dernier recours de l'espèce humaine : un robot géant aidé par un seul homme.

Robo Warriors reprend grosso modo l'intrigue de **RobotJox** à laquelle il ajoute simplement le moteur d'une présence extraterrestre. Seul intérêt de ce film : la relative assez minable sur le plan de la mise en scène et des dialogues, on lui accordera quelques séquences d'action plutôt bien troussées. Deux robots se castagnent copieusement dans l'arène des planètes. Ce moment de bravoure aux effets spéciaux parfois bricolés fait tache sur le reste. Réduit à une vingtaine de minutes à soi, il un compendium des scènes robotiques de navet attendrait un niveau acceptable.

Robo Warriors. Philippines. 1989. Réal. : Jim Kerry. Int. : James Remar, James Lew, James Tolkan, Kay Hawtrey, Dennis Coughlan, Tony Maikawich. Dist. : MGM/UA Diffusion. A notamment disparaît à la location.



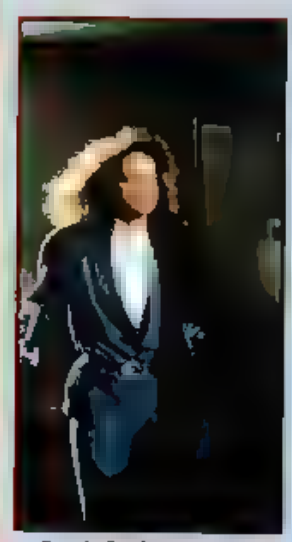
Dans le coma, la dernière victime d'un serial killer.

LA PEAU D'UNE VICTIME

Au carrefour de **Mémoires Suspectes** et des **Yeux de Laura Mars**, **La Peau d'une Victime** met en scène Kathleen Pierson, agent du FBI, elle demande à son petit ami savant dans la recherche menant de pointe sur le transfert de mémoire par interconnexion de cellules cérébrales. Celles d'une victime d'un serial killer plongée dans un coma profond. Devant son refus, elle soupçonne ce savant de vouloir supprimer la tueur avant qu'il puisse donner son nom à son psychiatre, dans la région de Palm Beach. Un bon moyen, en effet, de s'imposer dans un milieu machiste. Progressivement, alors que les visions lui donnent de précieux indices sur l'identité de l'assassin, Pierson se laisse gagner par la personnalité double de Madeira, celle dont elle empruntait des fragments de souvenirs : achat de sous-vêtements affriolants et usage d'un parfum de la marque. Ailleurs assez à la dentelle. Mais Pierson court également le risque de connaître un triste sort, une mort étrange, plus proche dans une boucle à oreilles par le serial killer.

Un téléfilm de plus pour plus d'amateurs de thrillers aux psychismes qui le lit bourru mais juste à mettre en scène traumatisme maternel durant son enfance, correctement mené par un technicien compétent. **La Peau d'une Victime** se laisse parfois lorgner par le cinématographe de **Seven** dont il emprunte certainement le cadre pluvieux.

Murder in my Mind. (id.) 1990. Réal. : Rob [illegible]. Int. : [illegible] Stephen Macht, Kandi Kinsey, Peter Boyle, Peter Donat, Lee Grant, Peter Donat, Paul [illegible]. Dist. : [illegible]. Téléfilm disponible à la location.



Pamela Sue Martin après
« Dallas », la sorcellerie !

LA SECTE DE BAY COVE

Bay Cove, une belle île au large de Boston, Devil Island. S'y installent Linda et Jerry Lebon un couple aisé. Elle est cadre supérieure fraîchement promue et lui architecte. Ils emménagent dans la maison d'une grand-mère. Rien que de très normal au départ. Des voisins un peu envahissants certes, un épicier un peu bizarre, un vieillard centenaire mourant dans le grenier. Tout serait parfaitement normal si les insulaires ne redoublaient pas la présence de gentillesse. Aucun deux ne pleure la disparition tragique de Melissa Lebon, la petite chienne de Linda LeBon, le premier à remarquer le danger. Un accident qui précède de peu la mort violente de son meilleur ami au volant de sa jeep. Jerry sombre de plus en plus dans la folie. Linda se pose des questions. Elle apprend que Devil Island fut un haut lieu du satanisme que la population de l'île pratique avec le Malin depuis 1753, ce qui a entre autre maintenu le Mal à distance. Un mauvais sang se transmet de père en fils. Jerry LeBon descendant d'un certain Lucas Nobel le dernier sorcier à avoir péri sur le bûcher.

Un téléfilm convenu dans lequel Carl Schenkel *Clinic Face à Face* cherche à installer un climat étrange par des cadrages excessivement expressifs aux moments les plus brusques. Il est au plus mal lorsqu'il organise dans la fin avec assemblée encapuchonnée brandissant des torches cimetière et église sous la foudre. Ce sont à ces seuls instants vraiment inquiétants de ce téléfilm par ailleurs assez terne.

Bay Cove USA. 1988 Réal. Carl Schenkel Int. Tim Matheson, Pamela Sue Martin, Wendy Hamelson, James Stikking, Barbara Billingsley, Jeff Conaway. Dist.. Free Dolphin Entertainment Actuellement disponible à la vente

DARKLANDS - L'ULTIME SACRIFICE

« Darklands constitue son premier long métrage une ambitieuse tentative d'associer un fait divers authentique, ainsi que les superstitions du Pays de Galles, à un environnement social, à des personnages misérables et à une atmosphère de film d'épouvante, explique dans le pressbook David Keller, un des partisans d'un cinéma indépendant à petits coûts qui a la religion de ses ancêtres chevillée au corps. Bien évidemment puisqu'il s'agit des pires qui ne font pas dans le fantastique de quelques illuminés du pagano-satanisme, le journaliste Fraser Brock mène à bien l'enquête laissée par le regretté Richard Morris dont le frère est un des étranges citoyens de Officiellement, c'est de sa faute du travail Fraser Brock met le doigt dans un engrenage qui le mène à la perte, la sienne, puisque celle de sa fiancée Rachel Morris, le frère de la victime et de toute la communauté de fidèles à cette étrange religion.

Pour donner à son film le sens de l'étude d'une société, cette documentation de Richards [illegible] dans [illegible] sont [illegible] [illegible] [illegible]

AVENTURES FANTASTIQUES

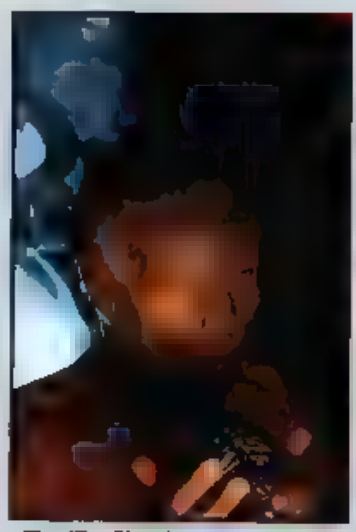
« J'ai toujours aimé Jules Verne et j'ai toujours rêvé d'en faire un film. Malheureusement, les moyens techniques n'étaient pas à la hauteur de mes ambitions. Aujourd'hui, grâce à l'ordinateur, tout est devenu possible. » Ainsi parlait le réalisateur tchèque Karel Zeman en 1955. Karel Zeman est malheureusement mort bien trop tôt, mais il nous a laissé trois très beaux films : **Voyage dans la Préhistoire**, **Les Aventures Fantastiques** et **à bord du Cigare**. Des films qui, comme la plupart des films de Méliès, ressemblent plus à des spectacles de magie qu'à des films d'aujourd'hui. Karel Zeman prend les risques sans adapter un seul roman de Jules Verne, mais il s'inspire de plusieurs œuvres pour créer des histoires originales. Le résultat est tout à fait époustouflant. Les trucages, dessins animés, marionnettes, prises de vues réelles, sont tellement bien mélangés qu'on ne sait plus ce qui est vrai ou faux. Le tout donne un résultat étonnant, très proche de l'univers de Jules Verne.

Dans **Voyage dans la Préhistoire**, Zeman nous entraîne dans un monde préhistorique où dinosaures et hommes préhistoriques vivent en parfaite harmonie. Le film commence par la capture d'un ptérodactyle par un homme préhistorique. Ce dernier, pour se venger, va détruire le village de la tribu. Les survivants, dont le jeune Axtyl, partent à la recherche d'un nouveau village. Ils vont rencontrer d'autres tribus, dont certaines sont hostiles, et vont devoir affronter de nombreux dangers. Axtyl, Nail, Koch, Lucie et Pinson vont devoir apprendre à se connaître et à s'apprécier pour survivre. Ils vont découvrir le feu, la roue, la pêche, la chasse, la cueillette, la poterie, la musique, la danse, la peinture, la sculpture, la gravure, la poésie, la littérature, la philosophie, la religion, la politique, la guerre, la paix, la vie, la mort, l'amour, la haine, la jalousie, la colère, la tristesse, la joie, la peur, la honte, la culpabilité, la fierté, la modestie, la générosité, la bonté, la méchanceté, la cruauté, la lâcheté, la bravoure, la sagesse, la folie, la raison, la passion, la raison, la passion, la raison, la passion

PEUR PANIQUE

A l'origine, le scénario de **Peur Panique** était celui de **La Colline à des Yeux 3**. Option cependant abandonnée en cours de production à première séquelle du classique de Wes Craven avant plutôt malheureuse réputation commercialement, mais s'avait désormais cette embarrassante situation. Si l'enquête **La Colline a des Yeux** apparaît Wes Craven subsista quant rôle, producteur de ce thriller gentiment sadique situé dans des installations désaffectées de l'armée en plein désert. A son côté Joma bon assistant à la réalisation artistique de **L'Emprise des Ténèbres** et surtout à ses débuts dans **La Dernière Maison sur la Gauche**. Le réalisateur des **Scream** confie le scénario récit d'autres tropiques de la formule **La Colline à des Yeux** avec sur cette attolle une équipe à un danger commun dans un environnement hostile. Face le ennemis ici, mais la fusion rebelle la fille du généticien James Stockton, mêlée que son futur gendre. A la suite d'un coup de téléphone mystérieux Stockton ressort de ses tiroirs de ses expériences passées, expériences qui l'ont sans protection qui eux dépassent certaines limites éthiques. L découvre un peu tardivement la mutation de son cobaye humain, un inconnu trouvé à demi-mort dans les parages. La régénération de ses cellules portent si bien ses fruits que Thor se métamorphose en monstre, avide d'une matière cervicale qu'il aspire grâce à un appendice sortant de sa langue. Pris au piège, la famille Stockton et l'unique survivante du staff de scientifiques arpentent les interminables tunnels du centre à la recherche d'une issue.

Peur Panique, c'est un film que nous avons vécu dans des circonstances un peu particulières, en Bulgarie près de Sofia pour des motifs économiques. Nous nous sommes installés dans des entrepôts nucléaires où les Bulgares entassent des déchets atomiques. Un scientifique est mis passons le plus clair de notre temps à nous promener sur le site, avec un compteur Geiger pour vérifier si le taux de radiation ne présentait aucun danger se souvient Wes Craven. Un cadre par conséquent idéal à ce que le réalisateur Joe Cayton (scénariste de **Retour vers l'Enfer** par ailleurs) qualifie *«l'histoire classique de maison hantée avec un groupe de personnages captifs d'un espace confiné dont ils ne peuvent s'échapper»*. Le mot est lâché, «classique». Effectivement, **Peur Panique** n'innove guère. Il illustre, plutôt bien d'ailleurs, le mythe maintes fois traité du monstre pathétique confronté à son créateur. Du Frankenstein pur jus, mêlé à la structure narrative d'Alien. Ce qui donne une série B d'honnête confection, nettement moins gore qu'elle [illegible] pu être, [illegible] modèle à la mimique soutient Joe Cayton qui s'autorise néanmoins quelques friandises, la langue pompeuse de Thor, ce cerveau recraché par son organisme et quelques crânes en bouillie. Juste ce qu'il faut pour épicer le plat. Regrettable toutefois que **Peur Panique** verse complaisamment dans le politiquement correct que **La Colline a des Yeux** piétinait allégrement. La cellule familiale y vouait en éclats sous les coups de boutoir des agressions dégénérés. Ici, tout le contraire se produit. Le père et le fils se réconcilient dans un même élan de courage.



Thor (Dan Bloom) : version génétique du monstre de Frankenstein.

Mind Ripper ou *The Outpost*. *USA. 1994. Réal. Joe Cayton. Int. Lance Henriksen, Claire Stansfield, John Diehl, Natasha Gregson Wagner, Dan Bloom. Dist. Sidonis Productions/IMATIM Diffusion. Actuellement disponible à la location.*

Allégresse chez des pirates à la ringardise prononcée.

Richard Harris, un Gulliver qui chante sur des airs de Michel Legrand.

SPACE MARINES

Après **Aliens** et avant **Starship Troopers**, **Space Marines** tresse des couronnes de lauriers aux guerriers des étoiles. Des commandos envoyés dans les zones sensibles afin de dénouer par les armes de délicates situations. Mission épineuse pour le Capitaine Gray et son équipe de badasses échanger le Vice-Président de l'Union des Planètes contre quelques sacs d'or. L'expédition échoue si magistralement que les pirates du Colonel Fraser obtiennent de la Fédération le détachement auprès d'eux de trois diplomates parmi lesquels se cache Zack Delano l'un des space marines les plus turbulents du lot. Jouant le même jeu que Bruce Willis dans **Piège de Cristal**, Delano découvre que les mécaniciens de l'espace trafiquent un changement d'uranium dans leur usine. Une première étape vers la révolution des opprimés, avec à leur tête Fraser qui revendique désormais le titre de Che !

Ce ne sont pas quelques malheureux effets spéciaux digitaux de bataille spatiale qui font illusion dans ce **Space Marines** clichetonnant nanti. Les cockpits de commandement renvoient aux intérieurs de la soucoupe volante de **Plan 9 from Outer Space** et l'astéroïde des méchants ressemble à ces décors de baraquements dont la série Z fait grandement usage. Z, ce petit film l'est et son réalisateur, John Weidner (**Midnight Man** avec Lorenzo Lamas) semble même s'en régaler au point que ses vilains grimés comme au carnaval, en font des tonnes, grimacent, profèrent des menaces comme s'ils jouaient dans un pastiche de Mel Brooks.

USA. 1996. Réal. John Weidner. Int. Billy Wirth, Edward Albert, Meg Foster, James Shigeta, John Pyper-Ferguson, Cody Huffman. Dist. IMATIM diffusion. Actuellement disponible à la location.

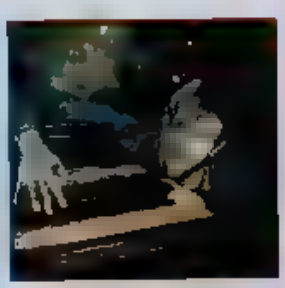
LE MERVEILLEUX VOYAGE DE GULLIVER

Vingt ans après sa réalisation, voilà que sort enfin en France cette adaptation du classique de Jonathan Swift. Un projet ambitieux à la base puisqu'il précède de loin **Qui veut la Peau de Roger Rabbit** dans l'usage du procédé comédiens réels + environnement animé. A cette entreprise, la production anglaise apporte une vedette très populaire (Richard Harris) et le sérieux d'un technicien chevronné, Peter Hunt. **Au Service Secret de sa Majesté**. A cette même entreprise le Belge Belvision apporte le savoir-faire d'un studio d'animation. Pas très concluante l'union artistique et logistique entre le continent et les insulaires. C'est le moins que l'on puisse dire car dessin animé et comédien sont rarement en phase. Décalage permanent, interaction médiocre et même totale incohérence entre ce qui doit être représenté par l'animation et les prises de vues réelles.

Visiblement dépassé par les contraintes et ne sachant pas très bien comment assembler des images de provenances diverses, Peter Hunt aurait dans un premier temps déjà dû s'attarder sur le traitement infligé au roman de Jonathan Swift, relecture infantilisante et partielle d'un chef-d'œuvre. Ne survit à l'écran qu'un séjour à Lilliput de ce bon Dr Lemuel Gulliver, parti découvrir le monde au grand désespoir des siens. Exit tout le reste, ce qui pouvait contrarier un public de moins de dix ans. Ne reste plus qu'un mi-glouton, la scène obligée des entraves sur la plage et du repas, et quelques pièces rapportées autour de ces deux hauts notables qui s'épuisent à nuire à Gulliver. Exit toute réflexion sur l'absurdité de la guerre, thème dont les auteurs de ce Gulliver se fichent totalement car c'est d'abord le divertissement familial, ponctué de numéros musicaux qui les motivent. Même à ce niveau, **Le Merveilleux Voyage de Gulliver** est un naufrage complet dont on retient le look variété kitsch des seventies des intermèdes chantés et un soupçon d'ironie dans le rôle de l'un des comploteurs.

Gulliver's Travels. GB/Belgique. 1977. Réal. Peter Hunt. Int. Richard Harris, Catherine Schell, Norman Shelley, Meredith Edwards. Dist. C'est un [illegible] disponible à la vente.

AUX FRONTIÈRES DU RÉEL - DOSSIER 9 : REDUX



Le dernier rôle d'Anthony Perkins, déjà entre la vie et mort..

LA FILLE DES TENEBRES

La rencontre du Norman Bates de **Psychose** et du réalisateur de **Réanimator** ne date donc pas d'un téléfilm de reste modeste et qui marque la dernière apparition à l'écran d'Anthony Perkins emporté par le Sida peu de temps après le tournage. Il retrouve ici Paul Alessandri, chef des derniers vampires roumains en exil, en proie à des problèmes familiaux. Alors pour seule information son nom et sa profession, sont fleur de verre elle mène sa propre enquête, prêtant peu de crédit à la thèse de la mort de son mystérieux parent. Hantée par des cauchemars prémonitoires, vaguement aidée par un diplomate, Cathy Thatcher découvre Bucarest et tombe sous le charme d'un musicien local. Mauvais plan c'est un vampire qui garde ses victimes vivantes pour mieux leur prélever le sang. Dans l'antre des créatures de la nuit, l'Américaine devient une proie très intéressante dans la mesure où elle pourrait donner naissance à une nouvelle espèce de vampire, capable de vivre à la lumière du jour. Tout disciple de Dracula qu'il est, le père reste un père tandis que la famille grande chez ses semblables

Intéressant téléfilm, très discret dans la filmographie de Stuart Gordon. Notamment parce qu'il propose deux séquences marquantes d'**Entretien avec un Vampire**, l'exécution à la lumière et le massacre des monstres par le feu dans leur cercueil. De quoi satisfaire. **La Fille des Ténèbres** puise ses idées dans le roman d'Anne Rice. Intéressant également par sa description d'une société de vampires persécutés par la police politique roumaine et le personnage d'une octogénaire vieillissante qui n'attend plus que son amant vampire embrasse du baiser d'immortalité

Daughter of Darkness USA 1990 Real Stuart Gordon Int Anthony Perkins Jack Coleman Robert Reynolds Des Lieux Des Trois Dauphins Enregistrement Actuellement disponible en vidéo

Dana Scully (Gillian Anderson) et Fox Mulder (David Duchovny) à la croisée des faux-semblants, des révélations et des trahisons...

Un aperçu de la diversité et de l'originalité des productions américaines

HEMOGLOBINE

Dan Bessarion (Robert Lansing) a choisi de vivre sur la planète Hoplanie pour échapper à la pollution terrestre. Il a fondé une famille et mène une vie heureuse. Mais un jour, il est contacté par un vaisseau spatial terrien. Il apprend que la Terre est en danger et qu'il est le seul à pouvoir la sauver. Il doit donc retourner sur sa planète natale pour y trouver un remède contre la maladie qui menace l'humanité. Il arrive sur Terre et découvre que la maladie est due à une mutation génétique provoquée par les radiations. Il doit alors affronter les forces du mal qui veulent profiter de la situation pour prendre le pouvoir.

Hemoglobine est un film de science-fiction réalisé par Robert Clouse. Il est sorti en 1973. Le film a été tourné en Hoplanie, une île située dans l'océan Pacifique. Il a été produit par la société de production de films de science-fiction, la société de production de films de science-fiction, la société de production de films de science-fiction.

Sean Young et Ben Cross : un couple vraiment mixte

THE INVADER

Après dans le shocker 40% de Starman, 40% de Terminator et 20% de Hidden et des éléments de The Invader une très regrettable série B de science-fiction sur fond de guerre nucléaire et de bataille en forêt. Echappé de la zone interdite, un extraterrestre tente de s'emparer de ses pleins pouvoirs des Chinois. Dans un scénario ridiculement compliqué, Jeff Kaufman qui emprunte brièvement au terrain de Bruce Lee, Jackie Chan et Sylvester Stallone, nous fait se retrouver malgré elle emportée dans l'histoire d'un extraterrestre chasseur à la recherche

Kevin Arnold-Dubois (Jeff Kaufman) se rend, par un accouplement avec une personne différente que le machisme, tente de rechercher cette race par tous les moyens. Il est aussi pressé sur appartenance et sur les lapins à la place. Dans ces moments-là, sans pour les arrêter les comptes prendre naissance d'un attentat. Il est bien passé au point peu un dangereux tueur. Pendant ce temps, il poursuit alors avant à la place. Un chasseur au garage institutrice, puisqu'il prévient sérieusement le monde de la bête mais ne réussit en rien à sa vie de famille et son comportement en société.

Cadre d'idées spectacles dans cette modeste production heureusement sauvée d'un naufrage total. Même si le film tient du ravage des règles à l'orient de la série, l'ensemble fonctionne dans la limite des ambitions d'un petit budget. Grâce aussi aux garanties que présentent **Starman**, **Terminator** et **Hidden**.

Carpenter 1990 avec Mark Kassen et Sean Young. Réal. : Steve Miner. Avec Michael Biehn, Ben Cross, Diana Scarwid, Jeff Kaufman, Christopher Douglas-Hall, Jeffrey Combs, Richard Brooks, Robert Clarke, Jeffrey Combs, Richard Brooks, Robert Clarke.

Autour de Derek de Lint, les créateurs du surnaturel

POLTERGEIST, LA LUMIERE

Il s'agit du même type de série appelée dans les mêmes secteurs d'*Aux Frontières du Réel* initialement en vente au département TV de la Metro. Cette fois-ci, qui s'occupe à quelque chose d'inquiétant ? Il s'agit d'Alfred Hitchcock qui se pose une question fondamentale au professeur Richard B. Lewis. Dont la série *Entre Les Mains de Dieu et Au Delà du Réel* obtient de très convaincants résultats.

Le professeur Lewis, spécialiste du surnaturel, a publié *Poltergeist* sous forme de série. Il a été adapté par Steven Spielberg. Il a été réalisé par Tobe Hooper. Il a été produit par Frank Marshall. Il a été distribué par Universal Pictures. Il a été sorti en 1982. Il a été suivi de deux suites, *Poltergeist II* et *Poltergeist III*. Il a été remaké en 2015.

Et Richard B. Lewis de remarquer que la famille Freeling est victime d'un phénomène paranormal. Il a été filmé par un caméraman. Il a été diffusé sur la chaîne. Il a été vu par des millions de personnes. Il a été commenté par des experts. Il a été analysé par des psychologues. Il a été étudié par des sociologues. Il a été critiqué par des journalistes. Il a été loué par des fans. Il a été détesté par des détracteurs. Il a été oublié par le public.

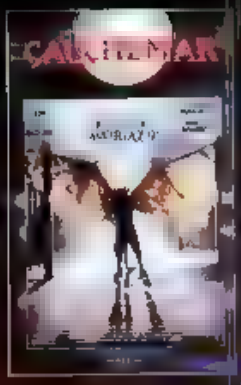
Pour Richard B. Lewis, il s'agit d'un phénomène de poltergeist. Il a été filmé par un caméraman. Il a été diffusé sur la chaîne. Il a été vu par des millions de personnes. Il a été commenté par des experts. Il a été analysé par des psychologues. Il a été étudié par des sociologues. Il a été critiqué par des journalistes. Il a été loué par des fans. Il a été détesté par des détracteurs. Il a été oublié par le public.

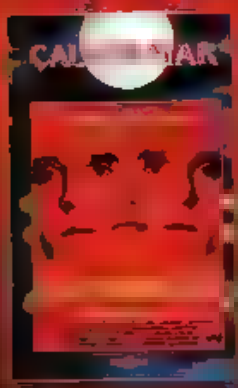
Les *Aventuriers du Surnaturel* opèrent sous l'autorité de Derek Rayne, un caméraman hollandais. Derek de son métier est *Le Quatrième Homme* de Paul Verhoeven. Riche en versant, Derek Rayne mar he sur les traces de son père Paul. Paul a été filmé par Verhoeven dans un film de guerre. Il a été filmé par Verhoeven dans un film de guerre. Il a été filmé par Verhoeven dans un film de guerre.

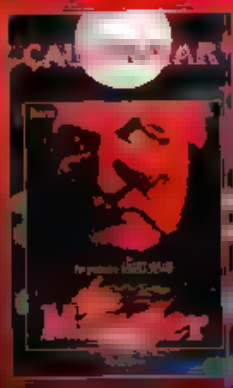
Pour Richard B. Lewis, il s'agit d'un phénomène de poltergeist. Il a été filmé par un caméraman. Il a été diffusé sur la chaîne. Il a été vu par des millions de personnes. Il a été commenté par des experts. Il a été analysé par des psychologues. Il a été étudié par des sociologues. Il a été critiqué par des journalistes. Il a été loué par des fans. Il a été détesté par des détracteurs. Il a été oublié par le public.

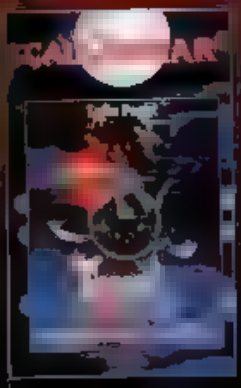
Poltergeist, the Legacy est une série créée par Richard B. Lewis. Il a été filmé par un caméraman. Il a été diffusé sur la chaîne. Il a été vu par des millions de personnes. Il a été commenté par des experts. Il a été analysé par des psychologues. Il a été étudié par des sociologues. Il a été critiqué par des journalistes. Il a été loué par des fans. Il a été détesté par des détracteurs. Il a été oublié par le public.

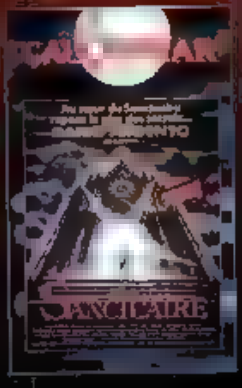
LA COLLECTION QUI HANTE VOS CAUCHEMARS !











ACTUELLEMENT
DISPONIBLE À LA VENTE

MAD'GAZINE

FANZINES

ASSAULT

Avec sa nouvelle présentation, depuis quatre numéros, Assault ressemble de plus en plus à un magazine professionnel. Sa ligne éditoriale est par contre inchangée et reste axée sur les comptes-rendus de festivals, entre autres. L'Utopiales y occupe bien sûr une place importante, avec des entretiens avec Neil Jordan et Paul Verhoeven. Enfin, 34 Couverture couleur 49 F à Assault, 26 rue des Bains, 1205 Genève.

K.I.P.

Ce mois-ci, on fanzine sur de l'heureuse initiative puisque son excellent numéro 0 dédié les 24 pages de K.I.P. pour Kaiju Informations Service 2 français underground. Au sommaire de ce premier numéro, des articles sur *Zombi 3*, *Killer et Duncan* et *Dugland* et the Action, suivis d'interviews de ces deux auteurs de la combinaison pour 25 F en mettre 5 timbres à 3 F à Michael Espinosa, 98 Plante Verte, 95000 Cergy Pontoise.

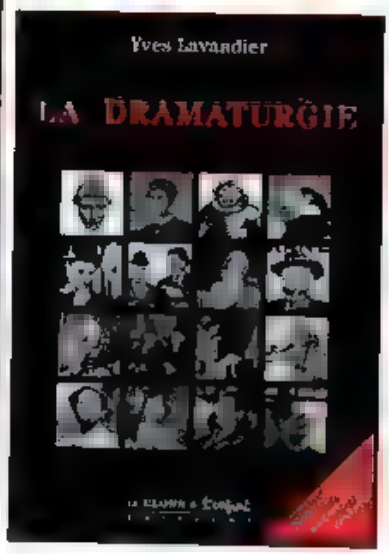
LE STEADYCAM

Les rédacteurs de ce fanzine semblent s'être passés de se parler pour le numéro 4 et ce sont Andreas d'Ulysse, Rob Reiter et Kevin Reynolds tout donc, l'objet de dossiers soignés et passionnés. Spawn, des interviews avec les frères Hughes et Tim Burton chez Mars, une critique de l'album Aliens et vient compléter les 44 pages de ce fanzine de format A5 bénéficiant d'une couverture couleur. 15 F port compris à Erwan Le Saint, 5 rue Maurice Adrien, 37540 Saint-Cyr-sur-Loire.

CINE ZINE ZONE

Pour tous ceux qui croyaient que Pierre Charles avait cessé toute activité, détrompez-vous, puisque vient de sortir son nouveau fanzine numéro de CZZ. Il abrite à peu près toujours la même partie de sa rubrique cinéma, mais a également consacré à cette actrice oubliée qu'est Karin Schubert. C'est toujours aussi intéressant et aussi bien illustré. C'est toujours 20 F, toujours à envoyer au 18 rue Emile Zola, 94400 Saint-Maur-des-Fossés.

SANG D'ENCRE



LA DRAMATURGIE

Yves Lavandier
Le Clown et L'Enfant

Deuxième édition pour cet ouvrage méticuleux et très ordonné maintenant augmenté de nombreux exemples, de deux nouvelles annexes (une sur le court métrage et l'autre sur la lecture d'une œuvre dramatique) et d'un lexique encore un peu plus enrichi. Cet essai sur la dramaturgie décompose tous les mécanismes de l'écriture scénaristique, que ce soit pour le cinéma, le théâtre, la télévision ou la radio, de la bande dessinée. Les premiers chapitres passent en revue les spécificités mêmes de l'œuvre dramatique avec analyses à l'appui (de l'école des femmes et **La Mort aux Trousses**) tandis que les suivants s'adressent à ceux qui sont déjà prêts à passer à l'acte et proposent une méthode qui découle logiquement des mécanismes de la dramaturgie. D'autres chapitres sont consacrés à l'adaptation des romans et au documentaire. Un essai intéressant et enrichissant illustré d'exemples et de références allant de «Hamlet» à **Speed**, en passant par **Terminator** et **Oedipe Roi**. Agréable à lire, cet essai sera une grande utilité à tous les débutants qui cherchent un minimum de méthodologie pour faire leurs premiers pas dans l'écriture scénaristique, tandis que les «professionnels de la profession» y trouveront matière à enrichir leur travail.

ROSE MADDER

Stephen King
Albin Michel

Ecrit bien avant «Dreamcatcher», ce roman se situe dans la lignée de «Jessie» et de «Dolores Claiborne» plaçant la femme au centre de tous les tourbillons que l'existence humaine peut lui réserver. Parlant d'un meurtre presque banal d'une femme battue, le roman fait son entrée tortueuse Stephen King depuis l'existence d'une âme dérangée, habitée par la peur et ne connaissant le monde extérieur que par la télévision et les journaux. Après quatorze ans de mariage et de sévices pervers, Rosie quitte Norman son époux inspecteur de police, et va s'installer à plus de 900 kilomètres du domicile conjugal. Une nouvelle vie commence pour elle. Aidée par une institution spécialisée qui sert de tremplin aux femmes violentées, elle trouve un nouvel emploi et découvre une splendide peinture inspirée de la mythologie, qui semble s'ouvrir les portes du rêve. Mais Norman s'est juré de la retrouver.

Le décor mis en place Stephen King n'arrive pas à maintenir l'attention du lecteur qui se lasse des descriptions parfois trop longues n'apportant rien de plus à la substance de l'ouvrage. Le suspense est loin de tenir ses promesses, le lecteur pouvant anticiper chaque chute tant l'action est «téléphonée». L'épisode du tableau qui donne accès à un autre monde pouvant libérer Rosie des forces maléfiques de son mari, s'impose plus comme une relecture du «Miroir de Salem» de Graham Masterton que comme une éventuelle référence au miroir de Lewis Carroll. Après la version Disney d'Hercule, Stephen King nous offre une nouvelle adaptation du Minotaure et de son labyrinthe, comme si années 90 avait été placée sous le signe de la mythologie. Sur un thème pourtant fort intéressant, King n'arrive pas à faire réellement «triper» son lecteur, sauf peut-être puisqu'il est aux antipodes de la misogynie, les féministes endurcies.

Sophie MOSSION

JEUX VIDEO

PLEINS FEUX SUR LA NINTENDO 64

Jamais une console ne se sera fait autant désirer. Après un retard de plus de six mois, la N64 est enfin disponible. Le cauchemar de millions de joueurs touche à sa fin ! La N64, grâce à ses composants Silicon Graphics, est sans aucun doute la console la plus performante dans le domaine de la 3D. Sans rentrer dans les détails, sa technologie de pointe coûte un poteau Sega et Sony. Les atouts de la N64 sont indéniables : la qualité des jeux, le savoir-faire Nintendo, le support cartouche plus rapide que le cédérom et l'avance technologique pour la 3D évoquée auparavant.

Les adaptations de films à succès ou jeux vidéo font souvent un tabac. Deux d'entre eux sont des exclusivités de vente à la sortie de la N64 : GoldenEye et Star Wars Shadows of the Empire. Dans le premier, vous incarnez bien évidemment Bond et êtes désigné pour couvrir les opérations en relation avec le satellite armé «GoldenEye». Intégralement en 3D, GoldenEye est une pure merveille de jouabilité. Le jeu fonctionne sur le principe de Doom et un mode multi-joueurs (4 en simultané) est même disponible. A vous les parties effrénées de paint-ball virtuel ! Dans Shadows of the Empire, l'intrigue se déroule entre l'Empire Contre-attaque et Le Retour du Jedi. Vous êtes Dash Rendar et votre mission est de protéger le jeune Luke Skywalker des griffes du chef incontesté du Soleil Noir : Xizor. Au cours des différents modes de jeu proposés, Dash devra détruire les sondes impériales à l'aide de ses vaisseaux mais aussi traverser des égouts pour infiltrer l'enfer du palais de Xizor. Ces différents modes font de Shadows of the Empire un jeu très original.

Alexis DUPONT-LARUE

Courrier des LECTEURS

Fabienne Poulet Meyzieu

Sacha Povse Sedan

Judas Bricol, Lille

Franck Baron, Paris

Christine Hervé Francs

Les Section Nord Lille

Jean-Michel Daniel, Lanester

Thomas Lesourd, Beuvron

PETITES ANNONCES

Arnaud Bordas, Montpellier

Contrairement à *Mad* et à l'ensemble de la critique, je n'ai pas aimé **Hercule**, le dernier navet de l'écurie Disney. Plutôt que creuser un sujet (en l'occurrence la mythologie grecque) dont la richesse n'a d'égal que la beauté, les auteurs ont choisi de décoiffer à pleins tubes. En effet, dès l'ouverture, le ton est donné : une voix off académique commence à nous immerger dans la Grèce antique de nos livres d'Histoire quand elle est brusquement interrompue par les gueulantes rythmées façon rap des muses qui chantent le bec du «vieux con», avouant ainsi clairement l'objectif visé, à savoir «la mythologie, c'est chiant comme la mort, mais ne vous inquiétez pas les gars, on n'est pas là pour se cultiver mais pour faire les idiots !». Par la suite, les choses ne s'arrangent pas puisqu'on nous demande de nous identifier respectivement à un jeune crétin musculeux (Hercule) et à une allumeuse qui ne pense qu'à tortiller du cruupion (Mégara). Le mont Olympe, lui aussi, passe à la moulinette du n'importe quoi : Zeus en papa-gâteau, Hermès en clone de Darry Cowl, une Junon inexistante, etc. Tous les autres Dieux (Athéna, Hespha'itos, Dyonisos...) sont expédiés à la va-vite, silhouettes anonymes et ternes servant uniquement à meubler le décor (décor d'une banalité à pleurer, soit dit en passant). **Aladdin** était réussi parce qu'il réservait le côté délire de l'histoire au rôle du génie, personnage magique et qui donc pouvait tout se permettre, même les anachronismes les plus incongrus, sans pour autant nuire à la quête d'Aladdin et à sa love-story avec Yasmine. Ici, le délire envahit tout le film, ridiculisant les personnages, réduisant l'intrigue au domaine de l'accessoire, et cette tentative ratée pour bouleverser les codes disneyens atteint des sommets d'hypocrisie dans le final, où la tradition risque à la foulée au pied reprend ses droits (happy end mélieux et compagnie), achevant de rendre l'ensemble ridicule. Mêmes les quelques idées intéressantes, comme l'attaque des Titans, sont ruinées par des caricatures (exception faite peut-être de la superbe illustration du Styx et des Enfers) et ce n'est pas l'utilisation des images de synthèse qui relèvent le niveau, l'Hydre étant à ce titre magnifique, mais hélas sous employée et mise en scène comme une attraction Disneyland. Le seul personnage réussi, Hadès, finit par être le seul à emporter l'adhésion du spectateur, même s'il n'est jamais que la transposition négative du génie d'Aladdin et même s'il n'a pas réussi à me faire oublier le Scar shakespearien du **Roi Lion** ou encore le magnifique Frollo du **Bossu** (ah, la scène devant la cheminée !...). A ce propos, je pense, contrairement à vous la encore, que **Le Bossu de Notre-Dame**, avec ses décors grandioses, ses héros marqués par le destin, son ambiance sombre et mélancolique, son méchant hiératique et tourmenté, est un grand *Disney*, en tout cas une bien plus grande réussite que cet **Hercule** de pacotille.
J'attendais une évocation puissante inspirée des grands mythes grecs, j'imaginais des scènes colossales, une histoire captivante, une beauté graphique de tous les instants, une galerie de personnages hauts en couleurs, et finalement j'ai vu un gros truc informe, désirant de raconter un maximum de péquins en donnant à tout prix dans le registre de la laideur et de la débilité, un mouvement de cynisme et de fausse insolence qui préfère prendre la mythologie à la rigolade plutôt que s'y colleter en profondeur. J'espère qu'**Anastasia**, le prochain Don Bluth (son **Brisby** reste une date dans l'histoire du dessin animé), dont j'ai pu voir quelques prometteuses images, relèvera le niveau. J'attends également beaucoup du nouveau Miyazaki, **La Princesse Mononoke**, qui est paraît-il un chef-d'œuvre total. Mais sa sortie sur les écrans est-elle programmée ?

Absolument. Après sa sélection en compétition au Festival de Gerardmer **La Princesse...** *sortira sur nos écrans en mars ou avril, distribué par* Gaumont Buena Vista. *J.P.P.*

David Scherer, Mutzig

Tout d'abord, j'aimerais vous remercier de m'avoir publié dans le numéro 105, mais surtout je rends grâce à JPP pour ses judicieux conseils. En effet, les casquettes ça rapporte très gros...
Alors, je me suis dit, pourquoi ne pas remettre ça ? Je fais donc encore une fois appel à vous : dites-moi, *Mad Movies*, à votre avis, dois-je abandonner le maquillage et me lancer ardamment dans le sanitaire. J'attends votre réponse.

Si tu veux mon avis, il s'agit d'un secteur d'avenir si j'en crois tous ces bruillards qui nous accablent le tuyau intestinal avec leur Coupe du Monde. En plus c'est l'ouverture de la chasse et donc ça tombe à pic. Ceci dit, fais quand même gaffe, tu vais bien qu'il est interdit de fumer dans les chiottes. J.P.P.

Tatiana Delavallée, Caen

Je sors à l'instant du cinéma, totalement ravie, mais paradoxalement quelque peu déçue par **Le Monde Perdu**. Les dinosaures sont encore criants de vérité, il n'y a qu'à voir quand le T-Rex se retrouve face à Sarah. Cette scène n'est pas sans faire penser à **King Kong**, mais ici il n'y a plus rien de romantique ou de sensuel, Sarah risquant tout simplement de servir de petit déjeuner à cet énorme monstre carnivore.
La crise sur le gâteau c'est Pete Postlethwhaite, alias Roland Tembo le chasseur, qui n'a qu'un but, ramener un trophée. Insoutenable dans **Au Nom du Père** et **Usual Suspects**, l'acteur vide carrément la vedette à Jeff Goldblum toujours dans la peau de Ian Malcolm. Malheureusement, **Le Monde Perdu** est réservé à un large public. Exit l'affrontement entre Tembo et le T-Rex, exit les scènes frissonnantes qu'aurait pu entraîner l'arrivée du T-Rex au cœur de San Diego. En deux temps trois mouvements, il est réexpédié dans son île avec bébé après avoir écrasé une voiture, engurgité un chien et un malheureux passant. Quelle frustration (*pas pour le passant, remarque !*). Consternation, et cependant le talent de Spielberg explose lors de l'attaque du T-Rex, des Vélociraptors, durant la scène où Sarah tombe sur la vitre du camion qui la sépare du ravin et se fissure progressivement (frissons garantis). Et puis, il reste heureusement la magistrale musique de John Williams.

Christophe Quélais, Lille

Bonsoir, ça peut plus durer...
Je propose de créer une loi qui oblige les journalistes de cinéma à aller voir les films dont ils font la promotion (*ah, lil, l'en dur !*). Regardez *Spectateur*, le magazine des cinémas *UGC*, dont la tendance (compréhensible !) à tout trouver formidable commence à m'agacer. Il qualifie **Spawn** de «cousin de Batman et du Fantôme de l'Opéra» puis cite Mc Farlane sans préciser qu'il parle du comics : «*Une pièce montée surgissant dans un bain sanguinolent d'acteurs ensanglantés*» et rien du navet grandiloquent que chacun connaît. Je pense que vous comprendrez l'urgence à mobiliser la profession contre cette forme malsaine d'anti-information...

Vds séries films rares en VF : **L'Ombre des Templiers**, **Bataille au-delà des Etoiles**, **Le Survivaliste**... Teyeb Benchicha, 93 quai Godefroid-Kurth, 4020 Liège, Belgique.

Vds 80 F pièce VHS *X-Files* : **Le Projet** et **Rangoska**. Vidéo-club, 163 Sylvie Rainot, Centre Richelieu, 80 resp. Richelieu, Ch. n°17, Uzès, Marseille.

Rech. VHS tout format de *Dreyda*, le fantastic dessin animé de **Star Wars**, et aussi l'épisode du *Muppet Show* mettant en scène la trilogie. Laurent Hirschi, Verrières 3a, 2300 Chaux-de-Fonds, Suisse.

Vds comics (DC, *Image*, *Marvel*, indépendants...), graphic novels, paninis, fantastic, trade paperbacks. Liste contre 1 timbre à David Counterarche, n°15 Holbach, 57130 Lachambre.

Rech. tout doc sur Sophie Marceau (avant 1990), ainsi que ses apparitions télévisées. Virginie Alandet, 15 av. de l'Europe, apt 105, 94320 Cachan.

Rech. tout doc sur Winona Ryder et les films **Square Dance**, **Welcome Home**, **Little Women** et **Great Balls of Fire**. Fan Club Winona Ryder, c/o Cyrille Rose, Fregate Merycoulby, 7 La Villaguez, 78310 Maurepas.

Rech. VHS de **La Première** et films d'horreur des années 80. Pascal Gendrot, 2 rue Porte au Pain, 39000 Saint-Lô.

Collectionneur de musiques de films rech. BO (*à de 90*). Yoann Besset, 16 Pas rue des Frères Frichoux, 17000 La Rochelle.

Rech. tout sur **Alien 4: Résurrection** et Jean Pierre Marion Lafleurre, 75 Appt 3, Lycée Agricole, 23180 Ahun.

Vds *Strange*, *X-Men*, etc. + BD cartonnées. Liste sur demande à Bertrand Jean-Claude, 4 allée de la Colonnade, appt. No 16, 69681 Annecy.

A l'occasion du centenaire de Dracula (*déjà ? non dites comme le temps passe !*) qui se déroule à Paris, début décembre, nous recherchons des artistes de tous horizons désireux de venir exposer leurs œuvres. Association Vampire Story. Tél. 01 47 57 17 38.

Vds *MAD* 20 à 97 : 500 F les 78 numéros. André Cardonne, 5 imp. des Jeunesses, 40100 Dax.

Rech. *Galaxies* 1 à 5, *Ozone* 1 à 3, *Cyberdreams* 1 à 10 et *Parallèles* 1 à 4. Frédéric au 04 42 06 16 66.

Vds séries Trois SF/fantastique (*Dark, Alien, Star...*). Liste contre 3 timbres à Emmanuel Gaurin, 2 rue Chanvil, 36000 Grenoble.

Ch. Action Man T.3 à 26. Vds VHS tous genres. Liste contre 1 timbre à Franck Campos, 8 rue Vincent Scotto, 13127 Vitrolles.

Rech. tout doc sur Harrison Ford, ainsi que les vidéos de ses passages TV. Cédric Kergoat, 5 rue Maximilien Robespierre, 94310 Arcueil.

Vds dernières nouveautés **Star Wars**, **Spawn**, *Mc Farlane Toys*, *Marvel*, *X-Men* et **Batman**. Jean-Paul Aumercier, 1018 N. Marisol Rd., Los Angeles CA, 90046, USA.

«*Les Larmes de l'Etranger*», recueil de six histoires de BD fantastiques, est paru (*en trois, que mentalo, qu'elle est bonne !*). Disponible contre 80 F port compris (32 pages N & B, couverture couleur). Association Espace Contre-jour, 6 La Plagne, Le Bourg, 87140 Rouvrac, recherche dessinateurs, auteurs de BD et nouvelles pour les prochains numéros des «Carnets de l'étrange».

Vds affiches géné. fan. fantastique 1970/80. Liste contre 1 timbre à J. Munhez, 8 Bd de l'Hôpital, 75005 Paris.

Vds, ach. trading cards *X-Files*, *Species*, *Lady Death*. Rech. cartes spéciales de **The Crow**: *Pierrick* au 04 42 66 47 26.

Vds albums *Conan* (*Arédna*, *Marvel* géant, *Artima Marvel color*). Stéphane Bernat, 8 rue Edmond Michelet, 39500 Champagnole.

Vds séries de trading cards : **Shadows of the Empire**, **Razors et the Jedi Widevision**, **Star Wars Edition Spéciale** et **Star Wars Story**. Henry Destrangeas, 56 rue d'Assas, 75006 Paris.

Rech. trilogie **Star Wars** (VO/SUB, coffret collector numéroté) comics trilogie *Edition Spéciale* (coffret THX). Philippe Cotton, 43 route de Roanne, 59233 Aniche.

Vds *M.M.* 26, BO en CD, VHS... Liste sur demande à Dorian au 04 90 33 40 49.

Dessinateur rech. auteur en scénario pour fantastique pour création de BD. Michael Bernet, Cornaberg, 25960 Montbéliard.

Vds VHS *X-Files Dossier* 1 à 4 + HS + **Secret des X-Files** + BD *Espèce de mec*. Fernandez. Vds trilogie **Star Wars** + *secret du tournage* première édition : 200 F. Jean-Luc Jacob-Crufon, 1 rue de Pagnon, 67370 Hindisheim.

Vds *Strange*, *F.F.*, *M.M.*, *Impact*, *Starlin*, *Wendrel* 13, *Fangoria*... + autre comic envoi/type tendance à Michel-Ange Navarra, 86 rue de la Libération, L-4767 Dippach, Luxembourg.

Vds séries jouets, vaisseaux, playsets **Star Trek**, Nouvelle Ligne contre 3 enveloppe timbrée à Chris Mechelen, 1 allée des Tourelles, 59650 Villeneuve d'Ascq.

Rech. *M.M.* 22, 23, 29 et 37 FS. Xavier au 01 39 88 49 11.

Vds jouets et livres sur **Star Trek**, *X-Files* et *V*, ainsi que personnages de **Retour du Jedi**. Dominique Dumoulin, 30 rue du Limousin, 45290 Terreblay en France.

Rech. tout doc sur le cinéaste dans les films, VHS de **High Spirits** (en VO si possible) et tout doc sur Neil Jordan. Cécile Duchemin, 45 rue de Chinon, 94110 Arcueil.

Vds VHS des films de la Hammer, Universal, Argento, Fulci, Mario Bava, fantastic... Liste contre 1 timbre à Frédéric Kuta, 28 rue de Wepper, apt 16, 59800 Lille.

Ach. à n'importe quel prix le manga du frère de **Sevran**. Yann Charles, 253 rue de St Cyr, 69009 Lyon.

Vds *Génération Série* 1 à 23 + HS, séries *Series Illustrated Art*, *DARK Ach*, *NYPD*, originales SF/fantastique / monsters. Daniel Demonceau, 54 rue du Fort Mahon, 7012 Jemappes, Belgique.

Vds VHS *Hocus*. Sté F. pièce, affiches et jaquettes. Gregory au 03 81 68 75 59.

Vds lecteur de CDV Panasonic CLD-D103, PAL/NTSC, auto-reverse + 6 CDV. Le tout : 3000 F. Fabrice au 01 43 72 16 49.

Rech. tout sur **Twin Peaks** et **Fire Walk with me**. M.M. 1 à 22. Armand Lounge, 58/60 Bd du Jeune R.L., Saint Nazaire.

Rech. tout sur *X-Files* (*gadgets*, articles US et européens) ainsi que sur Duchovny et Anderson. Possibilité d'échange de cartes des 2 saisons. Emilie Martin, 20 Les Colombiers, 64320 Uzeste.

Vds 150 VHS tous genres (**Rock**, **Jurassic Parkour**...) + séries (*X-Files*, *Millennium*, *American Gothic*...). Liste contre 1 timbre à Franck Mynton, 14 rue des Prés, 25640 Roulans.

Rech. tout sur **Friends**, Leonardo DiCaprio et Nic Denlit (correspondance possible) (*Avec DiCaprio, la correspondance c'est pas possible !*). Virginie Henriot, 30 rue de Villacoublay, 78140 Velizy.

Rech. tout sur **Xena** + correspondante fan de la série. Joy Yamam, 14 impasse Mirand, 06100 Nice.

Rech. VHS du concert de Portishead diffusé sur MCM le 11 novembre. Ivy Santos, 46 rue Armand Dulamon, 33000 Bordeaux.

Vds, ach. ou ech. films et séries. Liste contre 3 timbres à Bruno Vours, 1 rue Vieille le Duc, 91530 St Denis.

Ch. spin. de *X-Files* **Jaman plus** et **Régénération** Jérôme Mordowski, 1A route de Longwy, 57100 Thionville.

Vds ou ech. trading cards *X-Files* (nouveau spécimen). Virginie Desille, 1212 Rés. Lilas du Sanitas, Bd de Lattre de Tassigny, 37000 Tours.

Vds plein de cartes *X-Files* (*Metaverse*, spéciales...) + collection complète de cartes **Ferrets Chromium** (*90 pièces 300 F*). Ch. aussi correspondantes sur les *X-Files*. Lincoln Edjekoumou, L318 Rés. Univ. du Sanitas, Bd de Lattre de Tassigny, 37000 Tours.

Vds ou ech. films d'horreur et K7 audio Black/Death. Liste contre 3 tim. Ch. films de K.I. Thomson (*c'est ce, Richard, déjà un spectateur, ce n'est qu'un début certainement le meilleur !*) + tous les **Ultimate Fighting**. David Letourneux, 20 rue du Quebec, 14123 Ifs.

Vds VHS de la trilogie **Star Wars** (80 F chaque). Christine Hamel, 26 rés. des Tamis Rouges, 25770 Francin.

Vds intégrales des séries TV **Star Trek**, *Voyage au Fond des Mers*, *Au Cœur du Temps*, **Les Envahisseurs**, *Au-delà du Réel*... Jean-Luc Pinsonnec, Parc Amelie, 62 630 Saint-Cabrais.

Vds de 70 à 80 F pièce + de 200 VHS de films horreur / fantastique. Liste contre env. timbres à Cédric Sendarmand, 7 av. de l'Hermitte, 91130 Ris-Orangis.

Vds CD hard-rock tous styles et 900 K7 audio. Cap au 04 94 86 20 21.

Vds ou ech. VHS de séries TV introuvables + nouveautés (VF/VO, tous standards). Lionel Dalmas, Quartier Sté-Etienne, Les Plantiers, 83550 Le Beausset.

Rech. épis. des **Simpsons**, affiches, figurines de films d'horreur, n° de fanzine (*Ecole Magazine*, *Mars Attacks*...). Jean Charrier, 23 rue Charrier, 38100 Grenoble.

Romeo, si je te t'écris plus, c'est parce que j'ai passé ton adresse ! Arrête, le docteur (ou Coach) déjà perdu ton stylo.) Thomas Lenoard, Vivaux de Sens, 14430 Beuvron en Auge.

Vds collection *X-Files* : vidéos, livres, magaz, trading cards, photos rares... Liste contre 1 timbre à Davids Tanic, 21 rue du Parc Carnetin, 75034 Paris.

Vds tournoi *X-Files* n°1 : traduction des règles du Jeux. Carte *X-Files* CCG. 15 F à Olivier Lamont, Bât 3, 204 rue de Vaugirard, 75013 Paris.

Rech. tout sur **Scream**, **IDs** et **Men in Black**. Ingrid Parrot, 1 imp. des Jardins, Les Prémices, 80110 Le Crand-Candie.

Vds + de 3000 BD (*Lug, Semic, Artima-Arédit, Image, DC*, comics US... Liste sur demande à Eric Exil, 3e rue de la Montagne des Chênes, 91630 Cottaut Essonnes.

Rech. BO de **Shocker**, **Phenomena**, **Freddy 3** et 4, et albums Tintin (*«Tibet»*, *«Hebi an est mort»*) + bond «Patrick au 05 45 80 88 90.

Vds comics US et traductions françaises (*Strange*, *Nova*, *Titans*...) ainsi que produits **Star Wars**. Liste sur demande à Anthony Meunier, 4 rue des Moulins, 71100 Chalon sur Saône.

Vds 450 VHS de films SF/fantastique : **Les Survivants de l'Infini**, **Silent Running**, **Robinson Crusoé sur Mars**, **La Machine à Explorer le Temps**. Liste contre 4 timbres à Daniel Vanbesien, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Marin, pour-du répondre contact avec moi au sujet des Muppets, car j'ai perdu les coordonnées (*faites attention en vous mettez le doigt, ils sont 5*). Rech. pièces de théâtre années 70 «Au théâtre ce soir» + textes pièces avec Jacqueline Maillan, Jean Jacques Ladoz, 15 rue Estienne d'Orves, 77000 Melun.

Carine Pierre, Chalou

Voilà deux semaines que j'ai vu **Alien la Résurrection** et autour de moi les gens paraissent l'apprécier. Pourtant, **Alien IV** a été pour moi une grosse déception, d'ailleurs confortée par la note «3» dans votre tableau de cotation. Malgré une première partie intéressante, et directement inspirée de la BD de Mark Verheiden et Denis Beauvais, la suite se focalise sur le personnage de Ripley et les Aliens deviennent complètement accessoires. Or, ce sont bien ces superbes créatures aux infaillibles stratégies d'attaque que nous sommes venus voir. Le film devrait s'appeler **Ripley la Résurrection** et non **Alien la Résurrection**. Les aliens sont connus pour être de féroces bêtes de guerre, surgissant toujours au moment où l'on s'y attend le moins, d'où l'ambiance oppressante des trois précédents films. Or, dans celui-ci, les aliens n'apparaissent guère alors que les survivants passent la majeure partie du temps à déambuler dans les couloirs. Quant à la créature hybride de la fin, je n'ose même pas en parler ! Comment a-t-on pu, pour le duel final, substituer aux aliens une telle créature difforme et à la poitrine tombante ? Quelle insulte pour les aliens. Tout compte fait, Ripley, en leur volant la vedette, aura fini par avoir raison d'eux dans tous les sens du terme.

Laurent Egels, Erbaut, Belgique

Décevant ce **Monde Perdu** dont on attendait tant. Le film n'est qu'une succession de scènes d'action maladroitement mises bout à bout et les personnages sont encore plus transparents que dans **Jurassic Park** ! Tout au long du film, j'ai eu la désagréable impression que Spielberg bâclait le travail, comme par manque de temps et de conviction. Vous le disiez très bien, seules quelques séquences sortent du lot : la présentation des dinosaures (superbement photographiés), le safari (techniquement époustouflant et d'un réalisme incroyable), l'intrusion du T-Rex dans San Diego (car il est enfin possible d'admirer la bête !). Mais, entre ces séquences il n'y a rien, sinon des scènes de raccord expédiées et des plans si sombres qu'on ne distingue pas grand chose.
Car, je vais en surprendre plus d'un, je trouve qu'il s'est payé la tête d'*ILM* et des studios Winston ! Un comble quand on a les moyens de s'offrir leurs services. Les 3/4 du film se déroulent la nuit, on distingue à peine les dinosaures dans la plupart des plans. Impossible de remarquer les différences de couleurs entre mâles et femelles (*quel oubli*, *alors !*) et encore moins d'apprécier le réalisme saisissant des créatures animatroniques de Stan Winston. Qui sait, on se considèrera peut-être en admirant les insectes géants des **Starship Troopers** de Paul Verhoeven.

F. Messaoudi, Pont Ste Marie

Etant un fan de *Mad Movies* depuis sept ans, je me décide à vous envoyer quelques travaux effectués à partir d'une simple photo d'identité et quelques images trouvées par-ci par-là, notamment dans *Mad* pour **The Crow**. En fait, je peux appliquer n'importe quel visage sur n'importe quel décor. Merci de bien vouloir publier mon adresse et mon numéro de téléphone au cas où des personnes s'intéresseraient à ce genre de travaux. Farid Messaoudi, 19 bis, rue Frédéric Chopin, 10150 Pont Sainte Marie. 06 07 18 05 28.

Rémy Yerma, Toulouse

C'est le cœur triste que j'ai quitté la salle d'**Alien 4**. Visiblement désireux de livrer un film en tous points original, Jeunet sabordé le projet par sa volonté de livrer ni un film à suspense, comme dans le premier opus de la saga, ni un pur film d'action comme celui de Cameron, ni un épisode aussi mystique que celui de David Fincher. Il délaisse donc ses longues pétoires sur lesquelles mes regards s'étaient pourtant longuement attardés, espérant quelque vigoureux gunfights dans les couursives de l'Auriga, au profit d'une ambiance ultra-glauque. Dans ce but, il accentue tellement le côté gore de son bébé que l'on frise souvent la parodie involontaire (la lobotomie sauvage de Dan Hedaya, directement pompée sur le génialissime **Bad Taste** de Peter Jackson). **Alien 4** m'a par contre complètement atterré lors de deux scènes : une séquence aquatique à rendre claustrophobe une taupe, et ce qui est sans nul doute le plus grand moment de la saga : Ripley découvrant la salle des clones et pleurant sur ses «presque elle», ses sœurs artificielles : des hybrides monstrueux, génial hommage des maquilleurs Giffis et Woodruf au boulot de Rob Bottin sur le mythique **The Thing**. Le reste du temps, Sigourney Weaver se la joue aussi hautaine que Steven Seagal dans **L'Ombre Blanche** : elle déteuille sans transpirer cette armure de Ron Perlman, déchire du métal avec ses mains. Il ne lui manque que la cape et le R sur la poitrine pour devenir une super-héroïne. Pour citer un pote anti-cafou à la sortie de la salle : encore une résurrection qui n'aurait jamais dû avoir lieu.

Ludovic Leroy, Poissy

Le cinéma américain nous fera crever. C'est le constat auquel je suis arrivé. Le problème vient d'abord du mélange des genres qui nous pervertit. Autrefois, on avait le cinéma fantastique, d'horreur, le polar... Aujourd'hui, tout est mélangé dans un brouillon d'inculture à l'américaine. Rien d'étonnant qu'aujourd'hui le cinéma d'horreur pure ne fasse plus recette.
Il n'y a maintenant plus que deux genres de films à Hollywood : les «**Die Hard**» avec une surenchère d'explosions qui nuit à la crédibilité de l'action (à ma connaissance, même à 200 km/h dans un mur en béton, une Mercédès 600 n'explose pas dans une gerbe de flammes) et les films de tueurs en série qui fascinent les Américains actuellement. Un troisième genre commence à pointer le bout de son nez. Celui des films créditant la thèse du complot. Ils me paraissent bourrés d'idéologies fascisantes. Le problème d'une série comme **X-Files** par exemple est que le public européen est un public averti à mon goût, capable de prendre au second degré ce à quoi ces crétins d'Américains finissent par croire dur comme fer. On est en droit de s'interroger sur leur santé mentale lorsque des enquêtes de *Sciences et Avenir* révèlent que plusieurs millions d'entre eux pensent avoir été enlevés par des Extraterrestres. Qu'en pensez-vous, et le *Mal Rubrik* peut-elle y faire quelque chose ?

Les Extraterrestres enlèvent les crétoles et c'est tant mieux, mais le drame, c'est qu'ils nous les rendent... Ils ne sont pas fous, eux ! J.P.F.

LE TITRE MYSTERIEUX

Qu'est-ce t'as, louah, t'es pas content, mec ? Et t'as vu ta tronche à toi ? Bon, c'est bien simple : le premier qui rigole j'y fous mon gros tromblon dans la figure...
D'accord, faut pas l'énerver, le gars, suffit juste d'identifier le film d'où il sort et ainsi gagner pour ses étrennes le prochain numéro de *Mad Movies*.
C'est ce qu'on fait nos lecteurs Steve Tarmargo, Jean-Baptiste Pujolle, Emilie Dervaux, John Prate et Stéphane Venanzi, suivis de David Nuez, Grégory Cyper, Christophe Thill, Frédéric Poudou, Sébastien Copin, Nicolas Felgerolles, Aline Becker, Jacques Vilfry, Andy de Smet, Arnaud Fabisiak et Mickaël Bernard, qui ont tous reconnu le Gorousorus de **La Revanche de King Kong** (1967) signé Inoshiro Honda, lequel revient l'année suivante dans **Les Envahisseurs Attaquent** du même Honda. L'absence de décors sur la photo permettant la confusion, nous avons accepté les deux réponses. C'était Noël, faut dire aussi...

Rech. magazines ciné, trading cards, comics fantastique, anglais tout sur Schwarzie et compagnie. Environ 1000 à Patrice Seichebout, 28 rue du Mont, Evry.

Vds 60 F pièce VHS de **Batman le Défi**, **Killer Klowns**, **L'Enfer des Zombies**, **Ms-19 Code Père Noël**, **Le Sens du Devoir 1**, **Psychose Phase 3**. Guillaume Paul, 15 rue de Métreville, 27700 Evreux.

Le Machaon II est sorti (lui, oui, c'est sur Pilote !). 30 F port compris, accompagné du *Monsieur Journal*, le zine 100 % Monster (10 F, port compris). A vendre des zines : monster, punk/hardcore, trash, genre. Lots cartes américaines à vendre. Didier Lefèvre, 79 rue du temple, 59800 Lille.

Cherche bénévolement n'importe quoi sur Tim Burton ! Mais c'est pas possible, on arrive ensemble... ! Cherche **Le Sens Interdit**, **Vidéo Face**, **Complain**, **Le Pic de Dante**, sous qu'les dessins sur les quatre **Aliens**. 30 pages, 18 F, port compris à Benoît Marie, 32 rue de la Rivière, 44300 Nantes. + cherche collaborateurs sur Nantes.

Rech. tout doc sur **X-Files** et ses acteurs + **Conscience Stress** et **E.T.** sp. **X-Files**. Vds cards et photos internet sur X-Files. Nathalie Sarkissian, 5 rue Elise Arnaudeau, 94500 Saint Jean de Luz.

Rech. set complet de cards **King Kong**. Propose collections de trading cards : **Les Justiciers**, **Kay Kally**, **Conan 2**, **Chromium**, **JK Potter**. Marc Martin, 3 place Eugénia Labiche, 37200 Tours.

Rech. *Cine Live Zone*, *Monster Bis*, *E.T.* à 15. M.M. 5 à 12. Vds ou éch. films Monster et Universal, Crepax, Eros, MAF... Olivier Calandi, 3 rue Jules Dru, 69270 Cuisines sur Mt d'Or.

Vds 350 F VHS pack **Evasculaire 1**, 2 et 3. Philippe au 05 23 20 12 55 après 20 h.

Vds affiches, dossiers de presse, scénarii... Plus de 500 titres disponibles, encore et encore. Christine Fernandez, BP 50, 13264 Marseille cédex 11.

Ch. copie ou n'importe quel format du film **Queen Kong** de Frank Agrama. Tél. : 01 64 86 02 93 (le soir ou W-E après-midi).

Vds jeu de société **Star Wars** (1995), collection Jeux d'Univers, BD, comic books... Liste sur demande à Lionel Compte, 117 rue des Allobroges, 73290 La Motte-Servolex.

Vds archive presse **Star Wars** + memorabilia US. Liste sur demande à Arnaud Hervet, 30 rue Charles Monnet, 26300 Bourg-de-Péage.

Vds affiches, photos d'exploitation (Scalpone et Escalpone), livres, photos... Jean-Marc Stanzani, Via della Concordia n°6, 06124 Perugia, Italie.

Vds nbreux posts **Star Wars**, sont en sous boite. Michael Wiring, 62 rue Pierre-Lallemand, 7600 Strasbourg, Belgique.

Achète photos et tous documents sur le cinéma fantastique européen. Ecrire à B. Chuppe, 45b, rue L'Hermitte, 37230 Mouzer-Cisnayel.

Rech. tout sur Johnny Depp + spés. de **Friends** et VO. Stéphane Richon, Les Berrys, 84360 Mérindol.

Pour jeu de rôles grandeur nature (mai 1998) outils, masques, postiches, maquillages prothétiques. Fabien Picot-Juel, 68 rue St Michel, 14130 Pont l'Evêque.

Vds *Creepy*, *Vampirella*, *Nosferatu*, *Les Fantastiques* n°10, Eerie 1 à 8, E.T. 14 à 149, M.M. épuisés, MAF 2 à 24, E.T. Hors Série et Zéros séries. Frédéric Mélois, Les Bruyères, 39600 Villerse.

Rech. en VO **VHS** du **Loup-garou de Londres**, **Les Griffes de la Nuit**, **Le Cauchemar de Dracula**, **Le Masque du Démon** + livre d'Archer/Gothic/Drown. Thierry Viette, 24 rue des Hoches, 21403 Quetigny.

Vds ou ech. trading cards **Star Trek Next Generation**, **Star Trek Voyager**, **MIB**. Liste contre env. timbrée à Sylvie Perez, 14 rue de la Pépinière, 91610 Ballancourt.

Vds collection Audio/vidéo live «DEC», sous groupes sous genres + des centaines de films enregistrements TV. Envoyez vos listes de recherches. Jean-Claude Baudoin, 1 Square Belle-France, 20700 Ménigoz.

Vds B.O. **Conan**, **Rambo**, **Darkman** + BO rares de David Arnold + Hans Zimmer. Emmanuel Lanche, B.P. 19, 51000 Chaumont XP.

Collectionneur propose VHS de **Viking Women and the Sea Serpent**, **The Devil Bat**, **Atomic Submarine** et autres films de SF et Fantastique. Liste contre 6F en timbres + vieux latex. 2 Place du Maréchal Juckes, 44500 Nanally en Theille.

Adhérez à l'Association Sin'Art pour la promotion du cinéma indépendant et amateur. Vente de films, fanzines, livres à thèmes, etc. Le droit d'entrée est de 20F et vous recevrez le bulletin de l'Association ainsi que tous renseignements utiles et les modalités d'adhésion. Association Sin'Art, c/o Angélique Bolaro, 8 rue Jean Petit, 25000 Besançon.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- correspondants 17-20 ans aimant **X-Files**, Stephen King, le fantastique, Anne Rice, Cocte Deverre, 20 bis, Bellemont, 97114 Trois-Rivières, Guadeloupe.

- fans de la Hammer, de Mario Bava, des adaptations d'Edgar Poe pour éch. VHS. Michael Dumis, 86 rue de Chevilloux, 45500 Poilly les Gien.

- fans de culture japonaise (manga, anime...) et *Star Trek Next Generation* pour éch. divers. Laurent Duprat, 4 Bd Gambetta, 06000 Nice.

- correspondant(e)s aimant le série TV *Le Caméléon* pour créer un fan-club. Angélique Carmichel, 4 rés. les Mariniers, Clarens, 33950 Lege-Cap-Ferret.

- correspondantes 14-17 ans sur Lyon pour discuter et aller au ciné. Rech. aussi tout doc sur Spielberg, Wes Craven et Sigourney Weaver. Yana Chorfan, 202 rue de St Cyr, 69009 Lyon.

- correspondantes 25-35 ans, région Lorraine, aimant le cinéma, le sport, la moto et éventuellement la philosophie-littérature en tous genres (de Sade jusqu'à nos jours) pour ch. Jean-Marc Martinez, 7, 7/9 rue du Général de Gaulle, 57730 Valmont.

- correspondantes américaines ou d'origine, habitant la France et aimant Tom Hank. La culture, le cinéma, le musique d'Extrême-Orient. Dalmas Cassin, 178 Bd St Marcel, 13011 Marseille.

- correspondantes « de 17 ans aimant Stephen King et *Mad Movies*. Adèle Wuhrwer, 542 route du Grand Pré, 74160 Machilly.

- fans de vieux films fantastiques, de sword and sorcery 50, pour correspondre et échanger. Christophe Gustmes, Wesselmannstraße 1, 25704 Burgstaedt, Allemagne.

- correspondant(e)s pour parler cinéma. Christian Beaudrieux, 97 rue du Dr. Bauer, 93800 Saint-Denis.

- correspondantes aimant le hard-rock, les films trash et gore pour sorties cinéma on Paris. Cyril Fabien, 11 rue Jules Ferry, 91400 Vitry-sur-Seine.

- correspondantes 18-20 ans fans de Rasterwood, Sergio Leone, John Carpenter, John Woo, Wallace & Gromit pour sorties ciné et débats sous Pascal Dutruc, 15 rue des Ormes, 33700 Mérignac.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

LE RETOUR DES MONSTRES SACRÉS

SORTIE LE 17 FÉVRIER

TF1 VIDÉO

8 NOUVELLES RÉFÉRENCES DANS LA COLLECTION !
RÉALISÉES PAR : SAM RAIMI, MARIO BAVA, WES CRAVEN
BRIAN YUZNA, DON TAYLOR, GEORGE A. ROMERO ETC...

Action, eFFets numériques, Futurisme high tech...

Star Trek

prend un coup de jeune

24ème siècle. Alors que "l'Enterprise" patrouille au fond de la galaxie, le capitaine Picard (Patrick Stewart) et ses hommes reçoivent un SOS : les terribles Borgs, extraterrestres mi-hommes, mi-machines, sont en train d'attaquer la Terre. Pour les contrer, une seule solution : remonter 3 siècles en arrière.

Action, humour, effets spéciaux numériques, futurisme high tech... jusqu'à la carte collector holographique du packaging, ce 8ème film de la célèbre saga va conquérir de nouveaux fans.

STAR TREK®
PREMIER CONTACT

(STAR TREK : FIRST CONTACT)

36.15

EN VENTE
LE 5 FEVRIER